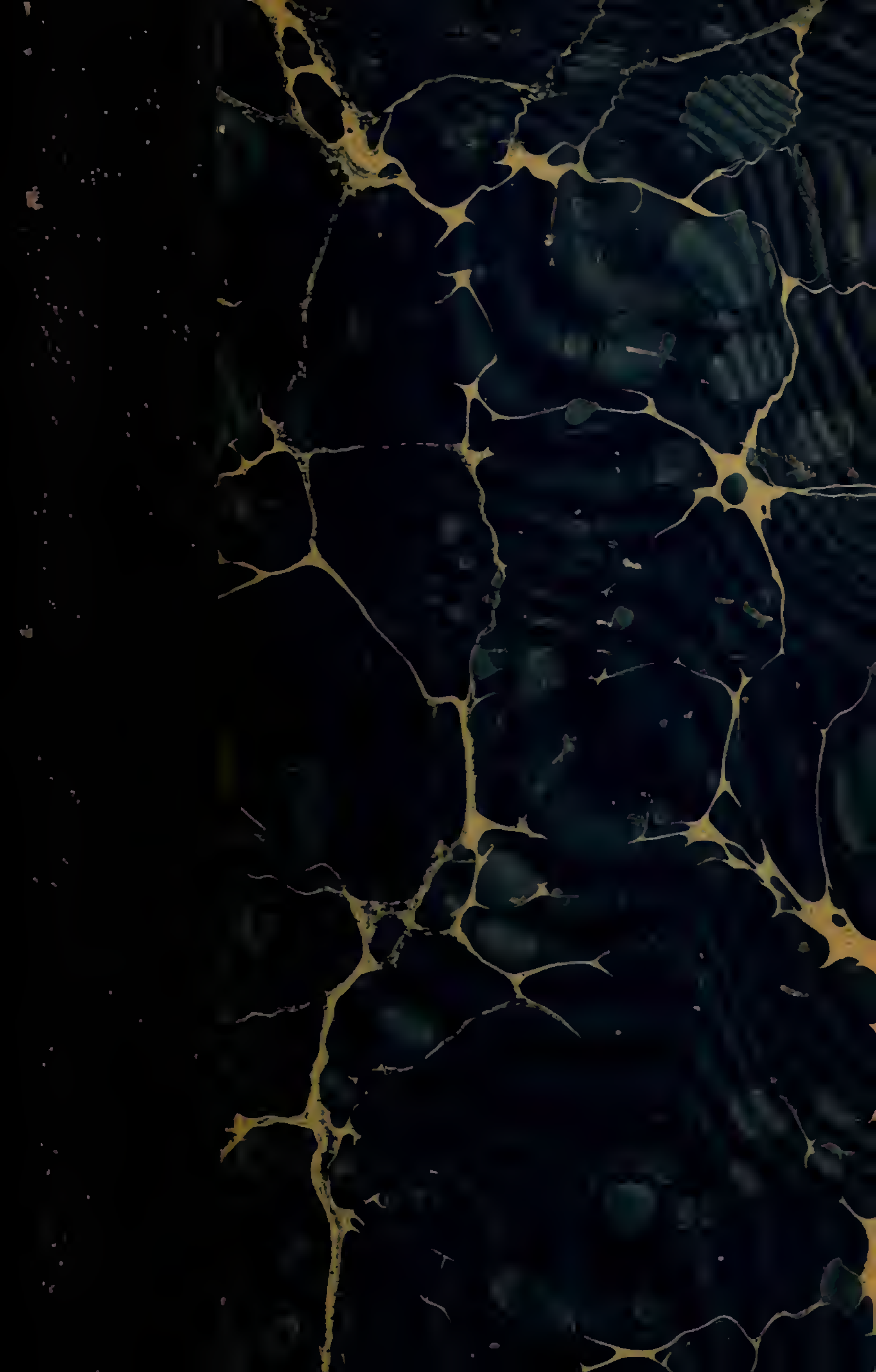
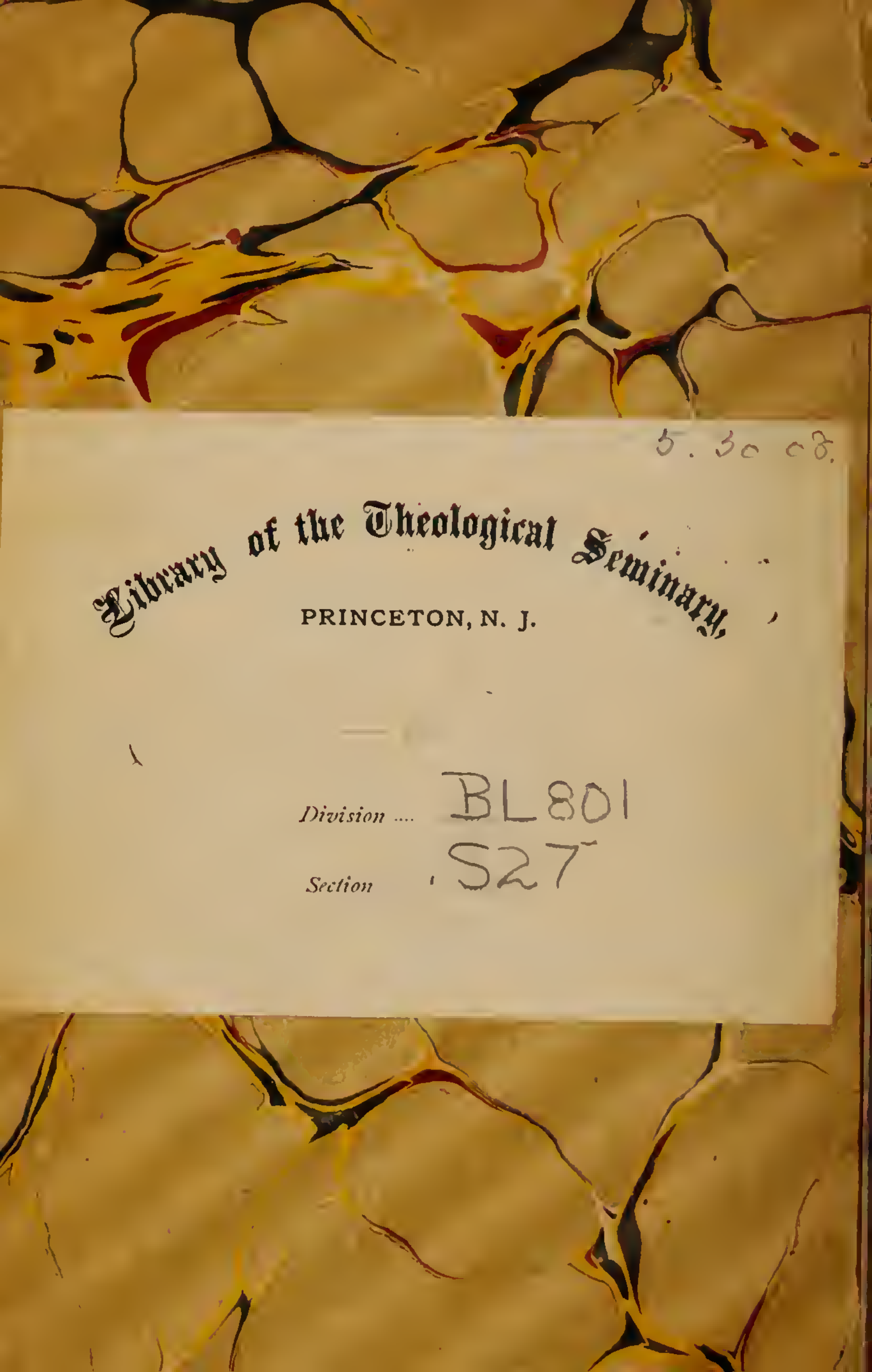
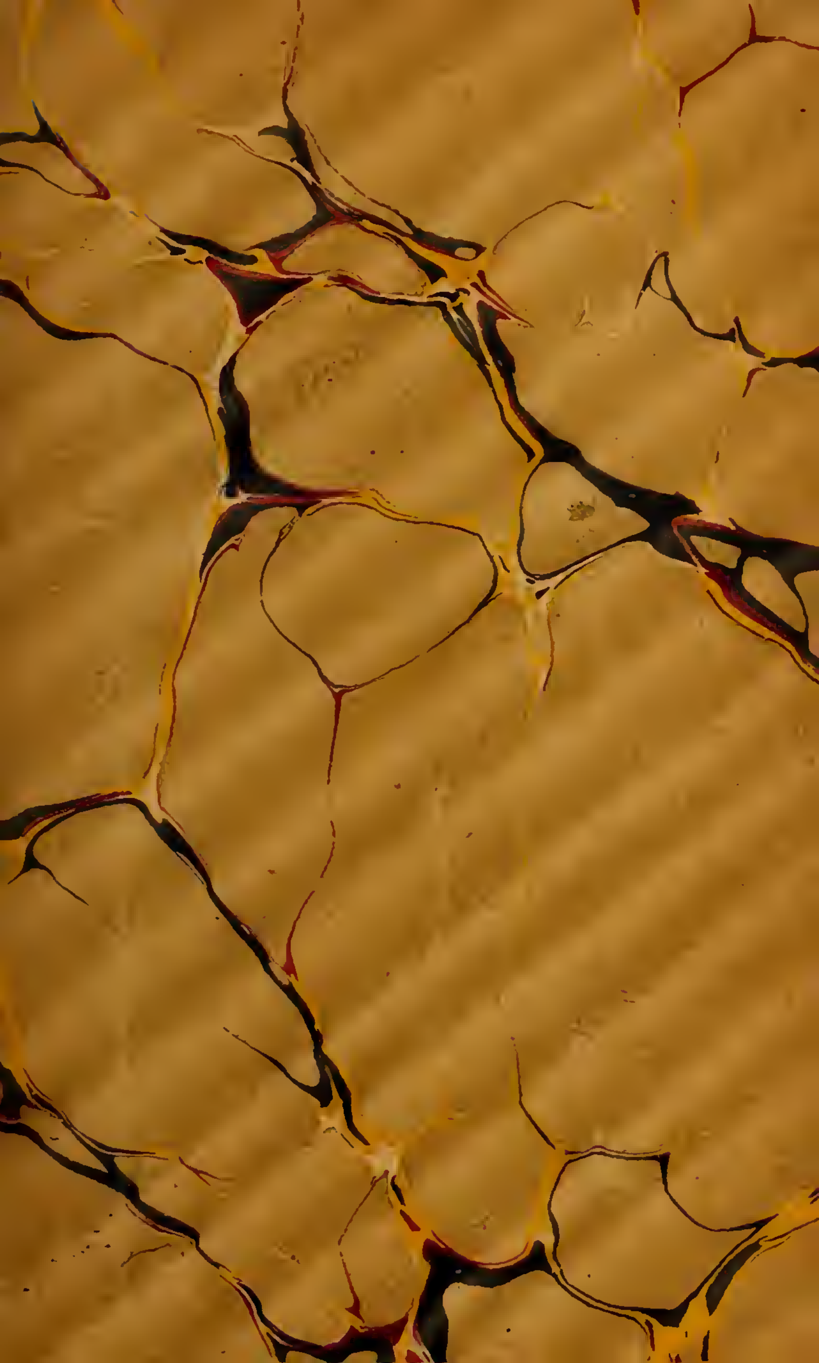
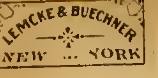



5. 30. 08.
Library of the Theological Seminary,
PRINCETON, N. J.
Division BL801
Section .S27




LEMCKE & BUECHNER
NEW ... YORK

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Bibliothèque de vulgarisation

ÉTUDES

SUR

LA RELIGION ROMAINE

ET LE

MOYEN AGE ORIENTAL

DU MÊME AUTEUR :

Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de 1790 a 1815. 1872.

Histoire générale des Hongrois, 2 vol. in-8, 1876. (Ouvrage auquel l'Académie française a décerné le prix Thiers en 1877).

Jésus-Christ d'après Mahomet. 1880.

Les Déistes anglais et le Christianisme. 1882.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Les deux révolutions d'Angleterre (1603-1689). La nation anglaise au dix-septième siècle.

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie Daloux

ETUDES

SUR LA

RELIGION ROMAINE

ET LE

MOYEN AGE ORIENTAL

PAR

EDOUARD SAYOUS

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE BESANÇON

LA RELIGION ROMAINE AU TEMPS DES GUERRES PUNIQUES. — LE TAUROBOLE. — LES IDÉES MUSULMANES SUR LE CHRISTIANISME. — L'INTRODUCTION DE L'EUROPE SLAVE ET FINNOISE DANS LA CHRÉTIENTÉ. — LES BULGARES, LES CROISÉS FRANÇAIS ET INNOCENT III. — LE CARDINAL BUONVISI ET LA CROISADE DE BUDE.



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
RUE BONAPARTE, 28

—

1889

HISTOIRE DE LA RELIGION ROMAINE

PENDANT LES GUERRES PUNIQUES

La religion romaine, au temps des guerres puniques, est vraiment la religion de la patrie, non seulement à l'égard des ennemis du dehors, mais à l'égard des deux Ordres de citoyens : la religion de la Cité une. L'antique étroitesse du patriciat s'est effacée, ou si elle reparaît c'est de loin en loin, et sur de petites questions. L'énorme disproportion des fortunes, que créeront les grandes conquêtes n'a pas encore creusé un fossé profond entre les riches et les pauvres. Sans doute le mal commence à se produire, mais il ne s'est pas encore développé [1]. Sur les querelles et les haines naissantes,

1. V. Lange, *Histoire intérieure de Rome*, trad. Berthelot et Didier, Paris, Leroux, 1885, t. I, p. 373 et s.

le Sénat jette le manteau de la religion l'ne. Après le désastre de Trasimène en grande partie causé par les dissensions politiques et religieuses, le Sénat, remarque M. Duruy, rappelle à tous la nécessité d'une mutuelle confiance, en faisant élever un nouveau temple à la Concorde, « et il le met dans l'enceinte de la citadelle, afin que chacun comprenne que la force de Rome dépend des sentiments inspirés par cette divinité »[1]. Le Capitole, avec ses trois divinités protectrices, Junon, Minerve, surtout Jupiter très bon et très grand, arrive en quelque sorte au point culminant de son histoire. Il résume en lui les croyances de chaque Romain et les espérances de la chose romaine[2]. Il se couvre de temples déjà imposants. Il reçoit les prémices d'une richesse déjà luxueuse, mais qui n'a pas encore trop gâté l'héroïsme primitif et simple. Il est visité par des matrones pleines d'angoisse qui viennent lui demander le salut de Rome et de leurs fils, et par des héros triomphateurs qui lui apportent d'autres prémices, celles de la conquête du monde.

1. *Histoire des Romains*, t. I, p. 574.
2. M. Otto Gilbert, dans les dernières pages (448 et s.) de sa *Geschichte und Topographie der Stadt Rom in Alterthum* (Leipzig, 1883), définit avec une énergique précision ce rôle du Capitole. — V. aussi Jordan. *Topographie der Stadt Rom in Alterthum*, t. I, 2e partie, Berlin, 1885, p. 35 : « Das Capitolium mit seiner Gœttertrias... ist... die eigenste Schœpfung des rœmischen Staats, der rœmischen Staatsreligion, es ist von beiden unzertrennlich und ist mit beiden durch die Welt gewandert... » Sur les archives diplomatiques qui commencent à se former au Capitole, v. *ibid.*, p. 52. La première partie du même ouvrage (Berlin, 1878), donne p. 298 un tableau de Rome, à l'époque qui nous occupe.

Jamais religion nationale n'a plus fortement présidé aux destinées d'un peuple engagé dans une crise décisive ; jamais, d'autre part, elle ne s'y est plus profondément altérée. Où la religion romaine trouve son apogée, elle trouve aussi son épuisement : elle commence à se nourrir de cultes étrangers, dans lesquels l'ambition de la grande cité trouve son compte, mais auxquels ne résistera pas son antique caractère de simplicité. De même que la gloire des familles s'exalte dans des cérémonies superbes, dans des oraisons funèbres débitées en plein forum devant les images des ancètres [1], sans que pour cela la famille romaine échappe à un premier ébranlement ; de même le Sénat, les sacerdoces, les illustres consuls multiplient les inventions, les rites, les scrupules, les subtilités, les magnificences, sans empêcher la vieille religion, qui rend encore de si grands services, de se transformer jusqu'à presque en mourir. J'ai entrepris d'étudier et d'exposer cette histoire, sur laquelle abondent les renseignements et les appréciations, depuis la littérature antique jusqu'aux excellents historiens français et allemands de ces dernières années [2]. Aussi mon

1. Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 2 : « Imagines quae comitarentur gentilitia funera... V. la belle description de M. Mommsen, ch. XIII du livre III de l'*Histoire romaine*, p. 346 du t. III de la trad. de Guerle, — et dans le même volume, les p. 351 et s., dans le t. II, les p. 125 et s., sur l'ensemble de la situation religieuse.

2. L'ouvrage, non pas le plus spécial, mais le plus récent, est celui de M. de Pressensé, l'*Ancien Monde et le Christianisme*, Paris, 1887, où le rôle de la patrie dans la religion romaine est bien rendu, notamment p. 580.

espoir n'est-il point d'apporter quelque chose d'inédit, mais simplement de trouver, pour des choses connues, un groupement nouveau, quelque peu utile à l'étude de l'histoire romaine et de l'histoire des religions.

CHAPITRE PREMIER

Les terreurs, les triomphes et les dieux de la mer. — Regulus martyr réel ou légendaire? de la religion du serment. — Le dévouement de Calpurnius Flamma. — Influences étrusques : jeux de gladiateurs et jeux séculaires. — Changements dans l'art. — Claudius et l'incrédulité. — Vénus Erycine et la légende d'Enée.

La mer, la Sicile, l'Afrique, trois nouveautés où la première guerre punique entraînait le ferme courage et la craintive imagination des Romains [1]. Ils avaient grand peur de la terre d'Afrique renommée pour ses prodiges. Leur premier débarquement les mit en face d'un serpent énorme, sur les bords du Bagradas; entouré d'exagération légendaires, le fait en lui-même peut être admis, puisque la tradition dit que la

1. Sur ce caractère général, v. le premier chapitre de M. Boissier, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, notamment t. I, p. 10, éd. de 1878.

peau du monstre a été longtemps visible à Rome [1]. Les dieux de la mer qui, comme le remarque Preller [2], avaient eu une place presque nulle dans la vieille religion romaine, commencèrent à compter. Neptune jouera un rôle actif dans la seconde guerre, et, dans l'intervalle, les tempêtes seront devenues une divinité à laquelle L. Cornelius Scipion, éprouvé mais épargné par les flots près des côtes de la Corse, vouera un temple à son retour [3].

Mais c'est surtout dans les triomphes et leurs monuments commémoratifs que pouvait innover un peuple guerrier. L'ingénieux C. Duilius fut le premier à recevoir l'honneur d'un triomphe naval, et le souvenir en fut consacré par une colonne où étaient figurées les proues de navire perfectionnées par lui, avec une inscription élogieuse [4]. Peu de temps après, Æmilius Paulus obtint aussi, avec un second triomphe naval, une seconde colonne rostrale, seulement l'une était au Capitole et l'autre au Forum [5].

1. Tuditanus et Tubéron cités par Gell. VI, 3 et 4 ; Zonaras. VIII, 12. ; Sommaire de Liv. XVIII. Amplification de Silius Ital., VI. v. 150 et s. Michelet croit qu'il s'agit d'une race aujourd'hui disparue.

2. *Rœmische Mythologie*, éd. revue par M. Jordan (Berlin. 1881-3), p. 120 du t. II.

3. *Corpus Inscript.*, t. I. p. 18. On y fait remarquer, à propos du texte épigraphique *de tempestatebus aide merito*, que ce temple, situé dans la région de la porte Capène, était voisin de celui de Mars, et que c'est ce voisinage qui a amené le distique d'Ovide (Fast., VI. 193) :

Te quoque, Tempestas, meritam delubra fatemur.
Cum pæne est Corsis obruta classis aquis.

4. *Corpus Inscr.*, t. I, p. 37.

5. Liv., XLII, 20. — Quintil., *Instit.*, I., 7, 12.

Enfin le triomphe de Metellus vainqueur en Sicile fut signalé par une procession surprenante. cent quarante éléphants prisonniers [1] : on les avait amenés sur des radeaux formés par de nombreux tonneaux joints ensemble. Ces animaux furent gênants après comme avant le jour de la cérémonie. d'autant plus qu'après y avoir joué un tel rôle. ils ne devaient plus être utilisés. Peut-être figurèrent-ils à titre de combattants dans le cirque avant d'être tués à coups de javelots. Pour en revenir à Duilius, on a dit qu'il avait pris l'initiative des honneurs qui lui furent conférés, qu'il imagina de perpétuer son triomphe en se faisant escorter chaque jour par des flambeaux et des joueurs de flute ; mais non, le Sénat lui a spontanément offert cette flatteuse et quotidienne importunité [2]. En tous cas, il n'est pas vrai qu'il se soit élevé à lui-même sa colonne rostrale, car nous savons par Tacite [3] quel est le monument qu'il a fait construire en souvenir de ses succès : c'est un temple de Janus sur le marché aux légumes.

1. Pline. *Hist. nat.*, VIII 6. cite deux traditions différentes : celle de L. Pison qui veut que les éléphants aient été simplement montrés dans le cirque, et celle de Verrius, d'après laquelle ils ont combattu.

2. Liv. somm. du XVII, et Aurel. Victor, *de Viris*, 38 : Florus, II, 2, soutient avec insistance que Duilius s'est décerné lui-même cet honneur : non contentus unius diei triumpho... *jussit*...

3. *Annales*, II, 49 : Jano templum, quod apud forum olitorium C. Duilius struxerat, qui primus rem romanam prospere mari gessit, triumphumque navalem de Pœnis meruit. Le *Corpus inscr.*, loc. cit., remarque que cette construction rend plus qu'improbable le commentaire de Servius, *in Georg.*, III, 29 : Rostrata C. *Duilius posuit*.

Les Romains, qui, dans leur lutte contre un ennemi renommé pour ses perfidies, exaltaient le culte de la Foi jurée, trouvèrent un héros, un martyr de ce culte : Regulus. L'ont-ils trouvé dans la réalité historique, ou, par un travail inconscient, dans leur imagination, dans cette imagination romaine, habituellement si peu brillante, mais capable, quand il s'agissait de l'orgueil et de la majesté de Rome, de brûler avec un éclat sombre et de magnifiques reflets ?

Il importe, pour serrer du plus près possible cette question moins facile à écarter dédaigneusement qu'on ne le pense, de rappeler d'abord ce qui dans l'histoire de ce héros est incontestable [1]. Atilius Regulus a le premier débarqué en Afrique, il a un moment réduit Carthage au désespoir, il a durement repoussé les propositions pacifiques de l'ennemi aux abois. Remarquons que ce refus superbe a été sévèrement jugé par les écrivains anciens, et que la personne de Régulus apparaît déjà comme un thème à réflexions morales et religieuses. Polybe, qui ne perd pas son temps à apprécier ce qui n'en vaut pas la peine, blâme cette rigueur excessive ; Diodore voit dans les malheurs qui ont suivi, cette vengeance des dieux, cette Némésis que le consul n'avait pas assez redoutée. La première

1. Sur les faits indiqués dans cet alinéa, v. Diodore, XXIII, fragm. 12 et suiv., où il blâme Regulus : οὔτε τὴν ἐκ θεοῦ νέμεσιν εὐλαβηθεὶς et XXIV, fr. 12, sur les mauvais traitements infligés aux prisonniers par la famille de Regulus, et réprimés par les magistrats — et Polybe, surtout I, 35.

phase de ces malheurs n'est pas non plus contestable : Regulus survivant au désastre de son armée, est tombé aux mains des Carthaginois; il n'est pas bien traité dans sa captivité, de quoi sa famille se venge sur les prisonniers qui sont à sa merci à Rome ; enfin il meurt à Carthage.

Ce qui est douteux, c'est précisément ce qui fait son immortalité[1] : son ambassade, étant prisonnier sur parole ; le conseil donné par lui au Sénat de ne pas traiter ; la discussion juridique et religieuse tout à fait romaine, qui s'engage sur la question de savoir si son serment le lie, si sa personne est encore propriété de Carthage, ou s'il n'a pas reconquis sa liberté par son retour, en vertu du droit de *postliminium* ; le grand pontife lui affirmant qu'il ne sera point parjure en oubliant un serment arraché par la violence[2], — détail qui serait très important, mais qui est encore moins prouvé que le reste ; son retour à Carthage, son martyre, raconté différemment par tous les historiens anciens, qui jusqu'à cet endroit de leurs récits, étaient à peu près d'accord. — Tous, excepté Polybe : grave, très grave excep-

1. Dans Peter, *Historicorum rom. fragm.*, Leipzig, 1883, p. 91 et 202, fragments de Tuditanus et de Tubéron, cités par Aulu-Gelle, VII, 4. ; Liv. sommaire du XVIII ; Appien, VIII, 4 ; Dion Cassius, éd. Gros, I, 153. — Zonaras, VIII, 15, avec cet argument très romain présenté par Regulus lui-même, que s'il retourne, il souffrira seul, et que s'il ne retourne pas, la patrie portera la peine de son parjure. — De plus, les textes auxquels il sera renvoyé tout à l'heure.

2. Suppléments de Freinsheim, remplaçant le L. XVIII de Tite-Live, dont le sommaire conservé ne parle que du *postliminium*.

tion ! Comment le plus ancien, le plus sérieux, le plus clairvoyant narrateur des guerres puniques aurait-il passé sous silence un tel événement ? Comment cet admirateur de la religion du serment chez les Romains aurait-il négligé une illustration si magnifique de sa pensée [1] ?

Rarement l'argument du silence s'est imposé avec plus de force. Mais rappelons-nous que cet argument n'est pas infaillible ; reconnaissons le concert des historiens dont l'un du moins remonte au second siècle avant notre ère [2] ; avouons que d'autres fragments d'annalistes encore plus anciens ont pu se perdre ; et laissons prudemment un point d'interrogation en face du martyre de Regulus. Malgré tout, j'inclinerais plutôt, avec les critiques du dix-huitième siècle [3] et plusieurs de ceux du nôtre [4], à le regarder comme une légende. Cette ambassade paraît invraisemblable ; cette attitude du héros, de sa famille, du Sénat, présente quelque chose d'artificiel, d'arrangé, de *voulu*. C'est un cadre par trop réussi pour le tableau.

1. Ce n'est pas seulement dans le récit de la première guerre punique que le silence de Polybe est à constater ; c'est plus encore, me semble-t-il, dans le fameux passage de VI, 56, sur la δεισιδαιμονία et sur τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως chez les Romains par opposition aux Carthaginois. Une allusion au martyre de Regulus n'était-elle pas indiquée, dans le cas où Polybe y aurait cru ?

2. Tuditanus, questeur en 145 av. J.-C.

3. M. Naudet les énumère, en partageant leur scepticisme, dans l'article *Regulus* de la Biographie Michaud : Paulmier de Grantemesnil, Wesseling, Beaufort, Lévesque.

4. On peut citer, parmi ceux qui le repoussent implicitement ou explicitement MM. Mommsen, Naudet ; parmi ceux qui l'admettent M. Lange ; parmi ceux qui tendraient plutôt à l'adopter, MM. Michelet et Duruy.

pour la tragédie, surtout pour la dissertation. Voici ce qu'il est permis de supposer. L'instinct national cherchait une personne dans laquelle incarner la foi gardée jusqu'à la mort à des ennemis sans foi. Il l'aura trouvée dans Regulus, que désignaient ses brusques alternatives de succès et de catastrophes, son caractère rigide, sa mort à Carthage, enfin cette circonstance que sa famille avait puni sur des prisonniers carthaginois sa pénible captivité[1] : un de ces petits faits autour desquels se groupent les légendes, comme les nuages autour d'une cime étroite.

Le récit traditionnel n'en reste pas moins un grand fait de l'histoire morale des Romains, comme la légende de Guillaume Tell restera un grand fait de l'histoire morale de la Suisse. Les caractères romains ont vécu de ce grand exemple qui les préservait, même dans la croissante corruption, de certaines défaillances. Les écrivains y puisaient toutes sortes de leçons. Cicéron[2] dégage cette pure gloire de toute crainte superstitieuse : Regulus n'a pas eu peur des punitions de Jupiter, qui ne lui aurait jamais fait plus de mal que les Carthaginois. Non, ce qui l'a fait agir,

1. C'est à peu près l'idée de Beaufort, cité par M. Taine p. 95 de son *Essai sur Tite-Live* (éd. de 1860), dont le ch. II, sur la critique de Tite-Live, est tout à fait essentiel.

2. *De officiis*, III, 26-31. Dans ce passage, le plus important que l'on trouve sur Regulus dans Cicéron, il parle de son héroïsme comme d'un fait certain qu'il oppose aux légendes : « ad *rem factam* veniamus ». Avant le passage que nous traduisons se trouvent ces lignes déjà remarquables : « Est... jusjurandum affirmatio religiosa. Quod autem... quasi deo teste, promiseris, id tenendum est. »

c'est la vertu qui est dans le serment lui-même. « Le violer, dit-il magnifiquement, c'est violer la Foi, qui est voisine de Jupiter au Capitole comme l'ont voulu nos ancêtres. » Carthage était une ennemie régulière et légale, à laquelle s'appliquait le droit fécial ; lui manquer de parole, c'eût été détruire le droit de paix et de guerre. — Ce que voit surtout Horace dans sa belle ode[1], c'est le patriote qui veut préserver Rome des traités honteux. — La note religieuse est dominante chez Valère Maxime et chez Silius Italicus : le premier croit que les dieux, libres d'adoucir le cœur des Carthaginois, s'en sont abstenus afin de faire briller la gloire de Regulus dans les souffrances[2] : le second l'appelle l'homme dans le sein duquel la sainte Foi avait établi sa demeure[3].

La guerre de Sicile et les ruses savantes d'Amilcar firent éclater le dévouement de Calpurnius Flamma. Forme nouvelle, pour ainsi dire sécularisée, de la *devotio*, de ce contrat plusieurs fois conclu entre les Decius et les Dieux Immortels pendant les guerres samnites, pour que la victoire fût acquise à l'armée romaine en échange du sacrifice d'un de ses chefs. Contrat sublime dans sa précision juridique[4], exception poétique dans

1. Odes III, 5.
2. Val. Max. I, 1-v. aussi IX, 2.
3. *Punic.*, VI, 131 :
Donec dis Italæ visum est exstinguere lumen
Gentis, in egregio cujus sibi pectore sedem
Ceperat alma Fides, mentemque amplexa tenebat.
4. V. *les pontifes de l'ancienne Rome,* de M. Bouché-Leclercq, Paris, 1871, p. 160-162.

la sèche religion des vieux Romains, fleur éclatante d'un arbre au terne feuillage.

Calpurnius Flamma (si toutefois c'était bien là le nom de ce tribun militaire[1]) n'a point incliné sa tête voilée sous la formule du pontife. Il a simplement dit à son général : « Je vais avec trois cents hommes attirer sur moi tout l'effort d'Amilcar, et vous serez dégagé. » Mais les Romains, avec toute raison, n'ont pas jugé que cette opération de tactique rompît entièrement avec la tradition vénérée de la *devotio*. Le vieux Caton dit que les Dieux immortels ont récompensé le courage du tribun en lui conservant la vie sous le monceau de morts qui le recouvrait, et ne lui permettant de rendre de nouveaux services à sa patrie. Il s'étonne seulement, en homme pratique, que ce nouveau Leonidas, supérieur au Spartiate en ce que son sacrifice avait procuré la victoire, n'ait pas reçu autant de louanges. Du moins reçut-il cette belle récompense, la couronne de gazon[2], la couronne que l'on décernait au sauveur d'une ville ou d'une armée, emblème simple et antique de la terre conservée à la patrie.

Les jeux faisaient partie intégrante des religions de l'antiquité ; et cette partie est une de celles qui se sont le plus transformées à Rome pendant la période qui nous occupe. Des jeux purement

1. Caton l'appelle, Q. Cœdicius. V. son fragment du livre IV de *Origines* dans Peter.
2. Gell. V. 6. — l'article *Corona*, de M. Saglio, dans le *Dict. d'Antiquités* de MM. Daremberg et Saglio, p. 1535 du t. II.

helléniques, des jeux plutôt orientaux sont venus s'établir à côté des jeux romains ou italiques; mais ne parlons pour le moment que de ces derniers.

Les Etrusques des derniers siècles se complaisaient dans les idées de terreur et dans les scènes funèbres[1]. Victorieuse et récemment conquérante de l'Etrurie, Rome était sollicitée par tout ce que le pays conquis avait de bon et de mauvais. L'haruspice toscan verra son crédit, en dépit de certaines défiances, augmenter rapidement dans la terreur des guerres puniques[2]. Dès le début, les combats de gladiateurs commencent, pour se répéter et peu à peu s'implanter, au point de passer, pour ainsi dire, dans le tempérament du peuple. Et cependant ils ne sont nullement romains d'origine, ils sont même directement contraires aux vieilles idées sur les bons Mânes; ils procèdent de cette notion qu'on retrouverait encore aujourd'hui chez certains sauvages et dont les Etrusques étaient pénétrés, que le sang répandu dans ces jeux guerriers était agréable aux morts. Les deux fils de Junius Brutus donnent l'exemple d'honorer ainsi les cendres de leur père[3]: et

1. V. Duruy, t. I, 513. — Boissier, *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 270 et s., et *Nouvelles Promenades archéologiques*, article sur Corneto. — J. Martha, *Manuel d'archéologie étrusque et romaine* (bibl. des Beaux-Arts), p. 69 et 84.

2. Les preuves de ce progrès abonderont dans la suite de notre travail; sur les défiances et la secrète antipathie, v. le t. IV de l'*Hist. de la Divination*, de M. Bouché-Leclercq, et Gell. IV, 5.

3. Val. Max., II, 4, et Liv. somm. du l. XVI.

malgré certaines interdictions, certains dégoûts, le précédent s'établit[2]. Au plus fort de la terreur d'Annibal, les trois fils d'Æmilius Lepidus, voulant illustrer ses funérailles, ensanglantent le forum trois jour de suite par des combats où l'on voit lutter vingt-deux couples de gladiateurs[1].

L'influence étrusque se retrouve dans l'introduction des jeux séculaires (249)[2]. En effet ceux qui portent ce nom et que l'on a attribués à une époque antérieure, paraissent être des inventions tardives et légendaires. Cette question d'origine est d'ailleurs obscurcie par la nature même du sujet, par les prétentions de la gens Valeria, qui réclamait l'invention de cette fête, célébrée par elle dans un passé fabuleux comme une cérémonie de famille, enfin par le désaccord qui règne entre les annalistes et les commentaires des Decemvirs *sacris faciundis*[3]. Voici du moins ce qui est vraisemblable. Les Etrusques croyaient à certains renouvellements de la vie des peuples, à certaines crises concordant avec l'achèvement d'un cycle

1. Mommsen, l. III, ch. XIII
2. Liv. XXIII, 30.
3. V. Bouché-Leclercq, *Les Pontifes*, p. 252 ; Preller-Jordan, *Röm. myth.*, t. II, p. 82-88 ; Censorinus, *De die natali*, 17.
3. Censorinus, *loc. cit.*, montre ce désaccord énorme au sujet des deux premiers jeux séculaires traditionnels (l'an 245 et l'an 305 U. C. selon Valerius d'Antium, l'an 298 et l'an 408 suivant les decemvirs, devenus de son temps les quindecimvirs), et qui leur enlève toute vraisemblance historique. Un désaccord plus léger subsiste pour les troisièmes jeux séculaires, ceux de la première guerre punique, probablement les premiers en réalité. Les decemvirs semblent avoir obéi à la préoccupation d'obtenir des intervalles de cent dix ans bien réguliers.

d'années mal déterminé appelé *sæculum*[1] ; et ce renouvellement était accompagné de prodiges. Sous l'influence de cette idée, et peut-être aussi des désastres qui précédèrent le succès final de la première guerre punique, l'année 504 de Rome ou 249 avant notre ère, parut aux interprètes des Livres Sibyllins et aux pontifes, une de ces époques où l'on devait célébrer des jeux et remarquer des faits étranges. Les jeux furent célébrés, et c'est aussi depuis lors que les prodiges, au lieu d'être cités exceptionellement, reparaissent dans l'histoire romaine, comme le remarque M. Bouché-Leclercq[2], avec une exacte et ennuyeuse périodicité.

Donc deux sortes de jeux très différents, mais tous deux d'origine étrusque, commencent à Rome, les uns certainement, les autres probablement, pendant la première guerre punique. Ils sont dus à ce grand courant d'importations étrangères dans lequel nous reconnaîtrons de plus en plus le caractère essentiel de notre période. L'influence la plus voisine était la première à se faire sentir. Le grand flot hellénique apportera un peu plus tard les jeux d'Apollon[3], et renouvellera les jeux romains par la littérature. De l'Orient viendront les jeux mégalésiens[4], et bientôt, de l'Afrique

1. D'après Censorinus, *loc. cit.*, le *siècle* variait de 100 à 123 ans ; les Etrusques disaient que leur peuple avait vécu d'abord quatre siècles de 105 ans, puis un de 123, deux de 119, que le huitième s'écoulait, et qu'après le dixième *finem fore nominis Etrusci*.

2. *Les Pontifes*, notre ch. VI, p. 252

3. V. Notre ch. VII

4. V.

conquise, les grands massacres de bêtes féroces. En attendant, un autre courant, celui du luxe et de la magnificence, rendait les jeux déjà existants, grands jeux, jeux plébéiens, de plus en plus prolongés et dispendieux [1].

Cet autre courant, qui vient enrichir et embellir aussi les lieux de culte, n'est point particulier à notre période. Il était déjà très marqué pendant les guerres des Samnites et de Pyrrhus, comme le montre un beau chapitre de M. Mommsen [2]; il sera plus intense, plus débordant après qu'avant la bataille de Zama. Toutefois les soixante années des guerres puniques ne sont point à négliger dans l'histoire de ce mouvement. Elles y ont directement contribué par les hauts faits militaires dont l'art conserva le souvenir ; Valerius Messala, vainqueur dans le premier combat, le fit représenter par un peintre sur les murs de la curie hostilienne [3]; il donnait ainsi l'idée et l'exemple de figurer l'histoire contemporaine aux yeux du peuple, ainsi que les villes italiennes de la Renaissance l'ont fait plus d'une fois [4]. Elles y ont contribué par les dépouilles conquises sur l'ennemi, qui venaient enrichir les temples des dieux de la patrie : tels ces boucliers précieux et ciselés pris sur Asdrubal, qui firent l'ornement des

1. Liv. XXV, 2 ; XXVIII, 10, etc.
2. T. II, ch. VII de la trad. de Guerle.
3. Pline, XXXV, 7.
4. J'emprunte cette comparaison à Preller-Jordan, *Rœm. Myth.*, I, 233.

portes du Capitole [1], et que les censeurs, crurent d'abord être de simples boucliers d'airain. Elles y ont enfin contribué par les présents de toute sorte qu'envoyaient les alliés, couronnes d'or, statue d'or de la Victoire. Le Capitole devenait un musée [2].

Ce n'est déjà plus la Rome dont le dieu Janus, causant avec Ovide, pouvait dire : « Un foudre en argile était dans la main de Jupiter ; on ornait de feuillage le Capitole, et non de pierres précieuses comme aujourd'hui [3]. » La période des pierres précieuses et de la monnaie d'or commence. Ce n'est pas que le Janus d'Ovide, dieu sceptique, se fasse grande illusion sur les hommes du bon vieux temps. Il avoue que sous le règne de Saturne on n'en voyait guère auxquels le lucre ne fût pas extrêmement agréable. Les autres dieux et lui-même prennent aussi très bien leur parti d'avoir des temples riches, sans dédaigner pour cela les temples anciens [4].

1. Pline, XXXV, 4 : Pœni ex auro factitavere et clypeos, et imagines, secumque in castris tulere... Talem Adrusbalis invenit Marcius... : isque clypeus supra fores capitolinæ ædis usque ad incendium primum fuit.

2. Liv. XL, 51 : signa... clypeos de columnis et signa militaria omnis generis ; Preller-Jordan, I, 232 : Jordan, *Topog. der Stadt Rom. in Alterth.*, 2e partie du t. I, Berlin, 1885, p. 15.

3. *(Inque) Jovis dextra fictile fulmen erat.*
Frondibus ornabant, quæ nunc Capitolia gemmis...
(*Fastes*, I, 203 et 4.)

4. *Vix ego Saturno quemquam regnante videbam,*
Cujus non animo dulcia lucra forent... (*Ibid.*, 193.)
Æra dabant olim ; melius nunc omen in auro est...

Ce changement répond précisément à la période que nous étudions : voir plus loin notre ch. V.

Nos quoque templa juvant, quamvis antiqua probemus,
Aurea, etc. (*Ibid.*, 221-224.)

Ce sont deux bons systèmes : l'un et l'autre peuvent se soutenir.

Pendant la première guerre punique, l'indifférence moqueuse pour la religion fait sa première apparition, mais reste une exception très rare. C'est le consul Claudius Pulcher qui en donne le signal, par une boutade restée célèbre : les poulets sacrés tirés de leur cage se refusant à manger, il les fait jeter à la mer afin qu'ils boivent [1]. Je crois volontiers, avec M. Mommsen et d'autres historiens, qu'il faut attribuer cette malencontreuse audace au caractère indisciplinable de la famille Claudia. La même supposition s'appliquerait au souhait impie de la sœur du consul : cette Claudia, se trouvant trop serrée par la foule, exprime tout haut le désir de voir encore son frère à la tête des Romains [2] ; il se chargerait bien, voulait-elle dire, d'éclaircir leurs rangs par quelque nouveau désastre. Soit, mais expliquée d'une manière ou d'une autre, cette témérité impie est une nouveauté. Elle n'est d'ailleurs pas complètement isolée, puisque le propre collègue de ce mauvais plaisant, L. Junius, combat lui aussi sans s'occuper des auspices [3], lui aussi perd sa flotte, lui aussi encourt une accusation d'im-

V. sur les *Fastes* deux thèses de doctorat, celles de MM. Lacroix (en entier) et Nageotte (en partie).

1. Cic., *de nat. Deor.*, II, 3 : « Etiam per jocum deos irridens... Qui risus, classe devicta, multas ipsi lacrimas, magnam populo romano cladem attulit. »

2. Suetone, *Tiber.*, 2, et Val Max., VIII, 1.

3. Cic., *ibid.*, Quid ? collega ejus Junius eodem bello nonne tempestate classem amisit, quum auspiciis non paruisset ?

piété. Ne venait-on pas de voir les Potitii, chargés héréditairement du culte d'Hercule, en abandonner le soin aux esclaves publics [1] ? Il y a donc une première tendance à l'incrédulité dans la haute société romaine, sous l'influence des idées grecques modifiées par les philosophes. A cela contribuait l'arrivée des Romains dans la grande Grèce, puis en Sicile, pays des sanctuaires célèbres, mais aussi des célèbres hardiesses ; plus d'un siècle auparavant le sacrilège tyran Denys en avait donné l'exemple.

Seulement ces attaques prématurées contre une religion solidement établie tournaient à la confusion de leurs auteurs. Les dieux semblaient punir ceux qui les négligeaient ou les tournaient en dérision. Lorsque la haute société romaine vit les Potitii s'éteindre rapidement, tandis que les Pinarii leurs collègues restés héréditairement fidèles au culte d'Hercule [2], continuaient honorablement, sinon avec éclat, leur existence de dynastie patricienne ; lorsqu'elle vit Claudius vaincu par l'ennemi et condamné [3], Junius, vaincu par la

1. H. Wallon, *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* 2e éd., Paris, 1879, t. II, p. 89.

2. Sur la légende d'Hercule à Rome, sujet qui n'est pas sans ressemblances avec celui d'Eryx et d'Enée que nous allons traiter, voir M. Bréal, *Hercule et Cacus*, Paris, 1863, p. 44 et s. en particulier la note 2 de la p. 46 sur les noms de Potitius et de Pinarius, et p. 62 sur le caractère patriotique des légendes dans l'esprit du Romain : « Dans la victoire du dieu il voit une victoire nationale, et fait triompher Jupiter comme un consul. »

3 Sur la condamnation de Claudius et le suicide de Junius, l'affirmation de Cicéron est formelle et réitérée (*de nat. Deor.* II, 3, et *de Divin.*, II, 33) ; mais Valère-Maxime, VII, 1, dit

tempête, se tuant pour échapper à sa sentence, elle s'attacha résolument à la religion des pères. Même beaucoup plus tard, lorsqu'un nouveau courant d'incrédulité philosophique eut débordé toutes les digues, un mauvais renom restera attaché à ces deux consuls, et Cicéron les jugera dignes de tous les supplices pour n'avoir pas su respecter le culte national [1].

Nous avons gardé pour la fin de ce chapitre le résultat religieux le plus important de la première guerre punique. Les Romains prirent possession du temple du mont Éryx [2], et par suite la légende d'Énée s'établit solidement dans leur esprit [3].

Ce temple, admirablement situé sur une montagne faite pour attirer l'attention stratégique d'Amilcar, était le plus important de la Sicile ; et la Sicile elle-même, tant que la civilisation du monde a vécu autour de la Méditerranée, fut le point de rencontre des croyances et des idées comme des navires. Le sanctuaire de Vénus

que Claudius a été mis à l'abri de la condamnation par une pluie, *velut diis interpellantibus*.

1. Cic., *de Divin.*, II, 33 : Nec vero non omni supplicio digni... Parendum enim fuit religioni, nec patrius mos tam contumaciter repudiandus.

2. Polybe, I, 55.

3. Sur l'ensemble de cette question, qui ne rentre que partiellement dans notre étude, v. le mémoire de M. Hild sur *la Légende d'Énée avant Virgile*, Paris, 1883, où sont résumées non sans vues originales, les recherches de Klausen, Schwegler, Movers, etc. — Boissier, *Nouvelles promenades archéologiques*, Paris, 1886, où le pays d'Éryx est décrit, les travaux des savants siciliens résumés, et les questions d'histoire religieuse élucidées. — Philippe Berger, article *Phénicie* de l'Encyclopédie Lichtenberger.

Erycine, — ainsi s'appela-t-il une fois devenu romain, — était auparavant et resta longtemps encore un sanctuaire d'Aphrodite pour tout ce qui était hellénique, un sanctuaire d'Astarté pour tout ce qui était phénicien [1]. Les marins de tous les pays s'y donnaient rendez-vous pour leurs dévotions et leurs plaisirs ; les trésors de tout le monde connu y affluaient, en ex-voto ou en offrandes. L'art des différentes nations avait contribué à le construire ou à l'orner ; aussi elles le respectaient toutes, excepté les transfuges d'Amilcar qui n'étaient plus d'aucune nation. C'était, bien avant le mouvement religieux que vit éclore l'Empire romain, un temple du « syncrétisme ».

Toutefois ce monument, que les Grecs fréquentaient et qu'ils avaient embelli pour leur grande part, était loin d'avoir une signification essentiellement hellénique. Son caractère était phénicien comme sa fondation : les gros blocs qui le soutiennent et qui ont survécu à sa destruction portent encore des lettres puniques, et les prêtresses nombreuses de la déesse se conduisaient comme leurs

1. D'après les précieux renseignements que je dois à M. Philippe Berger, on peut envisager provisoirement comme probables, de très curieuses assimilations. Certains noms de la mythologie phénicienne auraient passé, soit dans la mythologie hellénique, soit dans les légendes italo-grecques, comme désignant soit de véritables et importantes déités, soit de simples héros humains. Ainsi, d'une part, Astarté, Amftoret, Aphrodite, d'autre part, Ascagne, fils d'Enée, Askoun-Sakòn, qui est l'Hermès phénicien ; enfin Julus, autre nom du fils d'Enée, Jolaüs, l'un des dieux carthaginois dont il est question dans le traité d'Annibal avec Philippe.

seurs de Carthage. La Vénus Erycine était devenue en quelque sorte la divinité poliade des habitants non helléniques de la Sicile, la protectrice des Carthaginois et des Elymiens. Or ces derniers passaient pour venir de l'Asie Mineure et se rattachaient au souvenir de l'ancienne Troie. La légende d'Énée, fugitif de Troie, colon de l'Italie, fondateur de Rome, s'élabora en grande partie autour du mont Eryx [1].

Cette légende, qui servit la grandeur romaine, plus tard la grandeur d'une famille, existait déjà en Italie. Elle présidait au culte fédératif des Latins groupés autour du sanctuaire de Lavinium ; elle avait imprimé à la victoire finale de la légion romaine sur la phalange de Pyrrhus, le caractère d'une revanche d'Hector contre Achille ; mais l'arrivée des Romains au mont Eryx lui donna plus de force et de popularité. C'est du moins l'opinion de Preller [2], et les faits la justifient. Que voyons-nous en effet ? Une série d'actes publics ou individuels proclamant la descendance troyenne du peuple romain. Dès la première

1. A cette légende s'associe celle d'Anna Perenna, dont je ne parle qu'incidemment, parce qu'elle me paraît présenter une certaine obscurité, et que d'ailleurs elle ne rentre pas directement dans notre étude. D'après Klausen (*Eneas und die Penaten*, Hambourg, 1839, p. 720 et s.), c'est la Channa punique qui, dans le travail légendaire du temple d'Eryx, s'est confondue avec une vieille divinité fluviale d'Italie, exprimant symboliquement le cours des années (*Perennes*), les incertitudes et les espérances de la vie humaine, et par là méritant d'être l'héroïne d'une fête populaire, de plus en plus licencieuse à Rome, et qu'Ovide a décrite dans ses *Fastes*.

2. *Röm. Myth.*, I. 145, *Ibid.*, v. p. 436 et s.

guerre punique, le Sénat prend sous sa protection les Acarnaniens parce que, dit-il, seuls de tous les Grecs, ils n'ont pas envoyé de secours contre les Troyens, nos ancêtres [1]. Un peu plus tard, il propose son alliance à Seleucus, roi de Syrie, pourvu que les Troyens, pour le même motif, soient exemptés des impôts [2] Nous verrons dans l'intervalle des deux guerres le pontife Métellus sauver le Palladium, garant des destinées de Rome, et mériter par ce haut fait, qui lui a coûté la vue, la vénération de tous. Après Trasimène, Fabius voue un temple à Vénus Erycine. Après Cannes, les prophéties de Marcius, qui circulent dans la ville et que l'autorité religieuse adopte, s'adressent au peuple romain en le qualifiant de *Trojugena* [3]. Lorsqu'on ira, sur l'ordre des livres sibyllins, chercher à Pessinonte la mère des dieux, lorsque l'on conclura des traités qui dépassent nos limites chronologiques, on se souviendra de cette communauté d'origine.

Tous ces faits successifs prouvent surabondamment, dans leur monotonie même, le progrès du culte de Vénus Erycine et de la légende d'Enée

1. Justin XXVIII. 1 : ... soli quondam adversus Trojanos auctores originis suae, auxilia, Graecis non miserint.

2. Suetone, Claud., 25. L'empereur Claude, dit-il, Iliensibus, *quasi romanæ gentis auctoribus*, tributa in perpetuum remisit : recitata vetere epistola Græca senatus populique romani, Seleuco, regi amicitiam et societatem ita demum pollicentis, si *consanguineos suos* Ilienses ab omni onere immunes præstitisset. — Il est à remarquer que le même prince archéologue... templum in Sicilia Veneris Erycinæ collapsum, ut ex ærario populi romani reficeretur, auctor fuit (*ibid.*).

3. Sur les trois derniers faits, voir la suite de notre étude,

dans l'histoire religieuse et dans la pensée des Romains. De plus, la période où ce progrès s'accuse est celle des guerres puniques. Mais pourquoi, et comment? Car ce n'est pas expliquer une chose que la constater. Nous ne songeons pourtant pas à poser toutes les questions que soulève l'histoire d'Enée, et que M. Boissier, entre autres, a si bien élucidées. Il faut nous restreindre aux deux points suivants, qui sont dans notre sujet : Comment le temple d'Eryx a-t-il eu tant d'influence sur la propagation de la légende d'Enée en Italie, et surtout : Pourquoi le culte d'Eryx et d'Enée, avec son origine en grande partie phénicienne, est-il devenu une arme, ou une forme, du patriotisme romain contre les Carthaginois?

La première des deux questions n'est pas la plus difficile. La déesse d'Eryx s'appelait Aphrodite Enéenne. Qu'il faille voir dans cette épithète un vague adjectif, signifiant illustre ; qu'il soit préférable, comme il est plus vraisemblable en effet, d'y reconnaître avec la tradition le nom du guerrier troyen que l'imagination hellénique avait promené sur tant de mers ; que l'on doive enfin deviner sous ce nom celui d'un dieu phénicien associé à Astarté, plus tard détrôné par celui d'Enée associé à Aphrodite[1] ; en d'autres termes,

1. Wœrner, *Die Sage von den Wanderungen des Æneas*, Leipzig, 1882, cité par les auteurs français indiqués. — Ce qui rend très probable l'existence d'un nom de dieu phénicien correspondant à celui d'Enée, c'est précisément l'identité probable, que nous venons de signaler dans une note, d'après M. Ph. Berger, des noms d'Ascagne et d'Iulus avec ceux de deux dieux phéniciens importants.

qu'il y ait eu ou non calembourg ou substitution, peu importe. La gloire du héros troyen siégeait dans ce temple, où les marins de toute la Méditerranée se donnaient rendez-vous et célébraient son nom. De cette montagne d'Eryx, Enée, comme disaient les grammairiens antiques, apporta Vénus dans le Latium [1], ou, comme le dit spirituellement M. Hild [2], l'Aphrodite de Sicile y apporta Enée.

Il suit de là que pour les Romains, guerroyer autour du mont Eryx, puis en prendre possession définitive, c'était faire entrer profondément dans leur vie nationale Vénus Erycine et son glorieux fils. Mais on n'en est pas moins surpris, — et nous arrivons à notre seconde question, — de voir Fabius Cunctator tourner contre le peuple d'Astarté, contre les Phéniciens de Carthage, un culte primitivement rendu à Astarté. S'il voue un temple, dans Rome même, à Vénus Erycine [3], c'est afin que les dieux soient apaisés à l'égard des vaincus de Trasimène et leur rendent la victoire. Telle était la puissance du patriotisme romain : il avait jeté sa forte main sur Enée, il l'avait fait sien, et par suite il avait fait sienne la déesse sa mère, devenue ainsi l'une des fondatrices de la grandeur de Rome. Mais quelles sont les causes

1. Servius *in Æneid.*, I, 720 : « Venus Erycina quam Æneas secum adduxit. »
2. *La Légende d'Enée*, p. 37.
3. Ovide, *Fastes* IV, v. 871 et s., passage dans lequel Hermann Peter relève avec raison une double confusion de lieux et de dates.

qui facilitèrent cette heureuse et hardie transformation ?

D'abord, comme le remarque M. Hild, « cette déesse a symbolisé en Sicile la résistance contre l'étranger ; mais, tandis qu'elle jouait alors ce rôle pour les Carthaginois et les Elymiens contre les Grecs, elle va le remplir sous sa forme nouvelle pour les Romains contre les Carthaginois [1] ». Ensuite, et surtout, ces choses d'Ilion avaient un double aspect, et pouvaient servir les causes nationales les plus diverses. Sans doute les Troyens et Enée pouvaient être considérés comme les ennemis des Grecs ; c'est le côté de leur histoire que l'on apercevait d'abord, celui que rappelaient les Romains chaque fois qu'ils le jugeaient utile. Mais d'autre part les Troyens n'étaient pas des barbares ; ils comptaient parmi les peuples d'Homère, ce qui était un titre de noblesse. Enée en particulier passait pour avoir été un peu l'ami des Grecs. Rien n'empêchait de supposer qu'il eût été un peu l'ennemi de Carthage ; et de le supposer à l'affirmer il n'y avait pas loin.

Ce dernier pas, les poètes romains le franchirent. L'antagonisme récent et violent de la grande cité italienne et de la grande cité africaine, ils le transformèrent en un antagonisme plus que séculaire, aussi ancien que les deux fondateurs, Didon et Enée, dont l'histoire était depuis longtemps associée dans les récits que se faisaient les marins

1. *Ibid.*, p. 38.

de tous pays au temple du mont Eryx [1]. « Alliés ensemble tant que leurs peuples restèrent unis, dit M. Boissier, ils devinrent ennemis mortels quand éclata la lutte entre Carthage et Rome. On fit alors remonter la haine des enfants jusqu'aux ancêtres, et la rencontre de la reine de Carthage avec le héros troyen prit des couleurs tragiques. C'est Nævius sans doute qui donna ce caractère nouveau à l'ancienne légende ». Or Nævius était le chantre et le soldat des guerres puniques [2].

1. Pour toute la fin de ce chapitre, nous nous appuyons sur M. Boissier, surtout p. 136 et 161 des *Nouvelles promenades archéologiques*.

2. M. Louis Havet, dans un ouvrage que nous aurons à citer plusieurs fois, *De saturnio Latinorum versu*, Parisiis, 1880, p. 432 et s., réunit les témoignages relatifs au poëme de Nævius sur la guerre punique, puis les fragments épars de ce poëme, avec des leçons souvent nouvelles. Ces fragments sont juste suffisants pour faire regretter la perte de l'ouvrage, ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire religieuse, et pour laisser supposer que la légende d'Enée et d'Anchise y occupait une grande place.

CHAPITRE DEUXIÈME

Gaulois et Romains : Marcellus, les dépouilles opimes et le drame de *Clastidium*. — Les partis et la religion jusqu'à Trasimène : l'incrédulité de Flaminius. — Dispute religieuse de Varron et de Paul-Emile.

Dans l'intervalle des deux guerres, les Gaulois cisalpins, avec des auxiliaires accourus de la Transalpine, vinrent secouer Rome par un dernier « tumulte », et leurs dieux se heurtèrent contre ceux du Capitole. Antagonisme qui semble avoir été conscient de part et d'autre. Dans la première terreur de l'invasion, les livres sibyllins ordonnent d'enterrer vifs dans le forum boarium un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque [1], pour

1. Plutarque, *Marcellus*, 3 : il remarque que cette cruauté forme un contraste avec la douceur habituelle du culte des Romains, qui agissent.

conjurer un oracle qui menaçait Rome d'un conquérant gaulois et d'un conquérant grec [1]. Le couple sacrifié avait pris possession de la terre, et le mauvais sort était en quelque sorte épuisé. En revanche, les plus vaillants des Gaulois, pendant qu'ils marchaient sur la grande ville avec une témérité qui y jeta l'épouvante, auraient juré de gravir tout armés la colline triomphale [2]. Ils tinrent parole : ils y montèrent couverts de leurs armures, mais précédant le char d'Æmilius vainqueur [3]. Dans la campagne suivante, les Insubres tirèrent du temple de leur déesse les étendards dorés qu'on nommait les Immobiles, et que toute la vaillance de leurs défenseurs n'empêcha pas de tomber au pouvoir de Flaminius [4]. Enfin les dépouilles opimes, les armes du chef Virdumar furent vouées à Jupiter Férétrien par le vainqueur de Clastidium [5].

Clastidium ! un nom qui retentit au triomphe de Marcellus et sur le théâtre de Nævius, le créateur du drame national, de la *fabula prætextata* [6]. Le héros et l'auteur tragique étaient dignes

1. Dion Cassius, éd. Gros, I, 159.
2. Polybe, II, 31. — Zonaras, VIII, 20. — Duruy, I, 487.
3. Suivant Dion Cassius, éd. Gros, I, 165, Æmilius, en faisant monter au Capitole ses captifs tout armés, se serait amèrement moqué de leur serment vaniteux πρώως πρὸς τα θεῖα.
4. Polybe, II, 32. — Zonaras, *ibid.*
5. Plutarque, *Marcellus*, 6-8. V. aussi Properce IV, 10, éd. Lemaire.
6. V. Ribbeck, *die Rœmische Tragœdie*, Leipzig, 1875, p. 63 et 72. Le critique allemand pense que les trois époques où ce drame a pu être joué sont : le jour du triomphe, le jour où l'on fit des jeux en l'honneur de la mort de Marcellus, le jour de la dédicace du temple de la Vertu. Voir aussi, sur la *fabula*

l'un de l'autre. Marcellus, le soldat de haute taille et d'une bravoure à outrance, le Romain dévot à la religion de la patrie, non sans mélange de calcul ni sans accès de scepticisme, le noble plébéien que sa vaillance personnelle et sa force physique rendaient populaire, et que toute l'aristocratie des deux Ordres opposait volontiers au démocrate et impie Flaminius; Nævius le soldat poète, mais poète vraiment romain par les sujets et par la forme, célébrant la gloire, la gloire contemporaine de son peuple, et sur la scène et dans l'épopée [1].

Ce drame, quelques fragments insignifiants ne nous permettent pas de le reconstruire; il faut avec M. Ribbeck [2], chercher à nous le représenter d'après le beau récit de Plutarque. Les principales scènes, les unes jouées devant le spectateur, les autres racontées par des messagers, devaient être les suivantes : Avant la bataille, Marcellus voyant que son cheval tourne bride et que les soldats s'en

prætextata, Teuffel, *Hist. de la littér. rom.*, trad. Bonnard et Pierson, Paris, 1879, p. 19 et 140.

1. Il avait lui-même le sentiment de son rôle religieux et national, si les vers sont authentiques qui nous ont été conservés comme l'épitaphe de Nævius, composée par lui-même (Gell., I. 24) :

Immortales mortales si foret fas flere.
Flerent divæ camœnæ Nævium poetam.
Itaque postquam est orci traditus thesauro
Obliti sunt Romæ loquier lingua latina

Suivant M. L. Havet, dont j'adopte la leçon (*lib. cit.*, p. 330), ce dernier vers est dirigé contre le jeune poète Ennius.

2. *Tragicorum rom. fragmenta*, p. 277 : « Vitulantes — vita insepulta lætus in patriam redux. » D'après M. Ribbeck, le premier de ces fragments doit se rapporter à la marche des soldats triomphants, le second au retour du général vainqueur.

effraient, achève le mouvement commencé et adore le soleil, de sorte que ce qui paraissait un mauvais présage se trouve être devenu une cérémonie du culte militaire. Dans la bataille même, il pique droit au guerrier revêtu des armes les plus éclatantes, il l'abat, le dépouille, et lève les mains vers le ciel avec cette prière : « O toi qui regardes d'en haut les grandes actions, Jupiter Férétrien, je te prends à témoin que je suis le troisième des Romains, qui, en combattant chef contre chef, ai de ma main terrassé et tué mon ennemi, et consacré à toi les dépouilles opimes. Accorde-nous le même succès dans le reste de cette guerre ». Enfin, la campagne terminée, une pompe triomphale s'avance dans Rome, avec des prisonniers de haute taille comme leur vainqueur. Celui-ci, peint en vermillon comme les statues des dieux [1], debout sur son quadrige, tient entre ses mains un chêne de montagne, taillé et arrangé en trophée, avec les armes de Virdumar dessinant une statue étincelante. Il va les consacrer à Jupiter, dans son temple du Capitole.

Si nous avions conservé *Clastidium* comme nous avons conservé les *Perses*, nous ne posséderions certainement pas un chef-d'œuvre comparable à celui d'Eschyle : le génie littéraire des deux nations était trop différent. Mais nous aurions sans doute une œuvre belle dans sa

1. Pline, XXXIII, 36 : « Enumerat autores Verrius, quibus credere sit necesse, Jovis ipsius simulacri faciem diebus festis minio illini solitam, triumphantumque corpora. »

rudesse, belle d'orgueil patriotique et d'énergie religieuse.

Juste à la même époque, l'incrédulité audacieuse apparaît dans la personne de Flaminius, pour subir une punition terrible au commencement de la guerre d'Annibal. La tradition a été cruelle pour ce chef populaire, les écrivains de son pays l'ont traité sans miséricorde[1], et cela même dispose le critique impartial à quelque sympathie pour un homme aussi accablé. On comprend M. Lange lorsqu'avec beaucoup de science et de résolution il entreprend la réhabilitation, en bonne partie légitime, de Flaminius[2]. Mais nous n'avons pas à nous occuper ici de ses lois, de ses colonies, de sa route, de son cirque, ni même de sa victoire sur les Gaulois ; nous avons plutôt à constater l'impiété qui, en l'isolant des autres grands citoyens de Rome, a neutralisé ses services, et l'a peut-être empêché de devenir un des personnages les plus illustres de l'histoire. Quelle n'eût pas été sa gloire s'il avait délivré l'Italie d'Annibal, et sauvé d'une ruine déjà menaçante la classe moyenne de Rome !

Cette impiété résolue, très différente des preuves de légèreté ou de négligence que nous avons

1. Déjà Cœlius Antipater, cité par Cicéron (*Frag.* de Peter et *de Divin.*, I, 35, et *de nat. Deor.*, II, 3) ; Cicéron lui-même dans ces deux passages ; Tite-Live et Ovide, v. infra ; Appien, VII, 9 ; Valère-Maxime, I, 6 ; Silius Italicus, injurieux et déclamatoire, qui croit Flaminius suscité par Junon protectrice de Carthage pour le malheur de Rome, *Pun.*

2. *Hist. int. de Rome*, trad. Berthelot, p. 388 et s.

signalées, était à la fois la cause et l'effet de la haine du Sénat contre Flaminius. Il semble avoir été en bonne intelligence politique avec Carvilius [1], le premier Romain de haute situation qui, au mépris de la désaprobation publique, ait accompli l'irréligieux divorce [2]. Il n'aimait pas la puissance paternelle, ayant dû, pendant son tribunat, céder publiquement aux injonctions de son père ; et il fit passer une loi qui interdisait d'être tribun lorsqu'on était le fils d'un personnage encore en vie ayant exercé une charge curule. Devenu consul, au moment de combattre les Gaulois cisalpins, il refuse de lire un message du Sénat avant la bataille ; il l'ouvre après sa victoire : on lui ordonnait de revenir à Rome, son consulat ayant pris naissance sous des auspices viciés. Il revient, le Sénat lui refuse le triomphe, mais il triomphe avec l'assentiment du peuple avant d'abdiquer. Bientôt un dictateur qui avait osé choisir Flaminius pour maître de la cavalerie est forcé d'abdiquer à cause d'un mauvais présage, d'un cri de souris [3]. C'était une lutte implacable, coup

1. Cic., *de Senect.*, 4. « qui (Fabius) consul iterum, Sp. Carvilio quiescente, C. Flaminio tribuno plebis, quoad potuit restitit, » passage remarqué et bien interprété par M. Lange.

2. Val. Max., II, 1 : Carvilius (dont le divorce n'était, du reste, pas le premier) reprehensione non caruit. Selon Gell., IV, 3, il aimait beaucoup sa femme, et il a divorcé réellement pour avoir des enfants d'une autre femme et les donner à la patrie, motif que Carvilius avait mis en avant, mais qui, même de son temps, ne fut pas pris au sérieux.

3. Sur ces derniers faits, et sur la politique du Sénat en ce qui concerne les triomphes, v. Plutarque, *Marcellus*, 4 et 5,

pour coup. Une haine sans bornes contre la religion qui servait d'arme à ses adversaires, grandissait chaque jour dans l'âme de Flaminius.

Cet homme intraitable ne le prouva que trop à la veille de Trasimène, lors de son second consulat. Il offensa la religion de la patrie avec un parti pris que rien ne peut excuser, et qui fit le plus grand mal[1]. Aucune des cérémonies nécessaires au début de son commandement, surtout dans des circonstances si solennelles, ne fut accomplie par lui. Ces témoins solenels et intimes du citoyen devenant magistrat, les Pénates de sa maison ne le virent point revêtir la robe prétexte. Sur le mont Albain, Jupiter Latiaris dut se passer de son sacrifice. Le Capitole ne reçut point les vœux du général, qui devait le quitter revêtu du manteau militaire, accompagné de ses licteurs, pour prendre possession de sa province. En route, il dédaignait les messages les plus pressants. Nul doute que l'opinion générale ne fût bien celle que Tite-Live met dans la bouche des pères conscrits : ce n'est plus au Sénat qu'il fait la guerre, c'est aux dieux immortels.

Aussi quand il se décide, de mauvaise grâce et dans

Zonaras, VIII, 20 : Polybe, IV, 15. Il est à remarquer que Plutarque croit à la sincérité religieuse du Sénat, et lui donne raison.

1. Le Récit de Tite-Live, XXI, 63, me paraît résister dans son ensemble, malgré quelques détails contestables, à l'habile et savante critique de M. Lange, lequel reconnait pourtant, tout en l'excusant, la négligence religieuse qui seule nous intéresse ici.

ces circonstances irrégulières, à leur offrir le sacrifice d'usage, leur malveillance se déclare-t-elle par un signe terrible : la victime échappe aux mains de ceux qui l'immolent, et, dans les mouvements qu'elle fait, son sang couvre les assistants. L'irritation du consul contre les présages s'en accroît, et plus, au moment de livrer bataille, ces présages se multiplient, plus il s'entête à les mépriser [1]. Son cheval le jette à bas sans cause appréciable, devant l'image de Jupiter Stator : c'est en vain que les hommes instruits voient dans cet accident l'ordre de ne pas combattre. Les poulets sacrés ne veulent pas manger ; Flaminius s'adresse à leur gardien : « Et si une autre fois ils ne veulent pas manger davantage, que faudra-t-il faire ? — Attendre. — Oh ! les jolis auspices, s'écrie le consul, les poulets seront-ils à jeun, il faudra livrer bataille ; seront-ils rassasiés, plus rien à faire ! » On vient lui dire que les porteurs des enseignes ne viennent pas à bout de les enlever de terre. Se tournant alors vers le messager : « Ah ! ne m'apporterais-tu pas une lettre du Sénat pour me commander l'inaction ? Va-t-en, et que l'on déracine les enseignes, si les poltrons ne savent pas les enlever. » Quelle impression pour les témoins, et si nous préférons les mots romains ici bien à leur place, quels auspices, quelle bataille de mauvais augure !

1. Le récit de Tite-Live, XXII, 3, est confirmé et complété par celui de Cicéron, *de Divin.*, I, 35, l'un et l'autre puisés dans les mêmes annalistes.

Il n'est pourtant pas sûr qu'à ce moment précis, avant la défaite, l'impression ait été unanime [1]. Tite-Live dit que le commun de l'armée, sans se rendre bien compte de ce qui se passait, voyait avec joie le fier entrain de son chef. Peut-être l'incrédulité s'était-elle glissée dans le parti populaire, on ne sait par quels canaux obscurs. Si ce courant a existé, le carnage de Trasimène, la mort du téméraire consul, l'ont brusquement arrêté, et la réaction a été prolongée. L'évènement, qui n'est pas seulement « le magister des sots » avait prouvé qu'il ne fallait pas se jouer de la religion et des prodiges, et les gens d'esprit qui vivaient un ou deux siècles plus tard se le tenaient pour dit. Cicéron [2] et ses contemporains, Tite-Live et ses contemporains étaient là-dessus d'accord, et parmi ces derniers Ovide avertissait César de ne pas faire marcher ses étendards quand les oiseaux le défendent. « Par eux les dieux nous donnent bien des signes : Tu en as pour témoins Flaminius et les rives de Trasimène [3] ».

Une dernière leçon acheva de rendre les Romains conservateurs. Terentius Varron, à la

1. Primoribus... territis duplici prodigio, milite in vulgus laeto ferocia ducis. (Liv. *loc. cit.*).

2. Il est à remarquer que c'est à propos de Flaminius et de Clodius que Cicéron écrit ces lignes célèbres : « Quorum exitio intelligi potest, eorum imperiis rempublicam amplificatam, qui religionibus paruissent. Et, si conferre volumus nostra cum externis, ceteris rebus aut pares, aut etiam inferiores reperiemur ; religione, id est, cultu deorum, multo superiores. *De nat. Deor.*, II, 3.

3. *Sint tibi Flaminius Trasimenaque littora testes*
Per volucres aequos multa monere Deos.
Fast., VI, 765.

veille de Cannes, reprit en quelque mesure l'attitude de Flaminius, et son antagonisme avec son collègue Paul-Emile affecta un caractère religieux. Pour bien comprendre l'incident, c'est Appien [1] qu'il faut lire, car il a sur cette question plus de précision que Tite-Live. Donc Paul-Emile, voyant que Varron se laisse duper par une feinte d'Annibal, et fait sortir l'armée pour combattre, interroge seul le vol des oiseaux. Puis il fait dire à son collègue que le jour est funeste, qu'il faut s'abstenir. Le consul populaire n'ose pas désobéir ouvertement aux signes que donnent les oiseaux ; il fait rentrer son armée. Mais il est furieux ; il ne veut pas reconnaître que les mouvements d'Annibal donnent raison à Paul-Emile ; il accuse hautement celui-ci de se servir de la divination comme d'un prétexte pour lui enlever une victoire certaine, soit par lâcheté, soit par jalousie. Le désastre ne tarda pas à montrer combien les défiances du pieux aristocrate étaient justifiées.

1. VII, 18 et 19.

CHAPITRE TROISIÈME

Réparations religieuses après Trasimène et après Cannes : Fabius jusqu'à la reprise de Tarente. — Marcellus et les temples de Syracuse. — Présages de la mort de Gracchus et de Marcellus. — Le Métaure : terreur et délivrance. — Caractère miraculeux de Scipion l'Africain ; triomphe définitif.

Trasimène appelle un réparateur : ce sera l'augure, le conservateur Fabius Maximus Verrucosus [1], tout l'opposé du téméraire consul. Nul n'est plus capable d'apaiser les dieux et de maintenir les peuples dans les bornes de la prudence. Pendant les premières années de la guerre, la religion, la stratégie, la politique intérieure ne

1. Plutarque, vie de Fabius.

... *Victricesque moras Fabii, pugnamque sinistram*
Cannensem, et versos ad pia vota deos.

Ces vers de Properce (III. 3 éd. Lemaire) figurent aussi comme paraphrase d'Ennius dans l'éd. Müller (Pétersbourg, 1885), de ce dernier poète.

font qu'un. Les Romains se divisent nettement en deux partis, que je désignerai à tout risque par des noms très modernes : parfois les anachronismes de style sont légitimes, ils ne font que rétablir les choses anciennes dans leurs vrais rapports, qui se retrouvent les mêmes à de longs siècles d'intervalle. Donc les radicaux politiques et économiques veulent que l'on coure sus à Annibal, et font moins que les autres attention aux avertissements des dieux. Les conservateurs politiques et économiques veulent qu'on laisse Annibal s'user en Italie et que l'on prenne bien garde au mot d'ordre de prudence que les prodiges divins donnent à l'armée romaine. Les conservateurs avaient raison, et leurs superstitions elles-mêmes, qui nous paraissent si ridicules, ne faisaient au fond qu'exprimer la réalité des choses, et que sanctionner la bonne stratégie comme la bonne politique.

Dans ses discours et dans ses actes, le Cunctator chargé de rétablir la Chose romaine, commence par les dieux [1]. Ce n'est point par incapacité que Flaminius a péché, c'est par dédain pour les cérémonies et les prodiges, et cette négligence doit être réparée, expiée : voilà ce que Fabius croit, ce qu'il veut qu'on croie, ce qu'on avait raison de croire, puisqu'un général séparé de la religion de la patrie était vaincu d'avance. Plutarque a très bien compris que le pieux dictateur « ne cherchait pas à fortifier des sentiments superstitieux,

1. Ab diis orsus. Liv., XXII, 9.

mais à affermir le courage par la piété, à bannir la frayeur qu'inspirait l'ennemi, à la remplacer par la confiance dans la divinité [1] ». C'était en même temps rétablir la confiance dans le commandement, cette chose si précieuse et si difficile aux armées malheureuses. De même après le désastre pour ainsi dire parallèle de Térentius Varron à Cannes, on aura le même instinct très juste, qu'il ne faut pas mettre en doute le talent militaire, non plus que le courage, des chefs romains. Mieux valait se demander en quoi l'on avait pu déplaire aux dieux, et comment on pouvait les apaiser. Je préfère encore, pour ma part, la superstition romaine à l'attitude de certaines populations modernes inondées de lumières, lorsqu'elles ont à supporter l'épreuve d'une mauvaise nouvelle.

Quant à la manière d'apaiser les dieux et de se les rendre favorables, Fabius et le Sénat pensèrent que les expiations ordinaires ne suffisaient pas. Les Pontifes marquaient un nouveau jour de deuil, *dies ater*, sur le calendrier [2] ; mais il fallait demander aux décemvirs d'ouvrir les livres sibyllins et d'y chercher des remèdes extraordinaires. Or que

1. Plut., *Fabius*, 4 : Οὐ δεισιδαιμονίαν ἐργαζόμενος, ἀλλὰ θαῤῥύνων εὐσεβείᾳ, τὴν ἀρετὴν καὶ ταῖς παρὰ τῶν θεῶν ἐλπίσι τὸν ἀπὸ τῶν πολεμίων φόβον ἀφαιρῶν.

2. Le 23 juin. Sur les *dies atri*, v. Bouché-Leclercq, *Les Pontifes*, p. 126-132. Du reste l'opinion de M. Gruppe (Note insérée dans le *Hermes* de 1880, p. 624) est que le sens de *dies ater* est primitivement celui-ci : jour qui vient *après* les Nones, les Ides, etc.

répond cet oracle [1], à moitié grec, à moitié italien ? Il donne les conseils que l'on peut attendre de sa double nature. Il veut que l'on recommence régulièrement une offrande déjà vouée à Mars, mais qui n'avait pas été faite selon les rites ; que l'on fasse le vieux sacrifice sabin du *ver sacrum*, et qu'on dédie un temple à Mens, divinité latine ; mais il veut aussi que l'on célèbre de grands jeux en l'honneur de Jupiter, que l'on offre aux grands dieux la magnifique supplication du *lectisternium*, que l'on dédie un temple à Vénus Erycine, la déesse de Sicile, exigences fortement empreintes de l'esprit hellénique [2].

Ce qui est purement romain, ce qui est digne de légistes religieux à la fois rudes et subtils, c'est la formule pontificale du ver sacrum de 217. Le peuple romain des Quirites fait un contrat avec les dieux [3] : si au bout de cinq ans la Chose romaine a résisté aux périls qui la menacent, on sacrifiera aux dieux les animaux nouveau-nés du printemps, — les races d'animaux étant bien spécifiées. Naturellement, si la Chose romaine périclite, la promesse est nulle, le contrat caduc. Mais s'il est valable comme on l'espère, le peuple romain ne doit pas risquer d'être actionné par les

1. Sur les livres sibyllins, v. Bouché-Leclercq. *Hist. de la Divination*, t. IV, l. III, ch. II.

2. Liv. XXII, 9. — Remarquons pourtant que M. Robiou attribue les lectisternia à une influence plutôt étrusque qu'hellénique. (*Les Institutions de l'ancienne Rome*, par Robiou et Delaunay, t. I, p. 388).

3. Liv., XXII, 10.

dieux à cause de telle ou telle irrégularité commise. Le contrat les prévoit, ces irrégularités : il les énumère par faits et articles : si un porc est mort-né, si une chèvre nouveau-née a été volée, s'il y a eu ignorance ou dissimulation, le peuple romain n'est pas cause, le crime ne sera pas sur lui. L'instrument a été rédigé par le grand pontife Lentulus, et présenté au peuple qui le vote solennellement.

Alors aussi pour la première fois, dans l'imposant souper du lectisternium où les images des immortels reposant sur les coussins sacrés communient [1] avec les magistrats de la patrie, les douze grands dieux paraissent au complet, formant six couples de dieux et de déesses : Jupiter avec Junon, Neptune avec Minerve, Mars avec Vénus, Apollon avec Diane, Vulcain avec Vesta, Mercure avec Cérès. Alors aussi des jeux sont célébrés, pour lesquels on a voté une dépense de trois cent trente trois mille trois cent trente-trois as, chiffre dans lequel Plutarque voit un hommage rendu au puissant nombre Trois [2]. Alors enfin Fabius lui-même voue le Temple de Vénus Erycine, parce que les livres sibyllins réclamaient pour cette fonction le magistrat le plus puissant de la République. Le préteur Otacilius voue le temple de Mens, de l'Intelligence ou plus exactement du bon sens, cette autre divinité dont les peuples

1. Image hardie de M. Duruy, et qui rend bien l'intention de cette cérémonie.
2. Plut., *Fabius* 4. : ... τῆς τριάδος ὑμνεῖν τὴν δύναμιν.

vaincus ont un si grand besoin : leçon que les Romains avaient l'admirable courage de se donner à eux-mêmes. « Tous frappés de stupeur, dit Ovide, tremblaient devant les Africains. L'Epouvante avait chassé l'Espérance ; mais le sénat fait des vœux au dieu Mens, et aussitôt l'Espérance, plus favorable, descendit sur nous [1] ».

Ce n'était pas sans des retours d'hostilité contre le système du religieux Fabius. Il fallut la nouvelle de Cannes pour qu'on lui rendît justice. Alors, dit Plutarque, on reconnut en lui « une inspiration surnaturelle et divine, qui lui avait fait prévoir de loin les malheurs. Rome chercha son refuge dans la sagesse de cet homme, comme dans un temple et auprès d'un autel [2]. » De là date cette idée que le Cunctateur seul, *unus*, a rétabli la Chose romaine : Ennius l'exprime déjà dans un vers solidement bâti, que la littérature latine gardera comme un vieux bijou de famille, et que Virgile enchâssera fidèlement dans son poëme [3]. Ovide croit que le jeune Fabius, qui a survécu à l'antique désastre du Crémère, a été l'objet d'un décret des dieux ; ils voulaient que ce descendant d'Hercule

1. *Mens quoque numen habet. Mentis delubra videmus*
Vota metu belli, perfide Pœne, tui.
Pœne rebellaras, et leto consulis omnes
Attoniti mauras pertimuere manus.
Spem metus expulerat, cum menti vota senatus
Suscipit, et melior protinus illa venit.
Fast., VI, 241 s.

2. Plut., *Fabius*, 17.

3. *Unus qui nobis cunctando restituis rem.*
Æneid., VI, 846.

Unus homo, disait Ennius, p. 41 de l'éd. Müller.

pût produire une nouvelle souche, et qu'un jour le Cunctator fût à même (c'est l'expression consacrée) de rétablir la Chose romaine [1].

Pourtant le système de Fabius ne devait pas rester indéfiniment le meilleur possible. Avec l'épuisement d'Annibal grandira le rôle de Marcellus, en attendant celui du jeune Scipion ; et le vieux Temporiseur, obstinément fidèle à ses habitudes d'esprit et à son tempérament défiant, se verra de plus en plus débordé par les partisans de l'offensive. Mais avant de quitter ce personnage, il nous faut encore signaler son dernier service, la reprise de Tarente, car elle intéresse l'étude que nous poursuivons.

Cette grande ville de Tarente s'était donnée à Annibal pour venger ses otages, qui s'étaient enfuis de leur prison, l'atrium du temple de la liberté [2], mais pour se voir reprendre et condamner à mort. L'irritation des Romains était grande contre Tarente, et lorsqu'ils finirent par y pénétrer, les vengeances furent cruelles. Qu'allaient devenir les images des dieux, non moins célèbres que celles de Sicile ? Fabius, suivant Tite-Live, se montra plus modéré, en ce genre de butin, que

1. *Ut tamen Herculeæ superessent semina gentis,*
Credibile est ipsos consuluisse deos.
Nam puer impubes et adhuc non utilis armis
Unus de Fabia gente relictus erat :
Scilicet ut posses olim tu, Maxime, nasci,
Cui res cunctando restituenda foret.
(*Fast.*, II, 237 s.)

2. Cet atrium, indiqué dans Ovide, (*Fastes*, IV, 624), était différent, remarque Peter, du temple de la Liberté sur l'Aventin.

Marcellus à Syracuse [1]. Des statues colossales représentaient Hercule, Jupiter et d'autres divinités, dans une attitude menaçante. Lorsque le scribe chargé d'enregistrer les dépouilles, lui demanda ce qu'il décidait à cet égard, Fabius répondit : Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités. Mais Pline croit que s'il a respecté le Jupiter de Lysippe, c'est à cause de son poids énorme et de la difficulté du transport [2]. Explication d'autant plus probable que, suivant la remarque du même écrivain, Fabius a fait transporter l'Hercule au Capitole ; tout à côté, malgré sa modestie habituelle, il fit mettre sa propre statue en airain [3].

Quittons Fabius pour revenir à Rome au lendemain de Cannes. Si le sénat, ayant reçu les sanglantes nouvelles [4], limita l'immense et universel deuil à trente jours, ce fut moins pour dicter l'héroïsme aux citoyens que pour préserver la Cité d'un nouveau mécontentement des dieux [5]. En ce qui concerne les fêtes de Cérès, le mal était fait : le jour marqué pour ces réjouissances tombait presque le lendemain de la bataille, quand il était impossible aux matrones de revêtir leurs

1 Liv., XXVII, 16 ; Plut., *Fabius*, 22.
2 Plin., XXXIV, 18.
3. Plin., *ibid.*, — Aurelius Victor, 43. — Plut., *Fabius*, 22.
4. Polybe (III, 112) nous donne la physionomie religieuse de Rome pendant l'attente de ces nouvelles : σημείων καὶ τεράτων πᾶν μὲν ἱερὸν, πᾶσα δ' ἦν οἰκία πλήρης· ἐξ ὧν εὐχαὶ καὶ θυσίαι καὶ θεῶν ἱκετηρίαι καὶ δεήσεις ἐπεῖχον τὴν πόλιν.
Cum sævo obsidio magnus Titanu premebat.
(Ennius, p. 7 de l'éd. Müller.)
5. Liv.s XXII. 56. — Val. Max., I, 1.

vêtements blancs, de ceindre les couronnes d'épis mûrs, et de célébrer la joie de Cérès retrouvant Proserpine [1]. Mais il fallait que cette fête fût seulement renvoyée et non pas supprimée ; il fallait surtout éviter que d'autres fêtes, dont les vêtements noirs étaient exclus, fussent négligées pendant de longs mois [2]. Désormais les dieux rougiraient sans doute de frapper un peuple qui immolait à leur service jusqu'à l'amertume de ses deuils [3].

En cette tension extrême, on se fit encore d'autres violences. On en fit aux préjugés en appelant sous les drapeaux vingt-quatre mille esclaves [4] ; on en fit à l'humanité par l'enterrement de deux couples vivants, l'un gaulois, l'autre grec, et par l'exécution de nouvelles vestales et de leurs complices [5] ; on en fit à la religion elle-même en prenant dans les temples, sur l'ordre du dictateur Junius, les trophées conquis sur les ennemis et consacrés aux dieux [6] : ces armes, il est vrai, continuaient à les servir, une fois mises aux mains des soldats romains pour la défense de leurs temples.

Le scrupule, chez cette nation à la fois terrifiée et intrépide, devenait de plus en plus raffiné.

1. Preller-Jordan, *Rœm. Mythol.*, t. II. p. 45.
2. *Alba decent Cererem. Vestes Cerialibus albas*
Sumite. Nunc pulli velleris usus abest.
(*Fast.*, IV, 619.)
3. On ne marqua pas non plus de nouveau *dies ater* ; mais Macrobe et Aulu-Gelle remarquent que le quatrième jour avant les Nones passait dans le peuple pour néfaste.
4. Val. Max., VII, 6.
5. Liv., XXII, 57.
6. Appien, VII. 11. — Val. Max., VII, 6.

Quelle explication va-t-on chercher pour la défaite de Cannes? Celle-ci: autrefois Terentius Varron, pendant son édilité qui l'appelait à diriger les jeux du cirque, avait mis en faction un jeune et bel histrion dans le temple de Jupiter; Junon, s'était promis de punir cet offense [6]. Il fallut quatre ans pour aboutir à un tel chef-d'œuvre: la chose fut prise au grand sérieux, et donna lieu à des cérémonies expiatoires. Superstition ridicule, et admirable. Les plus grands ennemis du consul populaire, au lieu de l'écraser sous le poids de son incapacité et d'impliquer son parti dans sa ruine, sentaient qu'il fallait éviter de compromettre le commandement militaire romain. Si l'armée a été détruite, ce n'est pas que le général ne sût pas son métier, — écartons bien vite une pareil idée, — c'est qu'il pesait sur lui une malveillance divine contre laquelle ni le talent ni le courage ne pouvaient rien.

Le grand soldat qui, dans l'intervalle des deux guerres puniques, avait porté les dépouilles opimes aux dieux du Capitole, est aussi celui qui, dans la terreur prolongée des grandes défaites, vainquit le premier Annibal et prit Syracuse. Ici comme à Clastidium, les destinées de la religion romaine se mêlent avec celle de Marcellus. La conquête de la grande ville sicilienne commence la transformation de Rome en un musée, où l'hellénisme des

6. Val. Max., I, 1.

croyances devait faire les mêmes progrès que le sentiment hellénique de la beauté. « Jusque-là, dit Plutarque, remplie de dépouilles barbares et ensanglantées, couronnée de trophées et des monuments de ses victoires, Rome apparaissait comme le temple du terrible dieu de la guerre [1] ». N'est-il pas singulier que Marcellus, le robuste et sanglant triomphateur de Clastidium, en qui semblaient couronnées les vieilles énergies des enfants de la louve, soit aussi l'initiateur de ses concitoyens aux grâces étrangères ? Rien ne fait mieux saisir le caractère de transition qui est celui de notre période. Lui-même avait conscience de son rôle : « Les merveilles de la Grèce, disait-il aux Grecs, les Romains ne les connaissaient point avant moi [2]. »

L'usage qu'il fit de sa victoire, au point de vue qui nous occupe, fut-il modéré, fut-il rigoureux ? Ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre, ce semble, d'après la contradiction des témoignages. Suivant Plutarque, les vieillards du parti de Fabius reprochaient au populaire conquérant d'avoir fait de Rome un objet de haine en traînant triomphalement à travers ses rues, non seulement des hommes, mais des dieux [3]. Et le même Plutarque, lorsqu'il écrit plus tard la vie de Fabius, dans laquelle il renvoie le lecteur à sa biographie du vainqueur de Syracuse, loue ce dernier de sa

1. Plut., *Marcellus*, 21 : βαθυπολέμον τέμενος Ἄρεως.
2. Plut., *Marcellus*, 21.
3. Plut., *ibid.*

modération[1]. Entre Tite-Live et Cicéron l'opposition est la même qu'entre Plutarque et Plutarque. Tite-Live reproche à Marcellus d'avoir donné l'exemple du pillage des sanctuaires, et remarque que les dieux romains ont eu par la suite à en souffrir, que le temple dédié par le général lui-même près de la porte Capène était au bout de deux siècles dépouillé par des mains criminelles de presque tous ses ornements[2]. Cicéron tient un autre langage ; il est vrai que c'est dans un plaidoyer où la conduite de Marcellus lui sert, par contraste oratoire, à flétrir celle de Verrès.

Non seulement Marcellus, d'après Cicéron, n'a pas dépassé ses droits de conquérant, mais il n'en a pas atteint les limites. Il a respecté les peintures du Temple de Minerve, quand même sa victoire, qui les rendait profanes, lui donnait le droit de les emporter : l'homme religieux s'est privé de ce que le jurisconsulte aurait pu se permettre. Il s'est même fait scrupule de dépouiller les dieux de Syracuse pour orner les temples, monuments de sa victoire ; il a laissé en place la plupart des chefs-d'œuvre ; il s'est plutôt conduit en défenseur qu'en conquérant de la ville[3]. Toutefois, ce panégyrique

1. Plut., *Fabius*, 22.

2. Liv., XXV, 40 : « Inde primum initium mirandi græcarum artium opera, licentiæque hinc sacra profanaque omnia vulgo spoliandi factum est : quæ postremo in romanos deos, templum id ipsum primum, quod a Marcello eximie ornatum est, vertit... ornamenta quorum perexigua pars comparet. »

3. Cic., *in Verrem*, IV, 52-55 : « Has tabulas M. Marcellus, quum omnia illa victoria sua profana fecisset, tamen religione impeditus non attigit... ; deum nullum violavit... ; ædificii omnibus... sacris et profanis sic pepercit, quasi ad ea defendenda cum exercitu, non expugnanda, venisset. »

est accompagné d'aveux qui le restreignent. Si Marcellus n'a pas voulu « détruire et éteindre la beauté » de Syracuse, il a voulu orner sa propre patrie, il y a porté beaucoup de belles œuvres qu'on peut voir auprès du temple de l'Honneur et de la Vertu, ou en d'autres lieux publics [1]. Aveux qui, comme tous ceux que les avocats veulent bien se laisser arracher, concourent eux-mêmes à la perte de l'adversaire ; ce que Verrès a pris, il l'a pris pour lui, tandis ce que Marcellus a pris, il l'a pris pour la patrie.

La religion de ces temps si durs a eu aussi des moments favorables au progrès, momentané à vrai dire, des sentiments humains. Assurément, s'il y avait quelque chose de bien établi dans les cœurs et dans les mœurs, c'était le mépris et l'oppression de l'esclave : eh bien, les dieux de la patrie étendirent au moins deux fois leur main sur cette classe misérable pour la relever. Dans un incendie, peut-être allumé par des vengeurs de Capoue, le temple de Vesta courut de sérieux dangers. Treize esclaves sauvèrent le foyer du peuple romain : ils furent, en récompense, rachetés aux frais de l'Etat et affranchis [2]. Fait beaucoup plus considérable que nous avons déjà signalé, un

1. Id., *Ibid.* : « In ornatu Urbis habuit victoriæ rationem, habuit humanitatis : victoriæ putabat esse, multa Romam deportare, quæ ornamento urbi esse possent. »

2. Il convient de remarquer avec M. Wallon, *Hist. de l'escl. dans l'antiquité*, édit. citée, II, 280, que les esclaves, pendant les guerres puniques, n'ont pas toujours été favorables à la patrie de leurs maîtres. Ils ont fait deux tentatives de guerre servile. (Liv. XXVI, 27.)

corps d'armée composé d'esclaves combattit sous les ordres de Gracchus. Le général, content de leur fidélité (c'était déjà un premier relèvement pour eux d'avoir été admis au serment militaire), leur donna la liberté. Joie immense. On arriva à Bénévent où les soldats affranchis célébrèrent un banquet [1]. Gracchus, frappé de ce spectacle, en fit le sujet d'un tableau, qui, peint sur sa commande, orna le temple de la Liberté [2] : ce temple avait été construit par son père sur le mont Aventin, avec le produit des amendes.

Gracchus et Marcellus, deux noms associés par les souvenirs de leur mort : événements lugubres et mal connus, dont on ne sait ni le lieu précis ni les circonstances authentiques, et dont le récit n'est arrivé à la postérité qu'entouré de légendes. Le trait commun à cette double tradition est l'importance attribuée à l'organe divinateur par excellence, le foie des victimes. Pendant que Gracchus prenait les auspices, deux serpents étaient venus dévorer ce foie, puis avaient disparu, et nulle précaution ne put les empêcher de recommencer par deux fois. Les haruspices virent dans ce phénomène persistant l'image de la trahison qui rampe, et l'annonce d'un piège tendu au général. Un Lucanien le trahissait en effet [3].

1. Val. Max. VI, 7 : « ... Adactosque jure jurando, strenuam se fortemque operam daturos. » — (Liv. XXIII, 35.)

2. Liv., XXIV, 16 : « Digna res visa, ut simulacrum celebrati ejus diei Gracchus... pingi juberet in æde libertatis, quam pater ejus, in Aventino ex multatitia pecunia faciendam curavit dedicavitque. »

3. Val. Max. I, 6 ; Liv. XXV, 16 et 17.

Mais les avertissements ne pouvaient sauver celui que le destin entraînait à sa perte : il succomba.

La mort du vainqueur de Syracuse lui fut annoncée différemment par le foie des victimes. La première avait un foie sans tête, c'est-à-dire dépourvu de cette protubérance que la divination antique regardait comme la partie essentielle de l'organe fatidique. Le foie de la seconde victime avait une tête énorme. Le second essai corrigeait-il le premier et lui enlevait-il toute signification fâcheuse ? Ce fut sans doute l'avis de Marcellus. Les haruspices virent, au contraire, dans cette brusque différence un présage de malheur ; ils conjurèrent le général de s'abstenir de toute entreprise hardie [1]. Ce fut en vain ; depuis quelque temps, il était nerveux et agité. L'opposition que lui faisaient les collèges sacerdotaux au sujet de la dédicace de son temple l'irritait et lui paraissait un mauvais signe. Il sentait peut-être peser sur lui les inimitiés de plus d'une sorte que lui avait suscitées la prise de Syracuse. Pourtant il était très populaire, mais la sollicitude même qui poussait le peuple à s'opposer à son départ lui causait quelque ennui. Il brûlait avec une ardeur presque maladive et peu d'accord avec son âge, d'attaquer Annibal en personne et de remporter des dépouilles opimes auprès desquelles celles de Clastidium auraient pâli. Nulle instance ne pouvait arrêter celui que le destin et son propre caractère

1. Plut., *Marcellus*. 27-29 ; Val. Max. I. 6 ; Liv. XXVII. 26.

poussaient vers Annibal [1]. Un échange imprévu de provinces dans les arrangements entre généraux décida du choc, et les haruspices ne le retardèrent même pas.

Ces deux soldats illustres, Gracchus et Marcellus, ne tombèrent pas sans témérité ; mais leurs torts en cette occasion, et peut-être en quelques autres, parurent aux dieux immortels suffisamment expiés par leur trépas [2], et la fortune de Rome n'en subit pas une grave atteinte. Les noms de ces victimes restèrent entourés d'une auréole que Gracchus transmit à sa généreuse postérité, et qui se retrouva plus tard sur le front d'un autre Marcellus, devenue un nuage de mélancolie et de poésie : *frons læta parum... nox atra caput tristi circumvolat umbra* [3].

Les journées de l'an 207 avant Jésus-Christ, qui précédèrent et suivirent la bataille de Sena ou du Métaure, marquent la dernière phase, et la plus aiguë, de la terreur d'Annibal. Les citoyens se demandaient avec angoisse quels dieux allaient être assez propices pour sauver la cité et l'empire de l'invasion des deux frères carthaginois. Alors surtout les matrones, errant d'un temple à l'autre, fatiguèrent les dieux de leurs supplications. Lorsqu'on eut entendu lire la fameuse lettre qui annonçait la

1. Liv. XXVI, 29 : « rapiente fato Marcellum ad Annibalem. »
2. Liv. XXVI, 26 : « ... deos immortales, miseritos nominis romani, pepercisse innoxiis exercitibus ; temeritatem consulum ipsorum capitibus damnasse. »
3. Virg., *Æneid.*, VI, v. 862 et 866. V. aussi la fin de l'élégie 18 du livre III de Properce.

victoire des deux consuls et la mort d'Asdrubal, ce furent les mêmes actions de grâces que si la guerre eût été terminée du coup ; l'écho de cette explosion de joie et de reconnaissance a retenti dans l'histoire et la poésie romaines. Revanche que les dieux donnent de Trasimène, disent Ovide [1] et Appien [2]. Horace y voit le rétablissement des dieux légitimes dans les temples dévastés par l'impie fureur phénicienne. Il entend l'ennemi découragé comparer le peuple romain au chêne de la noire forêt de l'Algide ; il entend les lamentations d'Annibal : « Elle est morte notre espérance, morte notre fortune, morte avec Asdrubal [3]. »

Voici maintenant une figure nouvelle et qui fait pressentir l'apothéose impériale, celle de Scipion l'Africain. Déjà de son vivant, et même dès sa jeunesse, un courant d'opinion se forme, qui prête aux événements de sa vie et au travail de sa pensée quelque chose de surhumain. Ce courant se fera sentir avec force dans la littérature historique ; il grandira sous le clair regard de Polybe, qui admire, sans être dupe, l'habileté des grands hommes à se servir de la superstition,

1. Liv., XXVII, 40, 50, 51.
2. *Postera lux melior (23-24 juin)*
Et cecidit telis Asdrubal ipse suis
(Fast. VI, 769.)
3. VII, 53 : Θεὸς δέ μοι δοκεῖ τόδε Ῥωμαίοις ἀντιδοῦναι.
4. *Odes*, IV, 4 :
... et impio
Vastata Pœnorum tumultu
Fana Deos habuere rectos.
... occidit, occidit
Spes omnis et fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.

tandis que les autres annalistes transmettent à la postérité, avec un respect patriotique tout au plus accompagné de quelques réserves, l'auréole de celui qui libéra et vengea l'Italie.

Réunissons ces fragments de légende. La naissance du premier Africain est miraculeuse comme celle d'Alexandre ; sa mère, ainsi qu'Olympias, a reçu la visite d'un serpent, forme visible de Jupiter [1]. La divinité voulait que cet enfant fût une image éclatante du courage et de la vertu parmi les hommes [2]. Il n'a pas connu cette période de l'*enfance* proprement dite où le petit être ne sait pas encore parler [3]. Au même âge, un autre serpent parut, qui l'entoura de ses replis sans lui faire de mal [4]. Au combat du Tessin, il sauva son père ; pourtant sa jeunesse traversait une phase de mollesse ou de dissipation [5] : elle devint sérieuse pour le bien de la patrie en danger. Le temple de son autre Père très bon et très grand au Capitole le recevait pendant les heures de la nuit, pour de longues méditations solitaires dont le salut de Rome était l'objet [6]. Les chiens qui gardaient cette demeure auguste, reconnaissant un enfant de la maison, n'aboyaient pas. Quand on l'interrogeait sur toutes ces circonstances merveilleuses, il ne disait ni oui ni non ; il laissait

1. Liv., XXVI, 19 (qui, du reste, n'y croit pas) ; Gell. VII, 1 ; Aurel. Victor, 49. — Dion Cassius, I, 202.
2. Val. Max., VI, 9.
3. Cic., *Brutus*, 19.
4. Aurelius Victor, *loc. cit.*
5. Val. Max., *loc. cit.*
6. Gell., *loc. cit.* ; Aurel. Vic., *loc. cit.* ; Polybe, X, 5.

habilement croire au sujet de sa personne ce qu'on voulait, sachant, dit Polybe, que c'était le meilleur moyen d'obtenir l'obéissance des hommes [1].

En effet, sa carrière commençait, mêlée elle-même d'habileté et de merveilles. Un songe raconté à sa mère, pieuse visiteuse de temples, la faisait consentir à une candidature prématurée [2]. A vingt-quatre ans, le peuple l'envoyait en Espagne, en lui conférant, contre toutes les règles, l'imperium proconsulaire, et en poussant des acclamations qui parurent à tous un heureux présage [3]. A peine arrivé dans sa province, il promet aux soldats, au nom des dieux immortels, véritables auteurs de son extraordinaire élection [4], de venger les généraux tués, son père et son oncle. Au siège de Carthagène, il attribue à la protection de Neptune un mouvement des eaux qu'il avait prévu, et qui lui donne la victoire [5]. Maître de la place, il préserve ses soldats d'un serment sacrilège [6]. De retour à Rome, avant sa grande expédition d'Afrique, il donne des jeux superbes et n'oublie pas plus Apollon Delphien que les autres dieux [7].

1. Liv. XXVI, 19 et Polybe, X, 2.
2. Polybe, X, 4.
3. Liv., XXVI, 18 : « Clamore ac favore ominati extemplo sunt felix faustumque imperium. » V. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divin.*, t. IV, p. 240, et Mommsen, *le Droit public*, récente trad. Girard (t. I des *Ant. rom.*), p. 115, sur cette irrégularité, et celles du même genre qui ont précédé ou suivi.
4. Liv., XXVI, 41 : « Nunc dii immortales imperii romani præsides, qui centuriis omnibus, ut mihi imperium juberent dari, fuere auctores, iidem auguriis auspiciisque, et per nocturnos etiam visus omnia læta ac prospera portendunt. »
5. Polybe, X, 11, 14 : Liv. XXVI, 45.
6. Liv., XXVI, 48.
7. Liv., XXVIII, 45.

Et pourtant les adversaires du jeune vainqueur, observateurs clairvoyants du péril que ses allures font courir aux institutions républicaines, cherchent les moyens de l'arrêter dans sa marche. Ils ne seraient pas fâchés de l'impliquer dans le sacrilège de Pleminius, son lieutenant [1]. Scipion s'en dégage habilement ; il s'embarque ; de son navire prétorial il adresse la prière sacramentelle aux dieux des terres et des mers pour qu'ils soutiennent le peuple romain, ainsi que ses alliés, dans sa juste entreprise, et qu'ils l'aident à rendre aux Carthaginois les maux dont ils ont menacé Rome [2]. Puis il laisse tomber dans la mer les entrailles de la victime, et l'on part.

Le court voyage de Lilybée en Afrique fut-il entouré de présages favorables, ou, comme le voudrait un vieil annaliste [3], de toutes les terreurs du ciel et de la mer ? Quoi qu'il en soit, le Beau Promontoire fut salué par Publius comme un lieu de bon augure pour le débarquement. Avant comme après sa victoire de Zama, il se montra strict observateur de la religion du serment, presque méconnue par le peuple carthaginois dans la personne des ambassadeurs romains [4]. Lorsque vint le moment de conclure régulière-

1. V. Le ch. VI de la présente étude ; Dion Cassius, I, 214.
2. Liv., XXIX, 27.
3. Cœlius Antipater, très crédule. Voir dans Peter, *Fragm.*
4. Liv., XXX, 25 fait ainsi parler Scipion : « Etsi non induciarum modo fides a Carthaginiensibus, sed jus etiam gentium in legatis violatum esset ; tamen se nihil, nec institutis populi romani, nec suis moribus indignum, in iis facturum esse. » — Dion Cassius, I, 215 et 218.

ment le traité qui scellait la grandeur de Rome et l'irrémédiable abaissement de Carthage, un sénatus-consulte invita les Fétiaux à se rendre en Afrique[1]. Suivant un cérémonial qui est un moment restitué dans toute sa rigueur, mais qui bientôt va se perdre, les Fétiaux, magistrats-prêtres du droit public, reçoivent des mains du préteur l'herbe sacrée, la verveine du Capitole, symbole de la terre natale, les vases sacrés, le sceptre de Jupiter Férétrien, les cailloux de silex enlevés d'un temple, symboles, ainsi que ce sceptre, de la foudre qui frappe les parjures. Bientôt, dans l'ivresse brutale et croissante des conquêtes, ces usages respectables, attestant chez les anciens Romains une sorte de conscience du droit international, disparaîtront devant la politique des résultats sans scrupule[2]. Depuis lors, même pour les alliances, comme le remarque M. Willems[3], il n'y aura plus de traité sur le pied d'égalité entre Rome et les autres peuples ; un traité ne sera plus pour ceux-ci qu'un acte de soumission et une reconnaissance d'infériorité.

1. Liv., XXX, 43.

2. Sur tout ceci, voir le lumineux travail de M. Weiss, professeur à la Faculté de droit de Dijon : *le Droit fétial et les Fétiaux à Rome*, Paris, 1883, p. 4-5, 11, 15, 18, 41. Remarquons, avec M. Weiss, p. 36, que la seconde guerre punique elle-même n'avait pas commencé d'une façon aussi ritualiste, car la déclaration de guerre de Fabius (Liv., XXI, 18), avec les deux fameux plis de sa toge, en est fort éloignée. Il est vrai que les détails de ce dernier récit ne sont pas bien certains, puisque d'après une autre source (Gell., X, 27) une lettre de Fabius aurait donné le choix aux Carthaginois entre un caducée et une lance.

3. *Le Droit public romain*, 4e éd. Louvain, 1880, p. 383.

Cependant les citoyens avaient connu encore une fois les retours énervants de l'inquiétude et de l'espérance. Les vieillards du parti de Fabius voyaient avec indignation le départ d'Annibal produire, grâce au sentiment nouveau de la sécurité, un mouvement d'ingratitude. « Ah! murmuraient-ils, comme on fait bien de dire que les hommes sentent le mal plus que le bien! Tant que l'ennemi était là, combien de vœux publics et privés, combien de mains levées au ciel! Aujourd'hui n'y a-t-il donc plus de dieux auxquels rendre grâces[1]? » Telles étaient du moins les premières impressions; mais on trouva que la nouvelle décisive se faisait bien attendre. Alors on craignit de voir se renouveler le désastre de Régulus, on immola les grandes victimes promises. Encore un prodige effrayant[2]; le Tibre vient remplir le cirque par un débordement de ses eaux. Vite, on improvise un emplacement près de la Porte Colline, on s'y rend en foule; mais en chemin l'on apprend que le Tibre vient de se retirer. Excellent présage! En effet, bientôt arrive la nouvelle de Zama. Tous les temples sont ouverts en actions de grâces, et un triduum de supplications est ordonné[3].

Bientôt Scipion marchait au Capitole dans la plus belle pompe triomphale que la maison de Jupiter eût encore vue. Un surnom d'un nouveau

1. Liv., XXX, 1. 21, 27.
2. Liv., XXX, 38.
3. Liv., XXX, 40.

genre, celui d'Africain, parti spontanément des rangs du peuple ou de l'armée, éternisait ce triomphe [1]; et l'enthousiasme, pour ne pas dire le culte populaire, voulait remplir de ses statues tous les monuments de la cité [2]. S'il eut la prudence ou le bon goût de repousser une partie de ces hommages, le plus flatteur ne lui manqua pas : encore sous les empereurs, on voyait sa statue dans la cella de Jupiter très bon et très grand, où les Cornélius venaient la chercher pour leurs cérémonies de famille ; en sorte que, dit Valère Maxime, il est le seul qui ait eu pour atrium le Capitole [3].

On sait comment cette marche glorieuse devait être arrêtée par le vieux Caton, ou pour mieux dire, par le génie de la vieille république : revers de médaille qui ne rentre pas dans le cadre de notre étude. Aucune réaction ne pouvait arrêter le fait accompli. On avait vu un général vainqueur rayonner d'un éclat surhumain, très différent de l'auréole républicaine d'un Fabius ou d'un Marcellus. L'autel de la patrie, servi avec tant d'héroïsme, était apparu un moment comme le piédestal d'une personnalité éclatante : l'exemple, tôt ou tard, n'en sera pas perdu.

1. Liv., XXX, 45.
2. Le contemporain Ennius disait (p. 75 de l'éd. Müller, Pétersbourg, 1885) : « Quantam statuam faciet populus romanus, quamtam columnam, quæ res tuas gestas loquatur ? » — On a fait diverses tentatives pour reconstituer les vers désossés dans cette phrase de prose.
3. Val. Max., IV, et VIII, 15.

CHAPITRE QUATRIÈME

Annibal et les religions. — Foi punique et foi romaine. — Rapports religieux avec Préneste et Capoue.

Nous n'avons pas à nous occuper des cultes phéniciens de Carthage pendant notre période[1] ; rien n'y fait supposer d'ailleurs une phase nouvelle et particulière de leur histoire. Tout ce que nous laissent croire à cet égard les historiens latins ou grecs, c'est que les inquiétudes répandues par les nouvelles militaires produisaient certoines réactions assez semblables à celles de

1. Voy. outre l'ouvrage classique de Movers, en français, l'article *Phénicie*, déjà cité de M. Ph. Berger dans *l'Encyclopédie* Lichtenberger ; les deux premiers volumes de *l'histoire d'Annibal* du commandement Hennebert ; *l'Histoire des Romains* de M. Duruy, t. I, p. 414 et s. (p. 414, curieuse observation communiquée par M. Ph. Berger sur un corps de décemvirs religieux qui existait à Carthage comme à Rome).

Rome : ainsi l'extrême péril où Régulus mit un moment les Carthaginois, les aurait fait revenir à des cérémonies négligées[1], et toutes les religions, à vrai dire, ont connu de pareilles vicissitudes. Ce qui aurait plus d'intérêt pour nous, ce serait de connaître Annibal dans ses rapports avec les cultes de son armée, ou ceux des régions de l'Italie occupées par lui. Nous sommes réduits à un assez petit nombre de renseignements d'inégale valeur, dont quelques-uns, à vrai dire, ont leur importance.

Annibal était moins préoccupé des dieux que ses adversaires : cela paraît hors de doute. Son père lui avait fait jurer haine éternelle aux Romains sur l'autel du Génie de Carthage, c'est-à-dire sur l'autel de Tanit, la déesse nationale[2]. Il n'y a rien là d'invraisemblable, et l'on ne voit pas pourquoi, dans sa vieillesse, il aurait inventé un conte de cette nature. A cette religion-là certes il fut fidèle, mais en eut-il d'autre que cette haine? Il était assez peu un citoyen de Carthage ; il n'avait guère connu, si ce n'est dans son enfance, le culte sensuel, somptueux et cruel de sa patrie. Sa vraie patrie, c'était son armée, un ramassis d'hommes de toute provenance, qui n'avait point de dieux communs. Précisément cette absence d'un lien que toute l'antiquité regardait comme indispen-

1. Diod. Sic., l. XXIII, fragm. 13. Ce fait suggère à l'historien une réflexion générale : πάντες ἄνθρωποι κατὰ τὰς ἀτυχίας μᾶλλον εἰώθασι τοῦ δαιμονίου μνημονεύειν...
2. Polybe, III, 11. C'est un récit d'Annibal lui-même à Antiochus, l'hôte et le protecteur de sa vieillesse.

sable à une foule d'hommes combattant sous le même drapeau, augmentait l'admiration de Tite-Live pour un général qui savait sans cela se faire obéir[1]. Pourtant un chef d'armée, à certains moments décisifs, ne pouvait faire autrement que d'offrir un sacrifice solennel[2]. C'est ainsi qu'à Gadès Annibal honora l'autel de Melkart, et forma des vœux pour l'avenir, au cas où son entreprise réussirait[3]. Lorsqu'un traité d'alliance était conclu, un sacrifice était encore plus nécessaire, et les dieux garants de l'alliance étaient pris à témoin. Annibal n'a pu songer à manquer à cet usage : nous le voyons, avant le combat du Tessin, confirmer ses promesses aux alliés gaulois, le caillou mortel levé sur l'agneau qu'il va frapper, et demandant à Jupiter de le frapper de même s'il oublie ses engagements[4]. Nous le voyons, dans son traité avec Philippe de Macédoine, énumérer les dieux phéniciens et les dieux helléniques qui reçoivent les serments mutuels[5]. N'oublions pas non plus que ces deux vaillants soldats, Gracchus et Marcellus, ont reçu les honneurs funèbres[6] par les soins d'Annibal.

1. Liv., XXVIII, 12 : « alia arma, *alii ritus, alia sacra, alii* prope *dei...* » (*prope* est « de style » et pourrait disparaître).
2. M. Hennebert, dans le t. I de son *Hist. d'Annibal*, p. 263 et 358, a groupé les faits de ce genre.
3. Liv. XXI, 21.
4. Liv., XXI, 45.
5. Polybe VII, 9, texte très important, mais qui n'intéresse pas l'histoire de la religion romaine, puisqu'il s'agit d'un traité entre Phéniciens et Grecs.
6. Val. Max., V, 1 ; Appien, VII, 35 : Liv. XXV, 17 ; Plut., *Marcellus*, etc. Ces derniers auteurs constatent d'ailleurs le doute qui plane sur ces faits.

Les faits que nous venons de citer, les récits de songes que nous ont transmis des annalistes très anciens[1], atténuent sans l'infirmer complètement la tradition générale de la littérature, qui représente Annibal comme un homme peu religieux, peu respectueux des dieux[2]. L'habileté que lui attribue un historien dans l'art d'interroger les entrailles des victimes[3] n'était peut-être, à la supposer réelle, qu'un outil de plus dans son arsenal de ruses. Quand il traversait le territoire d'un peuple naïvement crédule, il en profitait pour prendre tous les déguisements, afin de frapper les esprits, par ces jongleries, d'une terreur superstitieuse. D'autre part, les ravages commis aux dépens des temples italiens ont laissé aux armées carthaginoises une renommée d'impiété. Le fanatisme n'est pas nécessaire pour les expliquer, mais simplement ce goût naturel pour la destruction qu'ont toujours montré les troupes de mercenaires, et que l'attrait du pillage venait singulièrement exciter.

Deux sanctuaires célèbres doivent être signalés, celui de Feronia au pied du Soracte, celui de Junon Lacinienne, près de Crotone. Les temples de Feronia étaient visités par des affranchis de toute origine qui venaient y déposer des offran-

1. Cœlius Antipater, par l'intermédiaire de Cicéron, *De divinatione*, I, 24.
2. Sur ce point, la perfidie et l'ἀσέβεια d'Annibal, et sur les pillages dont il va être question, v. Polybe, IX, 26, ; Liv., XXI, 4 ; Horace, *Odes*, IV, 4, 47 ; Ovide, *Fastes*, III, 148, Sil. ital., I, 58, etc.
3. Dion Cassius, éd. Gros, I, 169 : μαντικῆς τι τῆς διὰ σπλάγχνων ἠπίστατο.

des, et celui-là, le plus voisin de Rome, avait un grand trésor composé d'objets en métal précieux et de pièces d'or et d'argent. Annibal mit ces richesses au pillage, mais on retrouvera après son passage beaucoup de monnaie jetée çà et là, sur le sol du temple dévasté, par des soldats peut-être saisis de scrupules ou de remords. Michelet suppose, un peu arbitrairement, que l'armée d'Annibal était en partie composée d'affranchis, lesquels n'auront pas voulu s'enrichir au dépens de leur patronne[1]. Quant au temple de Junon Lacinienne, Annibal lui-même l'épargna, s'il faut en croire une vieille tradition. Les présents apportés à ce sanctuaire et les revenus considérables de ses troupeaux avaient permis aux prêtres d'y ériger une colonne en or. Annibal, pendant sa longue et tenace campagne dans le Bruttium, fit pratiquer un trou dans cette colonne pour s'assurer qu'elle était massive. En ayant acquis la certitude, il voulut l'emporter, mais, pendant la nuit, Junon lui apparut, le menaçant, s'il exécutait son sacrilège, de lui faire perdre l'œil qui lui restait. Non seulement Anni-

1. Liv., XXVI, 11; Michelet, *Hist. rom.*, éd. de 1886, t. II, p. 48. Notre illustre historien fait du reste une confusion entre le temple du Soracte et celui du mont Circeo. (V. Preller-Jordan, t. I, p. 428.) Dans ce dernier temple de Feronia se trouvait un siège de pierre avec cette inscription : « Bene meriti servi sedeant, surgant liberi. » (Serv., in Æn., VIII, 564.) Peut-être y avait-il dans celui du Soracte quelque chose de semblable ; et en somme la méprise de Michelet, méprise difficile à expliquer tant elle est contraire aux indications géographiques que renferme le récit de Tite-Live (passage de l'Anio, Capena, Eretum, etc.) ne suffit pas à ruiner son hypothèse sur le scrupule religieux des affranchis, soldats d'Annibal. Seulement rien ne la démontre, et, sur ce point, le récit de Tite-Live n'est pas très clair.

bal renonça dès lors à l'emporter, mais il voulut réparer le dégât qu'il avait commis, et des débris enlevés il fit faire une petite génisse en or qui fut placée sur la colonne[1]. C'est aussi dans ce sanctuaire qu'il dédia un autel sur lequel était gravé, en lettres grecques et en lettres puniques, le long récit de ses exploits[2]. Je ne sais s'il faut abonder dans la conjecture de Preller[3], d'après laquelle Annibal aurait reconnu dans Junon Lacinienne la déesse protectrice de Carthage. Cela est bien possible : la Juno Lacinia n'était peut-être pas très différente de la Juno Cœlestis, divinité phénicienne, et, d'autre part, il résulte des découvertes récentes que Tanit, la déesse poliade, le génie de Carthage, pouvait jouer à la fois le rôle de Virgo Cœlestis et celui de Juno Cœlestis[4]. Plusieurs de ces temples des côtes de la Sicile ou de la Grande Grèce, fussent-ils purement helléniques au point de vue de l'art, présentaient un caractère international.

Les Romains avaient-ils le droit d'accuser Annibal et Carthage de perfidie ? La Foi, dit Valère Maxime, la Foi qui préside aux affaires humaines, regarda d'un visage attristé le bûcher volontaire des défenseurs de Sagonte[5]. Les

1. Cic., *De Divin.*, loc. cit.
2. Liv., XXVIII, 46.
3. *Rœm. Mythol.*, t. I, p. 288.
4. Renseignement de M. Philippe Berger, s'appuyant sur le num. 195 du *Corpus Inscriptionum semiticarum*, où l'on voit : « Matri Magnæ Tanitidi, faciei Baalis. » et aussi sur le num. 380.
5. Val. Max., VI, 6.

Romains, remarque un personnage de Diodore, répètent volontiers le nom de la Foi [1]. Polybe, enfin, plus rapproché des événements et plus clairvoyant, regarde la Foi jurée comme la meilleure garantie des mœurs romaines, et son crédit comme la cause de la supériorité des Romains sur la corruption carthaginoise [2]. Le fait est qu'ils mettaient à exalter leur culte pour une divinité si morale, ce pédantisme sincère qu'ont à leur service tous les peuples possédés d'une ambition profonde [3]. Comme toujours en pareil cas, ils ne daignaient s'apercevoir de leurs propres manquements, tandis qu'ils soulignaient amèrement ceux de l'adversaire. Ne leur objectez pas que Claudius, au début de la première guerre, a donné une mauvaise idée de la foi romaine [4], que dans l'intervalle des deux guerres, Rome a soutenu indirectement le soulèvement des mercenaires, et profité des embarras de Carthage, pour s'agrandir [5]. N'allez surtout pas dire à Tite-Live que si l'on condamne les Carthaginois parce qu'Annibal a déchiré un traité conclu par Asdrubal sans l'aveu de sa patrie, on doit aussi condamner les Romains qui refusaient de reconnaître le traité conclu par Lutatius sans l'aveu du Sénat : il vous répondra

1. Diod., l. XXIII, fragm. 1.
2. Polybe VI, 56 : δι' αὐτῆς τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως.
3. Après Zama, Scipion morigéna durement les envoyés de Carthage, « ut tot cladibus edocti, tandem deos et jusjurandum esse crederent. » (Liv., XXX, 37 ; Polybe, XV, 17.)
4. Duruy, t. I, p. 444 ; Polybe I, 11
5. « Vol à la main armée » dit à propos de la Sardaigne et de la Corse, M. Hennebert appuyé sur Polybe, III, 28.

par des distinctions juridiques, à vrai dire assez plausibles [1]. Polybe, en ce cas de conscience de Sagonte, expose avec sa calme raison les arguments de part et d'autre, les comprend de part et d'autre [2].

D'une façon générale, on peut reconnaître avec le même Polybe la supériorité des Romains dans le respect de la foi jurée. Ce ne sont pas eux, par exemple, qui auraient fait ce que Tite-Live reproche à Asdrubal. Ce Carthaginois, pendant qu'il amusait le consul Néron par de feintes négociations, voulut obtenir un délai de vingt-quatre heures dont il avait besoin ; il affirma que le lendemain, la religion de son pays défendait tout travail, toute affaire sérieuse. Le délai fut accordé, et Asdrubal l'employa à occuper une position avantageuse. Claudius Néron reconnut la foi punique, mais trop tard [3]. Un Romain n'aurait pas commis cette vilenie, il ne se serait pas joué ainsi de sa parole et des dieux. Au total, les Romains pouvaient, sans trop d'hypocrisie, se croire la mission de punir la perfide Carthage et la perfide dynastie Barca. Un autre Asdrubal, après Zama, le reconnut bassement lorsqu'il offrit de jurer par les dieux qui punissaient avec tant de sévérité une nation perfide... [4] sa patrie !

1. Liv., XXI, 8 : « Quid... comparandum erat, quum in Lutatii fœdere diserte additum esset, ita id ratum fore, si populus censuisset (aucune réserve de ce genre dans le traité d'Asdrubal) : et si priore fœdere staretur, satis cautum erat Saguntinis, sociis utrorumque exceptis. »
2. Polybe, III, 29 et 30.
3. Liv., XXVI, 17.
4. Liv., XXVIII, 42 : « Per quos deos, lui demandait-on,

Il est à remarquer que les Carthaginois avaient foi dans le serment des Romains. Annibal n'eut pas besoin d'une autre garantie [1] pour envoyer à Rome les délégués des captifs, chargés de proposer le rachat de leurs compagnons et d'eux-mêmes, et qui ne l'obtinrent pas. Sur le nombre des délégués qui retournèrent en tenant leur parole et de ceux qui se parjurèrent, il y a des divergences que Cicéron et Tite-Live remarquent eux-mêmes [2]. Ce qui semble bien constaté et ce qui nous importe, c'est que, devant le refus du sénat de racheter les prisonniers, il se passa dans l'âme de ces captifs et de leurs parents une lutte entre la ferme religion du serment et l'amour de la vie, qui se cramponnait à des subtilités juridiques [3]. On leur persuadait dans leur famille, qu'une fois chez eux, ils avaient recouvré leur liberté en vertu du droit de postliminium. L'un d'eux avait trouvé mieux encore : à peine sorti du camp d'Annibal, il y était rentré sous un prétexte futile, puis il en était sorti de nouveau se croyant désormais libre parce qu'il avait exécuté et en quelque sorte épuisé sa promesse de revenir [4]. Ce que nous voyons d'autre part, c'est que les

fœdus icturi essent, quum eos, per quos ante ictum esset, fefellissent ? — Per eosdem, inquit Asdrubal, qui tam infesti sunt fœdera violantibus. »

1. Appien, VI, 28.
2. *De offi.*, III, 32 ; Liv., XXII, 61.
3. Gell., VI, 18 ; Val. Max., II, 9.
4. Liv., XXII, 58. Ce Romain, dit un peu sévèrement M. Bouché-Leclercq (*Les Pontifes*, p. 175), « eût dû être mieux apprécié par ses concitoyens : il promettait de devenir une des lumières du collège pontifical. »

délégués qui avaient cédé aux tentations de la mauvaise foi succombèrent sous le poids du mépris général [1], et cherchèrent un refuge dans le suicide.

L'esprit scrupuleux des Romains ne leur interdisait nullement de profiter des fêtes religieuses de leurs adversaires pour les surprendre et les massacrer. Marcellus pénètre dans Syracuse pendant les fêtes de Diane, qui mettaient la population hors de combat. Gracchus est averti que les Campaniens ont un rendez-vous pour célébrer des sacrifices et un festin nocturne : il arrive subrepticement, et, au bon moment, il fait main basse sur cette foule [2]. Pinarius, chef de la garnison de Henna au cœur de la Sicile, a bien plus d'audace : il prétend mettre de son côté les dieux protecteurs de ceux-là même qu'il tue traîtreusement. Voyant que les habitants veulent livrer la ville à l'ennemi, il se croit parfaitement autorisé à prévenir leurs tentatives. Il les convoque dans le théâtre sous prétexte de les consulter, en réalité pour les cerner et les détruire. Mais avant de donner le signal à ses soldats, le pieux patricien, prêtre-né du culte d'Hercule, se rappelle que Henna est l'endroit de la Sicile où Cérès a retrouvé sa fille, et que les deux déesses ont cette ville sous leur patronage. Alors il leur adresse cette prière [3] :

1. Gell., VI, 18 ; Liv., XXII, 61.
2. Liv., XXIII, 35.
3. Liv., XXVI ; Duruy, t. I, p. 608 : « Pinarius, en vrai Romain, croyait de bonne foi s'être mis en règle avec les dieux et sa conscience par cette prière. »

« Je vous supplie, Cérès, mère, et vous Proserpine, et vous tous, dieux du ciel et de l'enfer, vous qui habitez cette ville, ces lacs, ces bois sacrés, de nous être favorables si nous agissons, non pour commettre une trahison, mais pour en prévenir une. »

Le duel sans merci de Rome et de Capoue, l'alliée d'Annibal, est d'autant plus curieux à observer au point de vue religieux, qu'il n'y avait pas entre les deux villes une profonde différence de culte. Il y avait plus encore que cela, une rupture irrémédiable entre les foyers, entre les pénates des deux villes. Le Campanien Badius vient aux avant-postes des assiégeants, provoquer Crispinus, qui l'avait reçu à Rome, à son foyer ; il lui déclare qu'il le renie pour son hôte, qu'il n'y a plus rien de commun entre lui et un ennemi qui vient attaquer sa patrie et ses pénates privés et publics [1]. Ensuite a lieu un combat singulier dont le Romain sort vainqueur. Plus menaçante encore est la déclaration, partie de Rome, qui vient signifier aux assiégés cette haine irréconciliable. Un fétial prévient les habitants de Capoue que ceux qui sortiront de la ville avant tel jour conserveront leur vie et leurs biens : c'était la condamnation à mort de la ville elle-même. Et pourtant dans cette ville, au milieu des haines exaspérées, une femme, Vesta Oppia, faisait dans sa demeure des sacrifices quotidiens pour le salut et la victoire

1. Liv., XXV, 18.

du peuple romain [1]. Après la chute de Capoue, elle fut bien traitée par les généraux romains qui connaissaient sa conduite ; n'auraient-ils point connu beaucoup d'autres choses encore, beaucoup de renseignements utiles, par elle ou par les autres partisans de la fortune de Rome ?

En statues de métal, en images de toutes sortes, le butin était considérable. Le collège des pontifes, dit Tite-Live, fut chargé de décider quels objets pouvaient être considérés comme conquis sur l'ennemi, quels objets étaient sacrés, quels profanes ; questions qui rentraient, en effet, dans la compétence de cette auguste corporation [2]. Il serait intéressant d'avoir là-dessus plus de détails. Mais ce que nous voyons avec une clarté relative, c'est que, d'une part, certains cultes de Capoue furent transférés à Rome et en quelque sorte annexés à la religion romaine ; que d'autre part Rome laissa aux Campaniens vaincus, écrasés, effacés de la liste des peuples, certaines institutions religieuses, unique débris de leur indépendance.

La fête des Volturnalia paraît se rapporter au premier de ces deux points. Le Volturne, qui arrose Capoue, avait été divinisé comme beaucoup de fleuves italiens ; le culte romain l'honora à partir d'une époque non déterminée, mais qui ne paraît pas avoir été très ancienne. Suivant Preller [3],

1. Liv., XXVI, 23.
2. Liv., XXVI, 24 : « Signa, statuas aeneas, quae capta de hostibus dicerentur, quae eorum sacra ac profana essent, ad pontificum collegium rejecerunt. »
3. *Roem. Myth.*, t. II, p. 145.

voici la seule explication vraisemblable de cette importation : les Romains, conquérants de Capoue en 211, en prirent possession de telle sorte qu'ils se substituèrent complètement à cette personnalité pour ainsi dire supprimée. Alors et par ce seul fait, le culte du dieu fleuve et celui des éponymes de la cité devinrent la propriété du vainqueur qui les transporta dans ses murs, et leur réserva une place dans ses fastes. Quant au second point, « la Campanie, dit M. Boissier, garda ses dieux après la guerre d'Annibal, quoiqu'elle eût perdu tous ses droits politiques. Le vainqueur, malgré sa colère, n'osa pas lui défendre de les honorer, et pendant plus d'un siècle ce malheureux pays ne nous révèle son existence que par quelques inscriptions [1] ». En effet plusieurs de ces documents [2], dont nous n'avons guère à nous occuper parce que ceux dont nous avons la date sont postérieurs de beaucoup à la seconde guerre punique, nous font connaître des collèges qui, dans les *pagi* campaniens, privés désormais de toute existence politique, s'occupaient du culte et des jeux publics inséparables du culte.

Préneste n'était pas une rivale, comme Capoue, mais elle comptait parmi ces cités italiennes dont la fière indépendance était suspecte. L'importance

1. *La relig. rom. d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 338 ; V. aussi Mispoulet, *les Institutions politiques des Romains*, t. II, p. 20.

2. Le *Corpus inscript.*, t. I, p. 160 et s. donne ces inscriptions, et p. 159 la notice les concernant : « ... Nec tamen magis pagis his quidquam videtur fuisse præter sacrorum administrationem, quibus etiam ludos constat comprehendi. »

de Préneste tenait à son temple de Fortuna Primigenia. Cette déesse, en vertu d'une théogonie locale qui n'avait cure de rentrer dans un système général, passait pour la divinité la plus ancienne de toutes, et Jupiter et Junon eux-mêmes y étaient regardés comme ses enfants. Aucun oracle, en Italie, n'était plus écouté que les « sorts » de Préneste, ainsi nommés de ce que ce mode de divination s'exerçait au moyen de tablettes portant des devises, et dont l'une était désignée par le sort [1]. Le Sénat était partagé entre le désir d'associer cet oracle à la grandeur romaine, et la crainte de le voir conspirer contre elle. Encore à la fin de la première guerre punique, c'est la défiance qui l'emporte, si bien qu'un consul se voit brusquement rappeler au moment où il va consulter la Fortuna primigenia [2]. Mais, au plus fort de la guerre d'Annibal, la belle conduite des soldats prénestins au siège de Casilinum vint tout changer. Pendant ce siège terrible, où ils se montrèrent les rivaux des plus braves légionnaires par la fermeté de leur résistance, Anicius, leur préteur, fit un vœu; et dès que les héroïques défenseurs de Casilinum eurent été dégagés, il retourna à Préneste pour l'exécuter.

En vertu de ce vœu [3], la statue d'Anicius fut

1. Sur ce genre de divination, sur Préneste et son temple, et sur les manières de voir successives du Sénat, à ce sujet, v. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divin.*, IV, 146 et s. et Preller-Jordan, *Röm. Mythol.*, II, 190 et s.
2. Val. Max., I, 3.
3. Liv., XXIII, 19.

érigée dans le forum de Préneste. Elle le représentait en costume militaire, et cependant voilé parce qu'il remplissait une obligation religieuse. Elle portait cette inscription sur une feuille de cuivre : « Vouée par Anicius pour les soldats de la garnison de Casilinum. » La même inscription fut apposée sur le piédestal des trois statues du temple, celles de la Fortune, de Jupiter et de Junon. Dès lors les « sorts » de Préneste n'ont plus rien de suspect. Si les habitants de cette ville, fière dans sa fidélité[1], ne veulent pas quitter leur nom de Prénestins pour celui de Romains, le Sénat ne leur en tient pas rigueur. Leur Fortune n'en devient pas moins une déesse romaine, que les magistrats ou même les alliés de la République viennent prier pour le succès de Rome. Son rôle en ce sens s'accentue si rapidement qu'avant la fin de la guerre, dans l'expédition d'Afrique, Sempronius Tuditanus lui vouera un temple[2], et ce temple, après la victoire et la paix, sera en effet bâti par lui sur le Quirinal.

1. Elle était au premier rang dans cette « armée de villes libres dont Rome est le général, » si bien définie par M. Taine, p. 59 de l'éd. cit. de son *Essai sur Tite-Live*.
2. Liv., XXIX, 36.

CHAPITRE CINQUIÈME

Deux grands pontifes remarquables : Metellus, sauveur du Palladium, et Licinius Crassus. — Affaires de sacerdoce et d'élection. — Questions triomphales. — Prodiges et expiations. — Les Saturnales. — Les cultes de Janus et de Vesta. — Dédicaces. — Peu de nouveaux dieux romains.

Jusqu'ici nous n'avons guère envisagé, du moins pour la seconde guerre punique, que les grands personnages, le rôle général et les faits extérieurs de la religion romaine. Nous allons pénétrer plus avant dans la vie intérieure de cette religion, dans son sacerdoce et dans son culte, dans les importations helléniques et orientales qui commencent à la transformer.

Deux souverains pontifes remarquables occupent, l'un le milieu, l'autre la fin de notre période : L. Cæcilius Metellus et P. Licinius Crassus. Tout deux ont exercé plus de vingt ans cette haute

dignité[1], dépassant ainsi de beaucoup la moyenne. Tous deux ont été sérieux, dévoués, respectés. Conformément à l'esprit antithéocratique de la religion romaine, tous deux étaient aussi de braves soldats, de vigilants consuls; Licinius est même arrivé au consulat pendant, et non pas avant son pontificat. Il n'en est pas moins vrai que ces deux hommes apparaissent dans l'histoire plutôt comme des prêtres que comme des magistrats. Au devoir sacerdotal, le premier sacrifie ses yeux en risquant sa vie; le second sacrifie sa gloire; quelle gloire! celle de terminer peut-être la guerre d'Annibal[2].

Le temple de Vesta brûlait. Les Vestales, s'il faut en croire Ovide, perdaient la tête, et ne songeaient pas, ou ne se risquaient pas, à retirer le Palladium ou les Pénates[3] du sanctuaire. Le grand pontife Metellus arrive: il se jette dans la fournaise, revient avec le gage des destinées de Rome.

1. Le premier de 243 à 221, le second de 212 à 183.
2. Bouché-Leclercq, *Les Pontifes*, p. 300.
3. Sur la question de savoir — problème peut-être insoluble — si le Palladium se confondait avec les Pénates, v. *les Institutions de l'ancienne Rome* par MM. Robiou et Delaunay, Paris, 1884, t. I, p. 341 et s. et Lacroix, *Recherches sur la rel. des Rom.*, p. 129. Ce dernier auteur remarque qu'Ovide lui même place le Palladium, tantôt dans le temple de Minerve, tantôt dans celui de Vesta. Klausen (*Æneas und die Penaten*, p. 146, 660, 698) constate d'après Denys qu'il existait d'autres images des Pénates, mais que: « Minerva wenigstens Theil gehabt haben kann am Heiligsthum der Penaten... mit Vesta in die engste Verbindung gesetzt: das Palladium gilt für das Unterpfand der Wohlfahrt des Reichs, wird von der Vesta gehütet, im Tempel dieser Gottinn aufbewahrt, ja das Feuer der Vesta wird der Pallas selbst zugeschrieben... » Donc, union étroite et même confusion de ces deux grandes divinités comme protectrices de Rome.

mais il avait perdu la vue. Nous connaissons mal les détails de cet événement ; les jeux d'esprit d'Ovide sur les flammes sacrilèges qui venaient se mêler aux flammes sacrées du foyer de Rome[1] ne peuvent point passer pour des documents, et il est probable que Metellus fit la chose sans tant de paroles. L'auteur des *Fastes* lui en prête pourtant quelques-unes qui sont vraisemblables. Comme il pénétrait dans une retraite interdite à son sexe, il fait cette prière, qui constitue une sorte de *devotio* : « Si c'est un crime, que la peine en retombe sur ma tête[2]. » En tout cas le fait n'est pas douteux, ni l'importance qu'on lui attribuait, puisqu'il figure dans l'abrégé conservé d'un livre perdu de Tite-Live[3]. Le naturaliste Pline, destiné à finir sa vie par un acte d'héroïsme scientifique, reste quelque peu perplexe devant cet acte d'héroïsme religieux. Il se demande si le fils du pontife a eu raison de dire, dans l'oraison funèbre de son père, qu'il a eu tous les bonheurs. Sans doute, Pline le concède, on ne peut être appelé malheureux quand on a rendu un si grand service, quand en retour, on a obtenu du peuple romain ce témoignage inouï de reconnaissance : être autorisé à se rendre en voiture au Sénat. Mais peut-on être

1. Flagrabant sancti sceleratis ignibus ignes,
Mixtaque erat flammæ flamma profana piæ.
(*Fast.*, VI, 439.)

2. Haurit aquas tollensque manus « Ignocite dixit »
Sacra vir intrabo non adeunda viro.
Si scelus est, in me commissi pœna redundet :
Sit capitis damno Roma soluta mei.

3. Liv. XIX, somm.

appelé heureux quand on a payé cela de ses yeux [1] ? Le curieux observateur de la nature aurait bien envie de répondre : non.

Licinius Crassus, fort jeune encore, était candidat au grand pontificat. Il avait contre lui deux concurrents chargés d'années, de dignités et de gloire [2]. Pourtant sa réputation précoce d'intégrité et de science lui assura la majorité des suffrages, et le peuple n'eut pas à s'en repentir. Il dirigea d'une main ferme le sacerdoce romain pendant les douze dernières années de la guerre d'Annibal, et encore longtemps après. Les Vestales négligentes ne pouvaient se dérober à ses verges. Il apportait beaucoup de soin, et parfois de hardiesse, au recrutement des flamines. L'un de ses premiers actes fut de mettre la main sur un jeune débauché qui faisait le chagrin de sa famille, Valerius Flaccus, et de lui imposer les fonctions de flamine de Mars [3]. Faut-il penser avec M. Lange [4] que cette idée de se servir du sacerdoce pour corriger les jeunes gens d'illustre naissance décèle une sorte de décadence religieuse ? Je croirais plutôt que Licinius, avec un coup d'œil vraiment pontifical, discerna le germe de grandes qualités chez le jeune flamine malgré lui. Une fois revêtu de sa dignité, Valerius Flaccus changea si soudainement

1. Pline, VII, 41 : « Qui fit ut infelix quidem dici non debeat, felix tamen non possit... Magnum et sublime, sed pro oculis datum. »
2. Liv. XXV, 5.
3. Liv. XXVII, 8 ; Val. Max., VI, 9.
4. *Hist. int. de Rome*, trad. Berthelot, I, 432.

et si complètement son genre de vie, qu'il devait laisser un exemple longtemps célèbre de conversion [1], dans le sens où la religion romaine pouvait comprendre ce mot ou cette idée : beaucoup d'attention aux devoirs multiples du culte et des cérémonies, grande simplicité de mœurs ; tant et si bien que l'enfant perdu d'une grande maison devint l'objet du respect général, et qu'il rehaussa dans sa personne la dignité de flamine compromise par certains de ses devanciers. Lorqu'il réclama un siège au Sénat, son droit paraissait douteux, mais le peuple et les pères conscrits eux-mêmes vénéraient tellement Valerius Flaccus que toute opposition dut s'évanouir [2].

On voit par là que si Licinius Crassus était audacieux dans ses choix, il ne manquait pas de clairvoyance. Quant à son attachement aux fonctions sacerdotales, il en donna une preuve plus décisive encore que Metellus. Celui-ci avait interdit au consul Posthumius de diriger une expédition loin de Rome, parce qu'il était en même temps flamine de Mars, et qu'il ne pourrait faire une longue absence sans manquer à ses devoirs [3]. Licinius, au lieu de faire plier la volonté des autres, inclina la sienne propre : devenu consul, et pouvant comme tel diriger l'expédition d'Afri-

1. Liv., XXVII, 8 : « Is, ut animum ejus cura sacrorum et ceremoniarum cepit, ita repente exuit antiquos mores... »
2. Ibid. : « Omnibus ita existimantibus, magis sanctitate vitæ, quam sacerdotii jure, rem eam flaminem obtinuisse. »
3. Liv., XIX épit. Val. Max., I, 1

que, il se retint lui-même à Rome pour remplir ses devoirs de pontife [1].

Malgré les qualités personnelles et le prestige personnel d'un ou deux chefs, des causes graves commençaient à entamer le sacerdoce dès cette période de transition, et surtout le menaçaient sérieusement dans l'avenir. Nous en indiquerons trois : le désaccord croissant entre les exigences des autels et celles des grands services publics ; l'esprit de népotisme, qui se glissait dans les charges de toutes sortes, et tendait à les transformer en propriétés héréditaires ; enfin les premiers progrès du scepticisme, malgré les recrudescences momentanées de la foi.

La première de ces causes a été bien vue par M. Lange, bien développée par M. Marquardt [2]. Plus les commandements militaires devenaient avantageux, plus ils entraînaient loin de Rome. C'est aujourd'hui la Sardaigne, la Sicile, l'Afrique ; ce sera demain la Macédoine, après-demain l'Orient. Comment concilier ces lointaines et séduisantes expéditions avec le strict rituel qui permettait à peine d'aller combattre à quelques journées de la cité, et qui vient encore de contraindre Fabius à quitter son armée en face d'Annibal, pour aller célébrer un sacrifice. L'accommodement étant impossible, les gênantes dignités religieuses tom-

1. Liv., XXVIII, 38 : « Concedente collega (Scipionis), quia sacrorum cura pontificem maximum in Italia retinet. »
2. Dans les *Rœmische Alterthümer*, le tome III (sur la religion) de la *Rœmische Staatsverwaltung*, Leipzig, 1878, p. 63 et s.

bent dans le discrédit. Dès l'an 210, et malgré la forte discipline de Licinius, la charge de *rex sacrorum*, très assujettissante, devient vacante et reste deux ans sans être pourvue [1]. On ne pourvoit pas non plus tout de suite à celle de grand curion, sorte de pontificat spécial exerçant une surveillance sur le vieux culte qui continuait dans chaque curie [2]. Il est vrai que les lacunes finissent par être comblées, et qu'en général, nous voyons d'année en année les vides creusés par la mort se réparer régulièrement. On peut même observer que l'élection du nouveau curion donne lieu à un nouveau progrès de l'union des deux Ordres. Jamais jusque-là plébéien n'avait été porté à ces fonctions, quoique la question se fût déjà posée [3]. Elle est cette fois tranchée par le peuple en faveur du plébéien C. Mamilius Vitulus.

Malgré tout, il y avait là l'indice d'un premier ébranlement du sacerdoce, et l'énergie même de Licinius, que nous avons vu recourir à la toute-puissance de sa charge pour créer un flamine malgré lui, en est une preuve de plus. Quelques années se passent, pendant lesquelles les anciennes incompatibilités sont maintenues. Non seulement Licinius donne l'exemple de les respecter, mais lorsque Fabius Maximus veut faire échouer la candidature d'Æmilius Regillus au consulat, candi-

1. Liv., XXVII, 6
2. Liv., XXVII, 6.
3. Liv., XXVII, 8 : « Comitia maximi curionis... vetus excitaverunt certamen... Primus ex plebe creatus M. cur. C. Mamilius Vitulus. »

dature qui est sur le point de réussir, il lui suffit de faire remarquer au peuple que Regillus est flamine de Quirinus, et qu'on risque de le placer entre deux devoirs inconciliables [1]. Et toutefois la tradition est près de plier, comme elle savait toujours le faire à Rome, le moment venu. Le flamine Valerius Flaccus, voulant devenir édile curule, fait prêter serment par son frère. Cette fiction toute romaine ne rencontre aucun obstacle de la part du vigilant pontife [2]. La vieille barrière était percée d'une brèche destinée à s'élargir.

L'esprit de népotisme, qui a devant lui un si bel avenir, en est encore à ses débuts vers la fin de notre période. Jusque-là, on respectait la règle qui interdisait à deux membres de la même *gens* de siéger dans le même collège, de peur que les sacerdoces ne devinssent des propriétés héréditaires. Maintenant, nous trouvons deux Sulpicius Galba, non seulement de la même gens mais de la famille, qui sont pontifes en même temps ; nous trouvons deux Sempronius qui sont augures en même temps [3]. Le même principe fermait les dignités sacerdotales aux jeunes gens qui n'avaient pas encore pris part au maniement des affaires ; on se gardait de cet abus, surtout depuis l'union des deux Ordres ; mais déjà se reforme une oligar-

1. Liv., XXIV, 8 : « M. Æmilius Regillus flamen est Quirinalis, quem neque mittere ab sacris, neque retinere possumus, ut non deum aut belli deseramus curam. »
2. Marquardt, *loc. cit.* visant Liv., XXXI, 50.
3. Bouché-Leclercq, *Hist. de la Divin.*, IV, 266, visant les recherches de Bardt.

chie de patriciens et de plébéiens riches et illustres, qui mettent la main, jeunes encore, sur les sacerdoces. C'est une des formes de l'accaparement général qui ne fait que commencer, et qui sera la ruine de la république.

Le scepticisme dont nous pouvons signaler quelques indices, n'est plus l'impiété provocante d'un Flaminius. Certains aveux échappent à des conservateurs, à deux augures illustres qui ne riaient point en se regardant. L'un deux, Marcellus, déclare que lorsqu'il a un projet en tête, pour ne pas en être détourné par les mauvais présages, il voyage en litière fermée : de la sorte, ne les apercevant pas, il n'a pas à s'en occuper[1]. Je veux bien que l'on explique ce propos par une théorie[2] d'après laquelle un présage ne signifiait rien si l'intéressé ne le voyait pas ; mais cette théorie même serait un raffinement sceptique. L'autre augure, Fabius Maximus, se permettait l'appréciation hardie que voici : les choses qui sont faites sous de bons auspices sont celles qui rendront service à la République, et les choses qui sont faites sous de mauvais auspices sont celles qui nuiront à la République[3]. Ces distinctions utilitaires sont moins importantes par elles-mêmes que par le soin qu'on a mis à les conserver.

1. Cic., *de Divin.*, II, 36.
2. *Ant. rom.* de Marquardt, t. I ; *Le Droit public*, par Mommsen, trad. Girard, p. 99.
3. Cic., *de Senect.*, 4 : « Augurque quum esset, dicere ausus est, optimis auspiciis ea geri, quæ pro salute reipublicæ gererentur ; quæ contra rempublicam ferrentur, contra auspicia ferri. »

Les contemporains de Cicéron, partisans d'une religion officielle qui se contentait de l'adhésion extérieure du citoyen et qui dispensait l'homme de rien croire pour son propre compte, aimaient à retrouver chez des ancêtres pieux le premier germe de leur scepticisme. Ajoutons que l'on voit apparaître çà et là des traces de négligence professionnelle [1]. Plus d'un prêtre est suspendu ou relevé de ses fonctions sacerdotales pour avoir mal observé le rituel du sacrifice, ou pour avoir laissé tomber son bonnet pointu dans un moment solennel.

Si, tout à la fin de notre période, on voit poindre le népotisme de la nouvelle aristocratie qui envahira Rome dans les générations suivantes, au commencement de notre période nous constatons un progrès décisif de l'égalité aux dépens de l'ancien patriciat. C'est en 253 qu'un premier plébéien, Tiberius Coruncanius, devient grand pontife [2], près d'un demi-siècle après la loi Ogulnia, qui avait rendu cette dignité accessible à la plèbe : tellement les mœurs changeaient plus lentement que les dispositions légales. C'est alors aussi, du moins la chose est probable, que pour la première fois ce chef de la religion est élu par les comices populaires, et non plus par ses col-

1. Val. Max., I, 1.

2. Un patricien n'aurait peut-être pas commis la distraction de Coruncanius, qui fit d'un *dies ater* un jour de férie, comme le rapporte un fragment de Capiton conservé par Aulu-Gelle, IV, 6. Du reste, le collège des Pontifes couvrit l'erreur de son chef en déclarant qu'elle n'avait rien de religieux et qu'il n'y avait pas à revenir là-dessus.

lègues. L'incertitude chronologique qui plane sur ce grave changement est singulière. M. Bouché-Leclercq[1] suppose avec beaucoup de vraisemblance que les pontifes, arbitres et détenteurs de la chronologie, auront fait le plus possible le silence sur cette transformation électorale, qui était un échec pour leur esprit de corps.

Le même historien fait deux remarques importantes. D'abord le collège des pontifes n'était pas à la merci des suffrages populaires, puisqu'il continuait à se recruter par cooptation, puisque son chef seulement était choisi par le peuple, et choisi dans son sein. Ensuite on trouva le moyen de sauvegarder le respect dû à la religion en empêchant cette élection de ressembler à celle d'un magistrat politique. Au lieu de convoquer toutes les tribus, on n'en convoquait que la minorité, après un tirage au sort. Cette fiction donnait au choix du chef de la religion par le peuple, l'aspect d'une modeste présentation, et non d'une désignation impérative[2]. Malgré tout, l'innovation était considérable : quelle a été son influence sur la destinée des institutions ?

Très funeste, selon M. Boissier, à cause des résultats que l'on peut attendre des « caprices de la foule et des compétitions des partis ; on ne se soucia pas toujours de choisir les plus dignes et les plus capables, ce furent les plus influents ou

1. *Les Pontifes*, p. 324 et s.
2. Bouché-Leclercq, *ibid.*, et *Manuel des Instit. rom.*, Paris, 1886, p. 117.

les plus habiles qui l'emportèrent. Dès lors, les traditions achevèrent de s'altérer, les cérémonies furent négligées, et l'esprit religieux se perdit[1] ». Rien de plus juste si nous jetons un regard vers l'avenir : mais les deux premières générations n'ont pas souffert de ces conséquences. Par un effet de la force acquise, à laquelle il faut joindre la gravité des circonstances et le sérieux encore conservé des mœurs, les choix ne furent pas moins bons qu'ils ne l'auraient été sans la loi Ogulnia et sans le vote dans les comices. Coruncanius était un jurisconsulte éminent, qui donnait des leçons ou des consultations de droit, d'une grande autorité en toute affaire, et très serviable[2]. Nous avons vu quelles grandes qualités recommandèrent deux de ses successeurs, Metellus et Licinius.

Le triomphe, cette « visite d'actions de grâces rendue à Jupiter Capitolin, patron de la cité, par le général vainqueur et son armée[3] », ne devient pas seulement plus magnifique : il est aussi plus envié et commence à être l'objet de certaines discussions, où la subtilité des juristes religieux de Rome se donne carrière. La bataille décisive des îles Egates avait terminé la première guerre :

1. *La relig. rom. d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 40.
2. Cic., *de orat.*, III, 33, met Coruncanius au nombre des grands pontifes dont la sagesse était telle « ut ad eos de omnibus divinis atque humanis rebus referretur : iidemque... et domi et militiæ consilium suum fidemque præstabant. » Digeste, l. I, titre II, n[os] 35 et 38 : « Ex omnibus qui scientiam nati sunt, ante Tib. Coruncanium publice professum neminem traditur. »
4. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*, t. IV, p. 236.

mais on ne voyait pas clairement quel était le véritable vainqueur, le consul Lutatius ou son très actif surbordonné, le préteur Valerius Falto. Le principe hiérarchique l'emporta, mais sous une forme religieuse. L'arbitre, choisi par les deux rivaux, Calatinus, posa cette question : « Si vous aviez pris des auspices différents, lesquels l'auraient emporté ? — Ceux du consul. — C'est donc au consul de triompher[1]. » La sentence ne fut pourtant pas exécutée à la rigueur. Les fastes officiels nous indiquent bien Lutatius comme ayant triomphé le premier, avec une mention qui lui attribue le rôle principal ; mais Valerius triompha trois jours plus tard[2]. Le moyen terme était de toute justice.

Les choses ne s'arrangèrent pas toujours aussi bien. Dans l'intervalle des deux guerres, Papirius Maso, vainqueur des Corses, n'obtint pas du Sénat le suprême honneur qu'il croyait avoir mérité. Alors il s'accorda à lui-même un triomphe sur le mont Albain, satisfaction d'un nouveau genre que d'autres généraux se donnèrent à son exemple[3]. Dans la grande lutte contre les alliés d'Annibal, Q. Fulvius et Marcellus lui-même eurent à subir le même refus du Sénat, par ce motif que Capoue et Syracuse avaient été, non pas conquises une première fois, mais reprises sur l'ennemi,

1. Val. Max., II, 8,
2. *Corpus inscript.*, t. I, 458 : « an. 513 C. C. Lutatius... Catulus... *de Pœnis* ex Sicilia navale egit 4 *nonas* Oct. Q. Valerius... Falto... ex Sicilia navalem egit *pridie* non oct. »
3. Pison, cité par Pline, XV, 126, et Val. Max. III, 6.

ce qui ne valait pas, disait-on, le complet triomphe[1]. Un autre Fulvius, Cneus venait, tout au contraire, de refuser le triomphe qu'on lui offrait, et cela parce qu'il était sous le coup d'une accusation : genre de contestation qui ne devait pas créer de précédent, et qui fit scandale[2]. Quant à Marcellus, qui désirait triompher et le méritait certes, il plaida lui-même sa cause dans le temple de Bellone[3]. Plusieurs des pères conscrits lui étaient favorables, disant que l'on avait fait des supplications et des sacrifices pour ce général absent, et qu'il ne fallait pas lui faire affront maintenant qu'il était présent et vainqueur. Ce qui fut décisif contre lui, c'est que la guerre durait encore et que l'armée était absente. Le Sénat avait peut-être raison de ne pas multiplier les fêtes joyeuses quand le péril était encore si grand. Le vainqueur de Syracuse dut se contenter de célébrer son triomphe sur le mont Albain et d'obtenir l'ovation le lendemain[4].

Entre les deux vainqueurs de Sena sur le Métaure, il n'y eut pas de contestation, tant la joie était grande. Claudius Néron et Livius Salinator furent autorisés à triompher ensemble sur le pied d'égalité. Cette fois le scrupule vint de Néron lui-même : comme la bataille avait été gagnée dans la province de son collègue, comme de plus c'était son collègue qui ce jour-là avait pris les aus-

1. Liv. XXVI, 21 ; Val. Max., II, 8.
2. Val. Max., *ibid.*
3. Liv., *ibid.*
4. Plut., *Marcellus*, 22.

pices, il crut devoir suivre modestement le triomphe de Livius ; et il en fut récompensé par des acclamations qui rétablissaient l'équilibre entre les deux consuls, tous deux véritables libérateurs de Rome[1].

La seconde guerre punique est, de toutes les périodes de l'histoire romaine, celle pendant laquelle on a signalé le plus de prodiges. Une liste complète de ceux que Tite-Live indique d'année en année d'après les notes des pontifes, serait insupportable de monotonie. Lui-même, le pieux historien, exprime plus d'une fois[2] son incrédulité, et l'explication qu'il donne de ces bruits bizarres venus de tous les quartiers de Rome et de tous les endroits de l'Italie, est la seule raisonnable : à savoir que la crédulité des esprits surexcités allait au-devant de toutes ces merveilles, et accueillait comme faits incontestables des phénomènes mal observés, grandis et déformés en passant de bouche en bouche.

La plupart de ces prodiges se répètent nombre de fois. Par exemple les pluies de pierres, qui depuis les origines de Rome étaient regardées comme des signes redoutables[3] ; les mouvements des animaux et des enfants dérangés de leur cours naturel, de telle sorte qu'un bœuf monte au troi-

1. Val. Max., *ibid.* ; Liv., XXVIII, 9.

2. Liv., XXI, 62 : « ... quod evenire solet motis semel in religionem animis, multa mentita et temere credita sunt ; Liv., XXIV, 10 : ... quæ prodigia quo magis credebant simplices ac religiosi homines, eo plura nunciabantur. Liv. XXVII, 23 : adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos. »

3. Liv., XXIII, 31 ; XXII, 36 etc.

sième étage d'une maison et qu'un enfant parle en naissant[1]; d'autres animaux se mettant en rapports insolites avec les dieux ou avec les armées romaines, comme ces abeilles qui vont essaimer au dessus de la tente du général, ou ces corbeaux qui vont faire leur nid dans le temple de Junon Sospita[2]; la mer ou les marais qui paraissent tout en sang[3]; la lance d'une autre statue qui bouge; les « sorts » des oracles, c'est-à-dire les tablettes que l'on tire au sort à Cœré ou à Préneste, tantôt diminuant de volume, tantôt laissant tomber l'une d'entre elles, sur laquelle on lit les menaces de Mars[4]; la foudre qui frappe les temples[5]; les navires apparaissant dans le ciel; le Janicule couvert de légions armées imaginaires[6], etc., etc.

Selon les règles du pontificat romain, qui était plus que jamais en éveil, tous ces prodiges devaient être *procurés*, c'est-à-dire compris et expiés, c'est-à-dire encore que la volonté menaçante des dieux devait être détournée, calmée par quelque cérémonie : car il ne s'agit point d'une expiation morale, il suffit d'un rite extérieur pour dégager la responsabilité de Rome, pour « obtenir la paix des dieux[7] ». Prenons pour exemple le moment d'effroi qui

1. Liv., XXI, 62, etc.
2. Liv., XXI, 46 ; XXIV, 10.
3. Liv., XXII, 36 ; XXIII, 31.
4. Liv., XXIV, 10 ; XXI, 62.
5. Liv., XXVII ; 4, 10.
6. Liv., XXI, 62 ; XXIV, 10.
7. « Impetrata pax deum. » (Liv., XXVII, 23.) V. Bouché-Leclercq, *Les Pontifes*, p. 180.

précède Trasimène. Quelle accumulation de témoignages extraordinaires de piété ! Quarante livres d'or sont portées à Junon dans son temple de Lanuvium ; les matrones dédient une statue d'airain à Junon sur l'Aventin ; un lectisterne est ordonné à Céré, là où les tablettes fatidiques se sont rétrécies ; la cérémonie appelée supplication est décrétée au temple de la Fortune dans la forêt de l'Algide ; à Rome même, supplications réitérées au temple d'Hercule et près de tous les coussins qui portent les attributs des dieux[1]. Du reste on peut dire que toute cette époque est dominée par la préoccupation des prodiges. Les innombrables miracles proprement dits ne l'épuisent pas : c'est un prodige à procurer que le péché d'une vestale ; c'est un prodige à procurer que la défaite d'une armée romaine.

Non seulement le champ des prodiges, mais aussi le champ des compétences s'élargit. Les corporations vraiment romaines des pontifes et des augures ne sont pas les seules à s'en occuper : il faut de nouvelles ressources divinatoires. L'haruspice toscan, malgré le fond d'invincible défiance qu'il rencontre dans l'instinct romain, met le pied chaque jour plus avant et plus sûrement dans les affaires publiques. Les livres sibyllins sont interrogés par les décemvirs, non plus de loin en loin, mais fréquemment, et chaque fois des nouveautés se produisent. En un mot, la

1. Liv., XXI, 62.

surexcitation de la superstition romaine a beaucoup contribué à introduire dans Rome les autorités étrangères et les cultes étrangers.

Si d'innombrables prodiges effrayaient les Romains, d'autres venaient les rassurer. Telle l'auréole apparue sur le front du jeune Marcius[1], ce simple chevalier qui rendit un si grand service en ralliant l'armée d'Espagne après le désastre des deux Scipions. Les soldats virent avec stupéfaction la tête lumineuse du général improvisé qui les haranguait, et qui ne se doutait pas lui-même du miracle. Bientôt à une sorte d'effroi, succéda une entière confiance, et l'on marcha à la victoire. Le Capitole reçut dans sa collection de trophées un bouclier orné du portrait d'Asdrubal, et qui conserva jusqu'à l'incendie du Capitole le nom de bouclier de Marcius[2].

Parmi les satisfactions que l'on offrit aux dieux déjà avant Trasimène et pour obéir à l'indication que donnaient les prodiges, figure l'établissement des Saturnales[3] comme fête régulière fondée à perpétuité (217). Les Décemvirs désignèrent le 17

1. Si légendaire que puisse être ce fait, il n'en est pas sur lesquels les renseignements anciens abondent davantage. V. les fragments d'Acilius, de Calpurnius Piso, de Valérius d'Antium, dans Peter. *Hist. Rom. fragm.*, p. 36, 85, 157. Pline, II, 242, compare cette auréole à celle de Servius Tullius ; Val. Max., I, 6. Tite-Live déclare n'y pas croire (XXV, 39) ; « Veræ gloriæ ejus etiam miracula addunt. » Il parle ici des annalistes que nous venons de mentionner.

2. Liv. *loc. cit.*

3. V. Preller Jordan, *Ræm. Mythol.*, II, p. 18, s. — V. aussi l'*Hist. de l'esclav. dans l'antiquité*, de M. Wallon, p. 231.

décembre pour ces réjouissances, qui ne duraient alors qu'un jour [1], et qui finirent par en durer sept sous l'Empire. Elles consistaient dans un sacrifice offert à Saturne, dans un lectisterne où le lit du dieu était préparé par les sénateurs eux-mêmes, dans un repas public où reparaissait l'égalité primitive de l'âge d'or, enfin dans les cris de : *Io Saturnalia !* dont la ville retentissait durant vingt-quatre heures.

C'est également pendant la seconde guerre punique, mais huit ans plus tard, que le tribun Publicius mit fin à un abus causé par les Saturnales, abus d'autant plus singulier qu'il consistait dans une pression exercée par les riches sur les pauvres, c'est-à-dire dans ce que l'on pouvait imaginer de plus contraire à l'esprit de la fête. Les riches, paraît-il, avec cette tendance à l'accaparement qui commençait à se dessiner et qui fut le mal mortel de la République, profitaient des Saturnales pour se faire offrir par leurs clients des présents onéreux dont on ne nous apprend pas la nature. Les seuls cadeaux qui fussent vraiment de tradition étaient les flambeaux de cire : image, selon les uns, de la civilisation qui dissipa les ténèbres de la barbarie ; souvenir, suivant les autres qui sont probablement dans le vrai, du temps où les flambeaux allumés sur l'autel de Saturne avaient été comme

1. Macrobe, *Saturn.* I, 10, dit : « Apud majores nostros Saturnalia *uno die* finiebantur, » d'accord avec Liv., XXII, 1 après l'indication des réjouissances : « populus *eum diem* festum habere et servare in perpetuum jussus. »

la rançon des sacrifices humains [1]. Le tribun Publicius fit peser une interdiction légale [2] sur tous les présents autres que ces flambeaux de cire, hommages offerts par les particuliers de condition humble aux personnages qui les protégeaient.

Deux autres divinités profondément populaires et nationales jouent leur rôle dans notre histoire : Janus et Vesta. Le temple de Janus fut, en signe de paix complète, fermé un moment [3] : minute de repos entre deux longs orages, exception fugitive dans la vie conquérante des Romains. Nous avons vu le temple de Vesta incendié deux fois ; il fut aussi souillé, tantôt par la négligence, tantôt par l'infidélité de ses prêtresses, ni plus ni moins souvent qu'avant ou après les guerres puniques. Seulement, le péril que courait le foyer de Rome n'ayant jamais été si grand, la surveillance était plus attentive que jamais. Ce n'était pas alors que la vestale qui laissait le feu s'éteindre pouvait échapper aux verges, ni la vestale qui oubliait ses vœux, à la pierre scellée sur la victime vivante. Opimia y échappe, mais par le suicide [4].

1. Ces deux explications d'un usage attesté d'ailleurs per Varron et par Festus sont données dans Macrobe. *Saturn.* I : « Herculem ferunt... suasisse posteris, ut faustis sacrifiiis infausta mutarent... aràs saturnias non mactando viro sed accensis luminibus excolentes, quia non solum virum sed et lumina φῶτα significat. Inde mos per Saturnalia missitandis cereis cœpit. Alii cereos non ob aliud mitti putant, quam quod hoc principe ab incomi et tenebrosa vita, quasi ad lucem et bonarum artium scientiam editi sumus. »

2. Macrobe *loc. cit.*

3. Varron, *l. lat.*, V. 165 ; « ... eodem anno opertam et apertam. » Vell. Paterc., II, 38 : « certæ pacis argumentum Janus Geminus clausus dedit. »

4. Val. Max., I. 1 ; Liv., XXII, 57, se servant des Annales de Cassius Hemina.

La déesse était inexorable, mais juste ; elle veillait sur la bonne renommée de ses fidèles, et savait les venger de la calomnie. Lorsqu'arrive à l'embouchure du Tibre le vaisseau qui porte la Mère des Dieux, la jeune Claudia prend Vesta à témoin de son innocence injustement contestée, et Vesta lui donne raison par un miracle : la jeune fille, seule et sans effort, traîne le vaisseau au bout d'un câble, sous les yeux de la cité qui applaudit [1].

Les généraux vainqueurs continuent à vouer des temples, comme dans les guerres précédentes. Ces vœux, suivis à distance plus ou moins grande d'une construction et d'une dédicace, deviennent de plus en plus fréquents, ils aboutissent à des édifices de plus en plus magnifiques ; et suivant le mouvement qui se dessine dans l'histoire religieuse, ils s'adressent aussi bien à des divinités étrangères qu'à des divinités indigènes. Le contrôle que le collège des pontifes exerce sur ces vœux est sévère et scrupuleux : on ne voit pas, par exemple, qu'un seul sanctuaire puisse être dédié à deux divinités distinctes, quand même ces deux divinités se compléteraient l'une l'autre. C'est ainsi que Marcellus avait cru pou-

1. Plin., VII, 33 ; Suet., *Tibe.*, 2. Cette légende de Claudia, à laquelle Tite-Live, XXIX, 14, ne croit guère, est longuement racontée dans le quatrième livre des *Fastes* d'Ovide. Elle n'est oubliée ni par Appien, VII, 56, ni par Valère-Maxime, VIII, 15, ni par Aurélius Victor, 44. M. Decharme, dans son article *Cybèle* du *Dict. d'antiquités* de MM. Daremberg et Saglio, établit par une inscription ultérieure que cette Claudia devint, sous le nom de Navisalvia, une sorte de déesse protectrice de la navigation du Tibre.

voir promettre un temple à Virtus et Honos réunis, la valeur guerrière reconnue et honorée par les citoyens [1]. Il fut obligé de les disjoindre, de faire un nouveau plan qui réservât à chacune de ces déités une cella séparée ; les deux cellæ furent enrichies des chefs-d'œuvre de Syracuse. Plus tard son fils devait offrir une plus complète satisfaction aux exigences pontificales, en bâtissant à Virtus un temple entièrement nouveau et distinct [2].

C'est pendant notre période que la vieille religion romaine cesse de produire de son propre fonds des dieux nouveaux. Ce n'est pas qu'elle soit épuisée, la curiosité qui appelle des divinités inconnues ; au contraire elle n'a jamais été si grande, mais désormais elle s'emploie à acclimater les cultes étrangers. Changement de direction d'autant plus remarquable que la religion romaine, en vertu de sa nature propre, pouvait sortir d'elle-même un nombre infini de dieux : tout objet, toute action, tout mouvement quelconque d'une chose quelconque pouvait être divinisé. Eh bien, à la veille de la première guerre punique, on signale une opération théogonique de ce genre qui est presque la dernière : le dieu Argentinus est inventé en même temps que la première pièce d'argent est frappée [3] ; on peut déjà dire la pre-

1. Définition de Virtus et de Honos par Preller (t. II, p. 248 de l'éd. Jordan) : « Die kriegerische Tapferkeit und ihre Anerkennung durch bürgerliche Ehre. » Liv. XXVII, 25.
2. Liv., XXIX, 11.
3. Sur ces monnaies successives et l'époque de leur introduction à Rome, Pline, XXXIII, 13.

mière *monnaie*, car le temple de *Juno moneta* vient d'être consacré à cette industrie, et de lui donner son nom. Et comme la pièce de cuivre, plus ancienne, avait déjà son dieu Æsculinus, on fait d'Argentinus le fils d'Æsculinus[1]. Cinquante ans s'écoulent : nous sommes en 217, on frappe la première pièce d'or ; ne devrait-on pas inventer le dieu Aurinus, et lui attribuer pour père et pour aïeul les dieux monétaires précédents ? Point : « la sève théogonique est épuisée[2]. » La vieille religion romaine est complète ; elle est puissante, mais stérile d'avenir ; c'est désormais en dehors d'elle que l'on cherche les dieux.

C'est tout au plus si nous avons à constater une divinité nouvelle qui soit conforme à l'esprit et au vocabulaire de cette ancienne religion : le dieu Rediculus, le dieu qui fait retourner. On lui bâtit un temple vers la seconde pierre milliaire de la voie Appienne[3], à l'endroit où Annibal s'était le plus approché de la cité. Les Romains ne comprenaient pas que leur grand ennemi avait marché sur Rome, non dans l'espoir de s'en emparer, mais pour sauver par une diversion son alliée Capoue, investie et chancelante. Ils voulaient que

1. Aug. *Civit. D.* IV, 21 : « Ideo patrem Argentini Æsculinum posuerunt, quia prius ærea pecunia in usu esse cœpit, post argentea. Miror autem, quod Argentinus non genuit Aurinum, quia et aurea subsecuta est. » Mommsen, *Hist. rom.*, trad. de Guerle, t. II, p. 125.
2. Bouché-Leclercq, *Les Pontifes*, p. 51.
3. Pline, X, 43 : « ... dextra viæ Appiæ ad secundum lapidem in campo Rediculi appellato. » Festus. p. 282 de l'éd. Müller:

les avertissements des dieux l'eussent forcé à reculer et lui eussent arraché sa proie. Ce mouvement divin qui avait protégé la patrie et fait reculer l'agresseur, devenait le dieu du recul et de la tutelle, Rediculus Tutanus [1]. Il y avait à peine là une création ; car Tutanus existait déjà : il était seulement rajeuni et complété par le départ d'Annibal.

1. *Noctu Annibalis cum fugari exercitum*
Tutatus hæc, Tutanu Romæ nuncupor.
(Vers de Varron, apud Nonium, 47, 32, ou, suivant la leçon de M. L. Quicherat dans son éd. de Nonius Marcellus, Paris, 1872, p. 40 :
Tutatus. hoc Tutanus Romæ nuncupor.

CHAPITRE SIXIÈME

L'hellénisme religieux et politique de cette période : missions à Delphes. — Les prophéties de Marcius et les jeux d'Apollon. — Les Floralia. — La poésie lyrique et la patrie romaine. — Le sacrilège de Pleminius expié.

Un des chapitres les plus lumineux de la *Cité antique* [1] de M. Fustel de Coulanges, est celui qui explique l'extension de la puissance romaine par les nombreuses parentés, réelles ou légendaires, du peuple romain. « Rome avait des liens d'origine avec tous les peuples qu'elle connaissait. Elle pouvait se dire latine avec les Latins, sabine avec les Sabins, étrusque avec les Etrusques, et grecque avec les Grecs... Elle avait les cultes grecs d'Evandre et d'Hercule, elle se vantait de posséder le palladium troyen, etc... Le Romain

1. Ch. II du l. V.

avait cet avantage incomparable de pouvoir prendre part aux féries latines, aux fêtes sabines, aux fêtes étrusques, et aux jeux olympiques. Or, la religion était un lien puissant. Rome était presque la seule cité que sa religion municipale n'isolât pas de toutes les autres. Elle touchait à toute l'Italie, à toute la Grèce. » L'hellénisme, en prenant ce mot dans son sens le plus large, n'a donc pas attendu pour s'introduire dans la religion romaine les victoires de Flamininus ou de Mummius, à la suite desquelles la « Grèce conquise a conquis son rude vainqueur. » Déjà dans notre période, cet hellénisme aussi ancien que la religion romaine elle-même, fait un premier progrès témoigné par certaines alliances et certaines missions. Déjà Rome est traitée en cité plus grecque que barbare, et tient à se conduire en cité presque hellénique. Quelques mots sur ces deux points.

Les Corinthiens, désirant s'appuyer sur Rome contre des pirates illyriens, admettent les Romains aux jeux isthmiques, ce qui revenait à leur conférer un brevet d'hellénisme [1]. Le plus clairvoyant des Grecs de Sicile, Hiéron de Syracuse, s'attachait à la grandeur romaine, et semblait conseiller à tous ses frères de trouver au Capitole leur seconde patrie, et comme la renaissance de leurs ambitions nationales découragées. Après Trasimène, il envoyait aux vaincus une magnifique

1. Polybe, II, 12.

Victoire en or [1] qui allait être le plus précieux des nombreux ornements du Capitole. Il jugeait bien que la seule manière d'être Grec, c'était désormais d'être Romain. Lui, le successeur de ces rois ou de ces stratèges de Syracuse qui avaient soutenu contre Carthage d'horribles guerres séculaires, il adressait ce témoignage d'inaltérable confiance, cet encouragement d'une délicate éloquence, à la grande cité. Ne se voyait-elle pas menacer du sort d'Agrigente et de Sélinonte, ces villes grecques de Sicile jadis détruites par un autre Annibal ?

D'autre part, après la victoire remportée sur les Gaulois, le Sénat envoie à Delphes une ambassade d'actions de grâces, avec des présents pour le grand dieu hellénique [2]. Plus tard, le désastre de Cannes fait de nouveau penser à Apollon, mais pour des raisons différentes. Cette défaite déjà prodigieuse par elle-même, accompagnée de plusieurs prodiges, tels que la complicité du secrétaire des pontifes avec la vestale Floronia, avait quelque chose de désespérant et d'incompréhensible. On ne pouvait s'adresser mieux qu'à Apollon dans son sanctuaire pour savoir comment remédier à tant de désordres. L'historien Fabius Pictor, patricien romain et écrivain grec, fut naturellement choisi pour cette mission. Couronné de laurier, il aborda l'oracle qui lui indiqua, dans une sorte d'ordonnance, les céré-

1. Liv., XXII, 37.
2. Plutarque, *Marcellus*, 8.

monies religieuses que les Romains devaient accomplir : on leur promettait en retour l'amélioration de leurs affaires et la victoire finale. On leur recommandait de ne pas oublier Apollon Pythien dans leurs succès futurs, de lui réserver un don prélevé sur les dépouilles de l'ennemi, et d'écarter de leur cité la négligence religieuse [1]. Sympathie intéressée ou non, le conseil pythique n'était pas moins empressé pour la cause romaine que le Sénat pour le culte d'Apollon.

Ayant reçu ces conseils, Fabius Pictor accomplit avec le vin et l'encens les cérémonies d'usage. Le prêtre lui ordonna de garder, pour remonter sur son navire, la couronne de laurier qui venait de lui servir, et de ne pas la quitter jusqu'à Rome. L'ambassadeur s'acquitta de tout ce qui lui était recommandé, vint raconter sa mission au Sénat qui imita son obéissance, et déposa la couronne sur l'autel d'Apollon.

Par ce symbole visible, le grand dieu hellénique était décidément associé à la grandeur romaine. Aussi recevra-t-il, après les victoires de Scipion en Espagne et de Livius et Néron en Italie, une magnifique partie des dépouilles d'Asdrubal [2], sous forme de couronne d'or et de simulacres guerriers en argent.

1. Liv., XXIII, 11 : « Si ita faxitis, Romani, vestrae res meliores facilioresque erunt... victoriaque duelli populi romani erit. Pythio Apollini, republica vestra bene gesta servataque, lucris meritis donum mittitote, deque præda, manubiis, spoliisque honorem habetote, lasciviamque a vobis prohibetote. »
2. Liv., XXVIII, 45.

La terreur prolongée qui suivit le grand désastre contribua aussi aux progrès de l'hellénisme par la voie des superstitions populaires. Pendant plusieurs années, des prédictions rétrospectives et des « recettes magiques » circulèrent dans la population mêlée qui, de toutes les parties de l'Italie, avait reflué vers Rome [1]. Le Sénat, gardien des bonnes mœurs religieuses, voulut débarrasser la cité de ces dangereuses chimères. Le préteur Atilius fit main basse sur toutes sortes d'écrits qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; mais dans le nombre se trouvaient deux prophéties qui furent remarquées et qui étaient en effet remarquables. L'une annonçait le désastre de Cannes, en style d'oracle, mais d'oracle bien au fait, et qui vaticine après les évènements ; l'autre, évidemment du même auteur, ordonnait aux Romains de célébrer des jeux en l'honneur d'Apollon : « Si vous voulez, leur disait-il, chasser l'ennemi du territoire, ce fléau (mot à mot cet abcès), qui te vient des nations lointaines, je te conseille de vouer à Apollon des jeux annuels, et de les célébrer fidèlement. Que le peuple donne pour cela de l'argent public, et que les citoyens contribuent pour eux et leurs familles. Le préteur qui rend la justice au peuple et à la plèbe, devra présider à ces jeux. Que les décemvirs offrent des victimes suivant les rites des Grecs. Si vous faites cela régulièrement, vous vous

1. Liv., XXV, 1.

réjouirez toujours, et vos affaires iront mieux, car le dieu détruira ces ennemis qui dévorent tranquillement vos plaines[1] ».

Quel était l'auteur de ces prophéties ? Il faut ici distinguer deux choses : d'une part l'auteur réel qu'on peut leur attribuer, et les intentions de cet auteur ; d'autre part le nom de l'auteur légendaire auquel on les a prêtées, et la signification de ce nom. Commençons par le second point.

Le prophète s'appelait, disait-on, Marcius. Ce nom, qui avait quelque chose de traditionnel et de très ancien, fut certainement pour beaucoup dans l'attention qu'on accorda à ces petites poésies, et qui se prolongea à travers les âges. On ne savait pas alors, on ne savait pas davantage au temps de Cicéron ni sous l'empire, qui était ce Marcius, quand il avait vécu, ni même s'il n'y

1. Liv., XXV, 12. Ce dernier texte a été restitué en vers saturnins, d'abord par Hermann (cité par Michelet dans les éclaircissements de son *Hist. Romaine*), récemment par M. Louis Havet (*De saturnio Latinorum versu*, 1880, p. 415), comme il suit :

Hostem, Romani, si ex agro pellere vultis,
Vomicam quæ gentium venit [ea] longe,
Apollini vovendos censeo ludos
Quotannis comiter Apollini fiant :
Cum [e] populus dederit ex publico partem,
Privati uti conferant pro se [it] atque suis :
Iis ludis faciendis præerit prætor
Qui jus populo plebeique is dabit summum.
Decemviri græco ritu hostiis faciant.
Hoc si recte facitis, gaudebitis semper
Fietque res melior, nam is divus extinguet
Vestros qui campos pascunt placide perduelles.

M. L. Havet a réuni, dans ses pages 413 et 414, les textes relatifs à ces prophéties ; dans ses pages 272-279, il discute et justifie sa restitution.

avait pas eu deux frères de ce nom [1]. Les suppositions allaient leur train, et les lettrés n'étaient pas d'accord. Un peu de mystère au sujet de Marcius ne paraît pas avoir déplu aux savants patriotes de Rome. Les plus intelligents, pense M. Boucher-Leclercq [2], sont ceux qui « le reportent en arrière, vers ces temps primitifs où s'élaboraient dans les conseils des dieux et se fixaient dans les écrits sibyllins les destinées du Latium... Son nom n'est autre que l'épithète donnée à l'oiseau de Mars, au pivert. » En effet, le peuple romain croyait que son vieux roi Ancus Marcius était le petit-fils d'un divin du même nom, personnage fabuleux qui doit se confondre avec l'oiseau fatidique. « C'est sur ce nom de Marcius, resté vaguement dans la mémoire du peuple à côté de celui de Numa, que ceux qui découvrirent les *carmina marciana* fondèrent leur pieuse supercherie... C'est un produit artificiel, créé sous l'influence de l'hellénisme, avec des souvenirs empruntés aux vieux cultes de Picus et de Faunus. »

La personnalité réelle de l'homme qui a répandu dans le public ces vers saturnins, est évidemment impossible à déterminer. Mais on précisera ses intentions avec quelque vraisemblance en conti-

1. Fratres, nobili loco natos, apud majores nostros fuisse, scriptum videmus. — *Ibid.*, I. 50, il n'est plus question que d'un Marcius, et, II. 55, de nouveau de Marcii Vates.

2. *Hist. de la Divin.*, t. IV, p. 128 et suiv. — Pline, VII, 33 : Divinitas, et quædam cœlitum societas nobilissima, ex feminis in Sibylla fuit : ex viris in Melampode apud Græcos, apud Romanos in Marcio.

nuant dans la voie que vient de nous indiquer M. Bouché-Leclercq. C'était un patriote romain, appartenant à cette tendance hellénique qui voulait, non pas encore substituer les choses grecques aux choses romaines, mais rajeunir et développer les choses romaines par une sorte de fusion avec les éléments grecs, et ouvrir ainsi, par de précieuses alliances, un immense horizon à la grandeur et à l'ambition de la patrie. C'était bien la tendance des livres sibyllins, celle des décemvirs, celle du Sénat lui-même qui, suivant une tradition d'ailleurs contestée, aurait fait porter dans les archives sacrées, comme attribués à l'inspiration de la sibylle, ces petits poëmes écrits sur des écorces d'arbre [1].

Quel que fût l'oracle, on lui obéit : Rome eut désormais ses jeux pythiques. On était en 212, le ciel de la République était à peine éclairci : Annibal, Capoue et Tarente, Asdrubal, combien de maux présents, combiens de menaces ! Apollon, le dieu sauveur et purificateur, qui perce les monstres de ses flèches et qui délivre la terre, était à la fois, comme guerrier et comme médecin, le dieu qu'il fallait à l'Italie [2]. La décision prise

1. Serv. *in Æneid.*, VI. 70 : ... Ex responso Marciorum fratrum quibus Sibylla prophetaverat : et, 72 : Qui libri (des livres sibyllins) in templo Apollinis servabantur : nec ipsi tantum, sed et Marciorum. — *Epist. de Symmaque*, IV. 34 : Et Marciorum quidem vatum divinatio caducis cortibus inculcata est.

2. C'est ce que Preller explique très bien (t. I, p. 304, 305 et ce qui résout le différend des écrivains anciens sur cette question. Tite-Live, XXV, 12, dit à ce sujet : Hæc est origo ludorum Apollinarium, Victoriæ, non valetudinis ergo, ut plerique rentur. » Macrobe dit aussi, I, 17 : « Invenio in litteris hos

par les décemvirs, conformément à l'oracle, ayant été ratifiée par un sénatus-consulte, un bœuf aux cornes dorées fut sacrifié à Apollon suivant les rites grecs ; deux chèvres blanches aux cornes dorées furent sacrifiées à Latone. Conformément à un autre sénatus-consulte, le préteur urbain P. Cornélius Rufus, qui était en même temps décemvir, employa à la célébration des jeux une somme assez forte, bientôt augmentée par les cotisations des citoyens. Rien ne manque à cette grande fête religieuse, ni les supplications des matrones, ni le banquet public, ni la présence du peuple couronné de lauriers en l'honneur du dieu.

Est-ce lors de cette première célébration, n'est-ce pas plutôt l'année suivante, que se place un épisode bien capable de faire saisir le côté religieux des jeux antiques ? Pendant que l'on dansait sur la scène, le bruit se répandit de l'approche d'Annibal, et la foule se précipita vers les remparts. Lorsqu'elle revint après cette fausse alerte, on craignit d'avoir manqué de respect au dieu en interrompant sa fête. Heureusement qu'un vieux mime n'avait pas cessé de danser et de chanter.

ludos Victoriae, non valetudinis causa, ut quidam annalium scriptores memorant, institutos. » C'est en effet quatre ans plus tard, en 208, qu'une peste fut cause, non de la fondation de ces jeux, mais de leur introduction dans le canon des fêtes statives. Il n'en n'est pas moins vrai que, dès le début, l'invasion carthaginoise est représentée par l'oracle comme un abcès (vomica) qu'il faut guérir. Aussi Preller dit avec raison : « Apollo, der Arzt, der Abwender, sollte auch in dieser Noth helfen, und er half wirklich... man stritt sich spæter ob diese Spiele das erstemal des Sieges oder des Wohlseins wegen gelobt worden waren, da eigentlich beide Meinungen Recht hatten. »

cela suffisait pour que le service du dieu n'eût pas été déserté [1].

Une autre fête, celle des Floralia, montre également la transformation que subissait le culte romain dans le sens hellénique. C'était assurément une déesse romaine que Flora, une déesse d'origine sabine et très conforme au génie des vieilles religions italiques : mais, Preller le remarque avec raison [2], les réjouissances que l'on fonda en son honneur étaient réellement des fêtes d'Aphrodite, et en présentaient tous les caractères. Peu après la première guerre punique, les deux édiles Lucius et Marcus Publilius consacrèrent une partie des amendes imposées aux usurpateurs du domaine public, à bâtir un temple de Flora près du grand cirque, et à instituer les Floralia [3]. Fête de plus en plus sensuelle et immorale, dont la popularité semble avoir fléchi pendant la grande guerre, et qui fut même assez longtemps négligée. Si on la rétablit en 173, c'est que la déesse mécontente avait fait périr les lis et les violettes pour apprendre à son peuple à ne pas l'oublier. Elle le déclare elle-même à Ovide avec cet aveu : « Nous autres divi-

1. Macrobe, *loc. cit.*, et Festus, p. 326 de l'éd. Müller. « ... Victores in theatrum redierunt solliciti, ne intermissi religionem adferrent... inventum esse ibi C. Pompinium, libertinum minimum magno natu, qui ad tibicinem saltaret. Itaque gaudio non interruptæ religionis... » — Teufel, trad. Bonnard et Pierson, p. 6, 7.

2. *Ræm. Mythol.*, t. I, p. 151.

3. Tacite, *Annal.*, II, 49, fixe le lieu, et le nom des édiles ; Velleius Paterculus, I, 14, la date au moyen des *Fastes consulaires*. Dans les *Fastes* V, v. 277 et s., Flora raconte à Ovide l'histoire de sa fête et des deux édiles.

nités, nous sommes une troupe ambitieuse[1]. » Du reste, si nous en croyons Pline[2], dès la première fois la fête fut instituée, en vue d'une bonne récolte, sur l'ordre des livres sibyllins. Encore une preuve de la tendance hellénique maintes fois signalée.

Un nouveau progrès de l'hellénisme, à la fois au point de vue littéraire et au point de vue religieux, fut amené par le redoublement de terreur qui précéda la victoire de Sena sur le Métaure. Non seulement on était inquiet pour les deux armées consulaires mais les prodiges signalés semblaient particulièrement graves. Des cérémonies, qui cette fois avaient l'avantage de ne présenter aucun caractère sanglant, furent décidées en partie par les pontifes, en partie par les décemvirs[3]. Trois chœurs, de neuf jeunes filles chacun, furent organisés, pour former une procession qui traverserait la ville en chantant un hymne. Les paroles étaient latines, l'idée était hellénique ; l'auteur était le Grec latinisé Livius Andronicus, qui, trente-trois ans auparavant, avait inauguré le théâtre romain imité des Athéniens[4]. Cette fois, il composait une œuvre lyrique, fort différente des rudes et archaïques

1. *Turbaque cælestes ambitiosa sumus.*
(Ovide, *loc. cit.*)

2. Pline, XVIII, 266 (69 de l'éd. Panckoucke) : « Iidem (les ancêtres) Floralia quarto Kalendas easdem (Mai) instituerunt, Urbis anno DXVI ex oraculis Sibyllæ, ut omnia bene deflorescerent. »

3. Liv., XXVII, 37 ; Preller — Jordan, I, 152.

4. Liv., XXIV, 43 : Teufel, trad. Bonnard et Pierson, p. 17, 29 et 130.

chansons des Saliens ou des Arvales, et fort éloignée aussi, nous laisse-t-on supposer, du *carmen sæculare* d'Horace et de la perfection littéraire[1]. Pendant que les chœurs s'exerçaient à répéter cet hymne dans le temple de Jupiter Stator, le temple de Juno Regina sur l'Aventin fut frappé de la foudre. Prodige sur prodige.

Les haruspices, consultés cette fois, disent que c'est aux matrones d'apaiser la déesse par un don. En conséquence, les édiles curules convoquent au Capitole, non seulement toutes les matrones qui demeurent dans la ville, mais toutes celles qui ont leur domicile dans le rayon de la dixième pierre milliaire. Une fois réunies, elle délèguent vingt-cinq d'entre elles pour collecter les cotisations prélevées sur les dots. Avec ces offrandes, elles enrichissent le sanctuaire de Junon d'un grand bassin d'or, et elles l'honorent d'un sacrifice pur. Ensuite, la procession est ordonnée : du temple d'Apollon partent deux génisses blanches ; derrière celles-ci viennent deux statues en bois de cyprès représentant Juno Regina ; puis les vingt-sept jeunes filles, revêtues d'une longue robe,

1. Liv., XXVII, 37 : « Carmen,.. illa tempestate forsitan laudabile rudibus ingeniis, nunc abhorrens et inconditum, si referatur. » — M. Taine regrette avec raison ce scrupule de puriste (*Essai sur Tite-Live*, p. 65, éd. cit.). — Suivant M. Louis Havet, *De Saturn. latin versu*, p. 431, un vers de cette pièce est arrivé jusqu'à nous, un vers que l'on attribue d'habitude à l'*Odyssée* du même poète :

Sancta puer, Saturni filia, Regina.

Dans le même ordre d'idées, P. Licinius Tegula devait être, six ans plus tard, l'interprète de la reconnaissance publique (Liv, XXXI, 12).

marchent en chantant l'hymne à la déesse. Les décemvirs eux-mêmes, couronnés du feuillage d'Apollon, suivent en robe prétexte. Les chants et les danses se continuent dans le forum. Enfin dans le temple de Juno Regina, deux victimes sont immolées par les décemvirs, et les deux images en bois de cyprès sont introduites. Rien de plus hellénique que l'esprit et l'économie de cette fête.

L'impression en resta profonde, moins à cause du progrès littéraire, encore fort modeste, dont ces cérémonies témoignaient, qu'à cause du résultat dont la Chose romaine leur paraissait redevable : la victoire du Métaure. Les Romains, on l'a bien remarqué, aimaient surtout dans la poésie ce qui était pratique, et rien de plus pratique que la libération de l'Italie. Littérature et littérateurs s'en trouvèrent bien. On reconnut l'existence d'une corporation nouvelle[1], celle des écrivains et des acteurs, et le lieu de réunion qui lui fut assigné était naturellement la demeure de la déesse de la pensée, le temple de Minerve, sur l'Aventin. Livius Andronicus demeura par la suite comme le patron de cette confrérie fondée par ses services ; et le 19 mars sa mémoire recevait des offrandes.

Là s'arrête, croyons-nous, l'histoire de l'hellénisme religieux dans la Rome des guerres puni-

1. Preller, *loc. cit.*, et p. 292, s'appuyant sur Festus, p. 333 : « Publice adtributa et in Aventino ædi Minervæ in qua liceret scribis histrionibusque consistere ac dona ponere in honorem Livi, quia is et scribebat fabulas et agebat. »

ques. Ni Ennius[1] ni Plaute ne nous paraissent y rentrer. Tous deux, non seulement Ennius, que Caton n'amène à Rome qu'en 204, mais Plaute qui, avant 200, a fait déjà jouer sans doute nombre de comédies de date incertaine, tous deux appartiennent plutôt à la période suivante et à un état d'esprit différent. Les plaisanteries risquées, l'évhémérisme, l'importation en masse de la mythologie héllénique, tout cela est contemporain de la conquête de la Macédoine et de la Grèce[2], non des deux grandes luttes contre Carthage.

Cependant le sacrilège atroce d'un officier romain parut un instant compromettre la politique hellénique du Sénat. Ce lieutenant de Scipion, nommé Pleminius, commandait la garnison de Locres, ville importante surtout par son temple de Proserpine. Ni la Sicile ni la Grande-Grèce ne possédaient un sanctuaire plus vénéré, plus rempli de riches offrandes. Déjà deux rois grecs s'étaient laissé tenter par ces trésors, Denys le Tyran et

1. Nous avons pourtant cité plusieurs fragments d'Ennius, mais en tant qu'historien poétique des guerres puniques. A ce titre, en voici encore deux qui ont leur importance (p. 39 et 50 de la récente édition Müller) :

Bello punico secundo Juno placata cœpit favere Romanis.

paraphrase de Servius (*In Æ.*, I. 281), qui a été restituée ainsi :

Romanis Juno cœpit placata favere.

L'autre fragment :

Moribus antiquis res stat romana virisque.

2. Les légendes grecques sur l'Elysée et le Tartare, remarque M. Boissier (*La Rel. rom. d'Aug. aux Ant.*, I. 272), s'appuyant sur M. Marquardt, paraissent avoir été populaires dès les guerres puniques ; si toutefois ils remontent bien à cette époque, ces tombeaux de Tusculum et de Préneste, où l'on a trouvé des squelettes tenant encore entre leurs dents la pièce de monnaie destinée à payer Caron de sa peine.

Pyrrhus. Denys en avait impunément chargé une partie sur ses vaisseaux; mais Pyrrhus, ayant suivi son exemple, fut châtié par une tempête, et les biens de la déesse, miraculeusement épargnés par le naufrage, avaient été restitués. La vénération qu'inspirait le sanctuaire s'était accrue de l'effroi produit par cette manifestation de la puissance divine. Mais rien n'arrêta Pleminius, type de soldat pillard et sans foi, qui dans l'âge d'or de la République, fait déjà prévoir les pires désordres des guerres civiles.[1] Il força le trésor, prit l'argent sacré. Deux tribuns militaires, qui ne valaient guère mieux que lui, et qui, disait-on, regrettaient de n'avoir pas eu leur part, feignirent une grande indignation. Bien vite on en vint aux injures et aux violences: la déesse se vengeait sur le voleur et les convoiteux en les excitant les uns contre les autres. Devenu furieux, Pleminius fit mutiler l'un des tribuns et périr l'autre sous les verges. Tout était compromis par cette horrible affaire: l'honneur religieux des armées romaines, la discipline militaire, le respect des peuples helléniques, et même l'avenir de Scipion, le dépositaire des grands projets d'Afrique, s'il était rendu responsable des crimes de son lieutenant.

Les délégués des Locriens se présentèrent à Rome en suppliants, vêtus de deuil et, suivant

1. Sur cette affaire de Pleminius, Liv., XXIX, 8, 16, 19, 21. — *Diod. Sic.*, XXVII, fragm. 4.

l'usage hellénique, tenant en main des rameaux d'olivier. Le discours que Tite-Live met dans leur bouche renferme des pensées tout à fait en situation, et qui ne pouvaient manquer de toucher magistrats et sénateurs. « Nous savons quel soin vous mettez, non seulement à honorer vos propres dieux, mais à accueillir les dieux étrangers. Avant l'expiation d'un pareil crime, n'entreprenez rien ni en Italie ni en Afrique, de peur que le sacrilège ne soit châtié, non seulement par le sang du criminel, mais par un désastre public[1]. » Le parti du vieux Fabius était sur le point d'englober Scipion lui-même dans la punition réclamée. Le remède eût été pire que le mal. Heureusement un parti plus modéré prévalut : un préteur, assisté de deux tribuns du peuple, fut chargé d'une enquête avec pleins pouvoirs. Ils trouvèrent Pleminius déjà mis en prison par son général, et celui-ci complètement disculpé par les Locriens eux-mêmes.

Mais il fallait expier, et réparer largement, pour préserver la patrie de la vengeance divine. La mort de Pleminius dans sa prison ne suffisait pas ; ses biens furent consacrés à Proserpine. Les soldats qui auraient conservé quelque argent ou quelque objet provenant du temple, furent sommés de restituer sous peine de mort. Le Sénat

1. Liv., XXIX, 16 : « Vidimus... cum quanta ceremonia non vestros solum colatis deos, sed etiam externos accipiatis... Priusquam eorum scelus expietis, neque in Italia, neque in Africa quidquam rei gesseritis ; ne, quod piaculum commiserunt, non suo solum sanguine, sed etiam publica clade luant... »

décida que ce qui manquerait serait fourni par le trésor public, et, s'il faut en croire Valère Maxime[1], on ne se borna pas là : pour être sûr de ne pas rester en deçà des exigences célestes, on aurait restitué le double de ce qui avait été enlevé. On fit de plus un sacrifice expiatoire. Le scandale était effacé ; et même, selon Diodore, cette secousse augmenta la piété, de telle sorte que ceux qui avaient à se reprocher un méfait ignoré à l'égard des sanctuaires, s'empressaient de le réparer. En tout cas, Rome n'était pas engagée dans le crime de Pleminius, et les liens de l'amitié n'étaient pas rompus entre le Sénat et la religion hellénique.

1. *Val. Max.*, I, 1.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Causes d'un premier progrès des religions orientales. — L'arrivée de la Mère des dieux. — Conclusion.

Notre période, qui voit commencer tant de choses, voit aussi commencer à Rome le culte des divinités orientales[1]. Ce n'est qu'un début, qui contient en puissance tout ce qui a suivi, et dont les causes sont multiples.

En premier lieu, il était impossible, dès le IIe siècle avant notre ère, de se pénétrer d'hellénisme sans se pénétrer par cela même d'éléments

1. Le développement ultérieur de ces cultes à Rome pourrait donner lieu à tout une bibliographie qui sortirait trop de notre sujet. Indiquons pourtant le livre de M. Jean Réville : *La Religion à Rome sous les Sévères*, Paris, 1886, le récent chapitre II de la première partie. — L'essai que nous imprimons à la suite de celui-ci, sur le *Taurobole*, est consacré à une partie importante de ce développement ultérieur.

orientaux ; tant la religion grecque déjà s'était faite orientale aux nombreux points de contact établis par la conquête d'Alexandre, ou même antérieurs à cette conquête[1]. Qu'était-ce que le culte d'Éphèse, le culte de Pessinonte, le culte du mont Éryx, sinon des cultes mixtes, à moitié helléniques, à moitié phrygiens ou phéniciens ? Entrer dans le monde religieux de la Grèce d'alors, c'était donc, et par ce seul fait, mettre le pied dans un monde religieux plus lointain.

En deuxième lieu, ce même instinct politique du Sénat romain, qui lui conseillait d'associer les traditions helléniques à la grandeur romaine, lui suggérait l'idée d'ouvrir de nouvelles portes à l'ambition de la cité par l'introduction, dans la cité, de religions nouvelles. Les deux choses se tenaient, sans que l'on s'en rendît bien compte : aller chercher des dieux plus loin, c'était se préparer de plus lointaines conquêtes. Il faut faire attention, ce me semble, à un passage de Tite-Live parlant de la Mère des Dieux qu'on va chercher à Pessinonte. Il dit qu'on a environné les ambassadeurs d'un grand appareil maritime, afin qu'ils se montrent avec toute la dignité du peuple romain à ces nations que l'on devait frapper de la majesté du nom romain[2]. Au fond, cette expédition d'un consulaire, de deux anciens préteurs, de deux anciens questeurs, montant cinq grandes galères,

1. V. Alf. Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique*, dans le t. III, les chapitres XV, XVI et XVII.
2. Liv., XXIX, 11.

ne va pas seulement demander un fétiche au roi de Pergame ; elle va préparer à longue échéance l'acquisition du royaume de Pergame par la République.

En troisième lieu, des raisons morales, que les historiens, MM. Mommsen, Duruy et Boissier, ont bien analysées, conspiraient au remplacement partiel et successif de la vieille religion romaine par les cultes étrangers. D'une part, l'art un peu étranger lui-même, la magnificence croissante, l'exagération de la minutie, du scrupule, de la superstition, altéraient cette religion, et, joints aux premiers progrès du scepticisme que ne pouvait conjurer entièrement la réaction religieuse causée par la terreur d'Annibal, laissaient le terrain libre à des idées nouvelles. C'est ce que M. Mommsen[1] exprime par une vive image : « Lorsque les grands arbres de la forêt primitive furent déracinés, le sol se couvrit d'une quantité d'épines et de chardons qu'on n'y avait pas vus jusque-là. » D'autre part, dit avec non moins de vérité M. Duruy, ceux « dont le sentiment religieux était trop incomplètement satisfait par le formalisme aride de la religion nationale, cherchaient des cieux nouveaux et en faisaient descendre des dieux étrangers[2]. »

Les longues et terribles secousses de la guerre d'Annibal sont en rapport évident avec le

1. *Hist. rom.*, ch. XIII du l. III.
2. Duruy, t. II, p. 236. — V. aussi Boissier, *Etude sur la vie et les ouvrages de M. T. Varron*, Paris, 1861, p. 252 et s.

développement de ce sentiment nouveau. Sous les coups répétés du malheur, sous les anxiétés de l'attente, on devenait plus religieux, mais on sentait aussi combien la religion de la patrie, nourriture des âmes rudes, manquait de mystère et d'effusion pour les âmes malades. Nous ne faisons pas ici de spiritualisme chrétien hors de propos ; nous restons dans le monde antique, et, si nous sommes forcés de nous servir de mots qui ont dans la chrétienté un sens tout autre et plus intime, nous ne voulons leur faire rendre que des idées antiques. Seulement, il ne faut pas croire non plus que la nature humaine ait tellement changé. Le tableau que nous offre Tite-Live[1] de l'inquiétude religieuse du peuple dans les années terribles est bien un tableau du temps, mais c'est aussi un tableau humain : « Une religion si intense, étrangère en grande partie, envahit la cité, que les dieux ou les hommes semblaient avoir subitement changé. Ce n'est plus seulement en secret, entre quatre murs, que les rites romains étaient négligés : en public, au Forum, au Capitole, on voyait des troupes de femmes qui ne sacrifiaient ni ne priaient à la manière nationale. Les esprits étaient au pouvoir des petits faiseurs de sacrifices et de prophéties. Le peuple inculte des campagnes, refoulé dans la ville par la misère

1. Liv., XXV, 1 : « ... Nec jam in secreto modo, atque intra parietes, abolebantur romani ritus ; sed in publico etiam, ac Foro Capitolioque, mulierum turba erat, nec sacrificantium, nec precantium deos patrio more. Sacrificuli ac vates ceperant hominum mentes. »

et la terreur de la guerre, augmentait cette foule. »

Rome était cependant une ville de forte et sévère discipline religieuse [1]. Ce débordement de superstitions venues du dehors était tout à fait contraire au bon ordre de la religion d'État, il ne pouvait être laissé sans répression. Si nous adoptons la chronologie habituellement reçue, un fait grave s'était passé. Déjà dans l'année qui avait précédé la seconde guerre, et lorsque le mal était moins développé, le Sénat avait voulu faire démolir un temple d'Isis et de Serapis qui s'était construit on ne sait comment. Le consul Æmilius Paulus, à la tête d'une troupe d'ouvriers, s'était présenté pour exécuter cet ordre [2]. Mais personne n'avait osé porter le premier coup, tant ces divinités mystérieuses exerçaient d'empire sur l'esprit du peuple. Il avait fallu que le consul, se débarrassant des plis de sa toge, prît en main la hache et brisât la porte. Cette fois, après Cannes,

1. V. Boissier, *Varron*, p. 200, etc.

2. Val. Max., I, 3. — La plupart des auteurs, Krahner, MM. Boissier, Renan, etc., attribuent cet événement, comme nous venons de le faire sous toutes réserves, au consulat d'Æmilius Paulus, en 219. D'autres, MM. Marquardt, Bouché-Leclercq *Manuel des Institutions romaines*, Paris, 1886, p. 476, note 1), le fixent, ou semblent le reporter, un peu plus tard. Beaucoup plus radicale, et non moins compétente, est l'opinion de M. Lafaye *Hist. du culte des divin. d'Alexandrie hors de l'Egypte*, Paris 1883, p. 42). Il croit que ce consulat d'un Æmilius Paulus dont il s'agit est celui de l'an 50 av. J.-C. On n'arrivera probablement jamais à la certitude ; mais M. Lafaye lui-même, p. 39 et 273, et M. Guirand (*De Lagidarum cum Romanis societate*, Paris, 1879), montrent des rapports déjà établis au IIIe siècle entre Rome et Alexandrie, qui peuvent très bien laisser supposer une infiltration précoce des cultes égyptiens.

la dissolution religieuse était bien plus grave, et le culte de l'Etat bravé bien plus ouvertement. Les magistrats inférieurs, triumvirs capitaux, édiles même, pensèrent se faire massacrer en voulant rétablir l'ordre.

Il fallait pourtant que force restât à la loi. Le préteur urbain M. Atilius fut chargé, nous l'avons déjà vu, de ramasser et de détruire tout une vulgaire littérature prophétique. Il défendit aussi tout sacrifice privé ou public qui serait célébré selon des rites nouveaux ou étrangers [1]. C'était la première des tentatives, aussi nombreuses qu'inutiles, de l'autorité romaine pour bannir du sein de la cité les insanités exotiques. Le courant disparaissait sous le joug de la loi, mais pour reparaître plus loin et plus fort. Alors que se passait-il? On laissait subsister les interdictions légales, et dans la pratique on supportait tout.

L'autorité romaine fit une bien autre concession à ce courant : elle alla chercher à Pessinonte l'idole, la pierre non taillée, de couleur sombre, qui représentait Cybèle ou la Mère des Dieux [2].

1. Cic., *De Leg.*, II, 8 : « Separatim nemo habessit deos ; neve novos, sive advenas, nisi publice adscitos, privatim colunto. » D'après ce que vient de dire Cicéron, au ch. 7, de cette défense récente par rapport aux Douze Tables, mais plus ancienne que son temps, il est probable que c'est bien la même que celle indiquée par Liv., XXV, 1, « ne quis, in publico sacrove loco, novo aut externo ritu sacrificaret ». M. Boissier suppose que si l'interdiction, sous cette dernière forme, est moins absolue, c'est que Cicéron a donné la disposition légale dans toute sa rigueur, et que Tite-Live est resté sur le terrain pratique. (*La rel. rom.*, I, 347.)

2. Sur cet événement (en laissant de côté la légende de la vestale Claudia, qu'on a pu lire au Ch. v de la présente étude),

Quel culte pour la dignité romaine ! Une orgie panthéiste où dans le mélange des douleurs et des voluptés les prêtres mutilés, armés de fouets sanglants, cherchaient l'absorption en Dieu et l'oubli de la personnalité ! Quel culte pour la simplicité romaine ! Une déesse qu'on se figurait couronnée de tours, traînée par les lions [1], qu'on honorait de banquets somptueux où toute pudeur s'oubliait dans les excès ! Et pourtant voilà l'importation que les livres sibyllins conseillent aux décemvirs pour expier quelques nouveaux prodiges, et pour délivrer enfin l'Italie de la tenace présence d'Annibal. L'autorité romaine donnait elle-même l'exemple, condamné par elle, de ne plus compter sur les anciens dieux de la patrie pour un suprême effort : elle aussi, les nerfs tendus par une longue angoisse, cherchait désormais le secours au delà du ciel romain.

Un fait non moins significatif, et qui annonce longtemps à l'avance ce qu'on appellera le syncrétisme, c'est que l'oracle de Delphes est pour beaucoup dans cette entreprise. Le plus hellénique des dieux encourage les Romains à se procurer une idole orientale : Grèce, Rome, Orient, ces trois éléments religieux tendent déjà à se confondre.

v. Liv., XXIX, 10, 11, 14. — Ovide, *Fastes*, IV, v. 179-372, récit excessivement prolixe. — Val. Max., I, 1 et VIII, 15. — Aurel. Victor, 46. — Appien, VII, 56.

1. Lucrèce, II, v. 600 s. — Macrob. *Saturn.*, I, 21. — V. sur les représentations successives de Cybèle, et sur l'énorme accroissement qu'apporta plus tard à son culte et à ses fêtes l'adjonction du dieu Attis à cette déesse, l'article de M. Decharme : *Cybèle* dans le dict. Daremberg et Saglio.

L'oracle de Delphes, sans prononcer le premier le nom de la Mère des Dieux, fait le premier luire aux yeux des Romains l'espérance suprême [1]. L'oracle de Delphes engage les ambassadeurs à obtenir la déesse du roi de Pergame, et leur fait en quelque sorte promesse en son nom. L'oracle de Delphes déclare que la pierre de Pessinonte, lorsqu'elle remontera le Tibre, devra recevoir l'hospitalité du meilleur citoyen de la République.

Cette réception de l'idole facilement accordée aux délégués du Sénat par le roi Attale, marque une étape importante dans l'histoire de la religion romaine. Toutes les matrones vont sur la route d'Ostie à la rencontre d'une déesse à peu près étrangère aux traditions nationales. Le plus honnête citoyen, Scipion Nasica, va prendre l'idole sur le vaisseau et la porte à terre. Là, une matrone s'en charge, puis une autre, et se relayant ainsi, elles arrivent jusque dans la cité. Toutes les rues indiquées pour le parcours de la procession sont encombrées de monde ; devant toutes les maisons de ces rues, l'encens fume. Le cortège, accompagné d'ardentes prières pour que la nouvelle venue se montre propice à la grandeur romaine, arrive au temple de la Victoire, sur le mont Palatin. C'est là que les censeurs vont lui construire une demeure définitive [2] ; là que déjà affluent les présents du peuple. On célèbre un

1. Liv., XXIX, 10.
2. Liv., XXIX, 37.

lectisterne, les jeux mégalésiens sont institués.

Il paraissait difficile de se livrer plus complètement au courant populaire ; ne croyons pourtant pas que l'autorité romaine n'ait pas fait ses réserves. Si nous cherchons à analyser sa conduite, elle se compose de deux éléments distincts : d'une part elle obéit à l'entraînement général qui espère des dieux nouveaux la victoire finale ; d'autre part elle dépose les germes de sa domination dans une contrée qui passe de plus en plus pour la première patrie du peuple romain. Mais la défiance n'a pas perdu ses droits, et les pouvoirs publics n'ont aucunement l'intention de confondre cette utile hospitalité avec le vieux culte de la cité romaine[1]. Ils ne veulent pas que les citoyens se ruinent aux fêtes de la déesse, et que l'éclat de ses fêtes obscurcisse les autres cérémonies ; aussi ont-ils soin de limiter, et la quantité d'argenterie qui y figurera, et les dépenses qui y seront faites[2]. Surtout ils ne veulent pas que les citoyens romains se compromettent dans ce culte répugnant, et il est formellement établi que les Phrygiens seuls pourront le desservir[3]. Contradiction évidente, plutôt sage et prévoyante qu'efficace ; car l'orienta-

1. J. Réville, *lib. cit.*, p. 62.
2. Gell., II, 24.
3. Dionys. Halic., *Ant. rom.*, II, 19. Denys distingue nettement trois choses : 1° le devoir d'offrir des sacrifices et des jeux à la déesse : les magistrats romains s'en acquittent ; 2° les fonctions sacerdotales dans ces sacrifices, réservées exclusivement à un Phrygien et à une Phrygienne ; 3° les quêtes et les processions en costume bizarre, se rapportant à ce culte, auxquelles nul Romain ne saurait être astreint.

lisme religieux, en ce qu'il avait de pire, prenait possession de Rome avec une force infatigable et envahissante qui usera tous les obstacles [1].

Il est temps de conclure. Pendant les guerres puniques, la religion romaine ne résume pas seulement tout son passé, elle fait prévoir, elle porte en germe tout son avenir. Elle s'hellénise suivant une première manière différente de la seconde, mais qui fraie la voie à la seconde. Elle est travaillée une première fois par l'incrédulité, qu'elle refoule encore grâce à la réaction produite par une lutte terrible. Elle célèbre le triomphe des grands citoyens, puis elle prépare au jeune Scipion comme une apothéose impériale. Elle ouvre une première porte aux religions orientales, dont elle deviendra plus tard le foyer commun, en attendant que l'une d'entre elles, celles qui élargira la patrie jusqu'aux extrémités de la terre et qui l'élèvera jusqu'au ciel, prenne et garde toute la place.

1. L'article déjà cité de M. Decharme montre que, par la suite, les Archigalles, prêtres de Cybèle, furent des citoyens romains.

LE TAUROBOLE

LE TAUROBOLE

L'objet de ce travail n'est pas de rechercher tout ce qui concerne le rôle du taureau, de son image, de son sacrifice, dans les religions orientales, grecque ou romaine : un volume n'y suffirait pas, ni l'indulgence du lecteur, tant il rencontrerait, à la suite de l'auteur, de pièges et d'obscurités. Je me propose seulement d'étudier le taurobole proprement dit, l'aspersion du sang de taureau, l'une des pratiques les plus étranges du paganisme au IIe et au IIIe siècles, et, comme nous pourrons le voir, l'une des armes suprêmes, pendant tout le IVe siècle, du paganisme expirant. En quelques pages sera donné le résultat de recherches longues et réitérées, ce qui ne veut pas dire que ce résultat soit sur tous les points péremptoire et satisfaisant. J'espère pourtant fournir une petite contribution

utile à l'histoire du monde païen dans sa rencontre avec le christianisme : si j'ai pu y réussir, l'honneur en reviendra aux érudits anciens ou récents qui m'ont guidé[1]. Qu'est-ce que le taurobole proprement dit, comment se célébrait-il, que signifiait-il ? — D'où vient-il, dans quels pays et

1. Voici le tableau d'ensemble des auteurs dont je me suis servi (les indications bibliographiques précises se trouveront dans les notes ultérieures) : 1° Auteurs anciens : parmi les païens Lampride, parmi les chrétiens Prudence et Firmicus Maternus, sans compter, chez les uns comme chez les autres, plusieurs écrivains qui donnent des renseignements directement ou indirectement utiles. — 2° Dissertations d'érudits, accompagnées d'inscriptions et de dessins : *van Dale* avec son travail étonnamment complet pour le temps, qui remonte à 1702, et dont les érudits ultérieurs, Kautsch, Zoega, etc., se sont servis ; Zoega sur les bas-reliefs ; de Boissieu et de Crazanne sur les Tauroboles de Lyon et de Lectoure. — 3° Articles, ou simplement passages utiles à l'étude du sujet dans les publications savantes modernes : le *Bulletin* de M. de Rossi ; M. Lenormant dans la *Revue d'architecture* ; M. Le Blant dans ses *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* : M. Morel et M. Roller dans la *Revue archéologique* ; le *Philologus* ; le P. Garrucci dans les *Mélanges d'archéologie* ; plusieurs articles du *Dictionnaire* de M. Saglio, etc. Tout récemment deux savantes notes de M. Lebègue, l'une parue dans la *Revue historique* de Juillet-Août 1888, l'autre devant paraître dans la *Revue archéologique*, dont il veut bien me communiquer l'épreuve, insistent fortement sur la différence, essentielle en effet et trop souvent méconnue, qui sépare la taurobole du mithriacisme. — 4° Ouvrages d'histoire religieuse : essentiellement les trois suivants : M. Gaston Boissier sur la *Religion romaine d'Auguste à la fin des Antonins* ; M. Jean Réville sur *la Religion à Rome sous les Sévères* ; la dernière édition, par M. Jordan, de la *Mythologie romaine* de Preller. D'autres historiens, MM. Renan, Duruy, de Pressensé, Maury, Beugnot, Chastel, Lajard, etc., se sont occupés en passant du Taurobole et des questions qui s'y rattachent.

Plus importantes encore sont, dans les grands recueils épigraphiques, les inscriptions tauroboliques (beaucoup nous le verrons, sont en même temps crioboliques) : Orelli-Henzen, 2322-2355, 6031-6041 ; Mommsen, *Inscrip. regn. neapol.*, Lipsiæ, 1852, surtout 1398 et s., 2602 (la plus ancienne jusqu'ici), 4078, 4735, 5307, 5308 ; *Corpus* de Berlin, t. II, 606 ; t. V, 6961 et 2 ; t. VI, 497-512 ; t. VIII, 5524, 8203 ; t. IX, 1538-1541, 3014 et 15 ; t. X 4829 et 6075. La plupart de ces inscriptions figurent dans deux, quelques-unes même dans trois de ces recueils.

comment s'est-il propagé? — Quelles vicissitudes a-t-il subies, soit au point de vue populaire, soit au point de vue mythologique et sacerdotal? — Quelles ont été sa signification et sa tendance finale? Telles sont les séries de questions auxquelles j'essaierai de répondre.

I

La passion des expiations sanglantes, subies, soit par la personne de l'intéressé, soit par l'intermédiaire d'un prêtre était, on le sait, très répandue dans la société romaine de l'Empire. Auteurs païens, auteurs chrétiens, en fournissent à l'envi le témoignage. D'un côté, c'est la prêtresse de Bellone asiatique, que Tibulle nous montre se hachant les bras pour asperger de son sang la statue de la déesse[1]: ce sont les prêtres de la Mère des dieux qui, nous dit Apulée, répandent leur sang sur le public pressé autour d'eux[2], c'est la matrone de Juvénal[3] qui, sur l'ordre d'une prêtresse cruelle, se met les genoux en sang dans une longue marche pénitente. De l'autre côté, s'élèvent des voix qui ne racontent pas seulement, qui s'indignent devant des superstitions sangui-

1. Tibulle, *Elégies*, I, 6.
2. Apulée, *Métamorph.*, l. X, p. 363 et s. de l'éd. Nisard, description très complète dont on peut rapprocher Lucain, *Pharsal.*, I, 568, etc.
3. Juv., *Sat.*, VI, 522.

naires telles qu'il vaudrait mieux, disent-elles, ne pas avoir de religion du tout [1]. Tertullien et Minucius Felix [2] blâment surtout le fanatisme aveugle qui fait espérer du sang répandu dans le culte de Bellone la guérison de certaines maladies corporelles. Plus tard, Paulin, Commodien [3], surtout Prudence, se trouvent en face du paganisme mourant, mais espérant encore rivaliser avec le christianisme dans l'œuvre de guérison des âmes ; ce qui leur cause la plus grande horreur dans les blessures volontaires de l'adepte du culte de Cybèle, c'est qu'il croit ainsi mériter le ciel [3].

Tel est le milieu d'idées [4], tel est le cadre dans lequel nous apparaît le taurobole, tableau peint par le même poète chrétien, Prudence [5].

« Le grand prêtre qui doit être consacré est plongé dans une fosse profonde et creusée sous terre. Magnifiquement vêtu, il a, comme aux jours solennels, le front ceint de bandelettes, et orné d'une couronne d'or ; sa robe de soie est relevée à la gabienne.

1. « Non profanus melius esset quam sic religiosus ? » (Minut. Felix, 24.)
2. Min., Félix, 30 et Tertullien, *Apol.*, 9.
3. S. Paulin, *Poem. adv. paganos*, 87 s. et Commod. XVII.
. Cœlum meretur vulnerum crudelitas. (A la suite du morceau qui va être cité.)
4. Sur cet état des esprits, v. J. Réville, *La Religion à Rome sous les Sévères*, Paris, 1886, surtout p. 154 et s ; E. de Pressensé, *Hist. des trois premiers siècles de l'Egl. chrét.*, t. I, p. 211 et s. ; G. Boissier, *La rel. rom. d'Auguste aux Antonins*, surtout le chapitre II du livre II : le passage sur le taurobole m'a suggéré, il y a déjà plusieurs années, l'idée de ce travail.
5. Prudentius, *Peristephanon*. XIV, *Hymnus contra Gentiles*, 1011 s. J'emprunte la traduction élégante et expressive de M. de Boissieu, *Inscr. antiques de Lyon*, Lyon, fol. 1846, p. 21 et s.

« La fosse est recouverte de planches dont l'assemblage laisse des vides et des fissures. On découpe ensuite, ou bien on perce ce plancher de mille trous, pour établir une communication complète avec l'intérieur.

« C'est là qu'on amène un taureau à la tête menaçante et hérissée. Des guirlandes de fleurs chargent ses épaules ou embarrassent ses cornes. Le front de la victime est tout étincelant d'or, et son poil reflète l'éclat de feuilles du même métal.

« Dès que le farouche animal est là, fixé sur le lieu du sacrifice, on ouvre sa poitrine avec le couteau sacré ; un ruisseau de sang brûlant s'échappe de l'ample blessure, se répand comme un torrent plein de vapeurs, et bouillonne sur les ais mal assemblés du pont.

« Alors, pénétrant par les mille ouvertures, ce sang, comme une pluie ou une rosée infecte, tombe dans la fosse. Le prêtre qui s'y trouve le reçoit, et avide d'en recueillir jusqu'à la dernière goutte sur sa tête hideuse, en sature ses vêtements et tout son corps.

« Bien plus, rejetant son front en arrière, il y expose ses joues, ses oreilles, ses lèvres, ses narines ; il oint de cette liqueur jusqu'à ses yeux ; il n'épargne même pas son palais ; il en arrose sa langue, il veut en imprégner tout son être.

« Les flamines ayant débarrassé le pont du cadavre épuisé et raidi, il sort de sa retraite, horrible à voir, mais consacré. Il montre avec orgueil sa tête ensanglantée, sa barbe chargée de

caillots, ses bandelettes dégouttantes et ses vêtements saturés de sang.

« A l'aspect repoussant de cet homme tout souillé des marques du sacrifice expiatoire, tous les assistants se prosternent et adorent de loin, persuadés que le sang d'un vil taureau, en coulant sur lui dans une fosse fétide, l'aura complètement purifié[1]. »

Ce singulier morceau de poésie est le document le plus complet, ou pour mieux dire l'illustration la plus pittoresque des documents officiels du taurobole. On sent bien en le lisant que ce n'est pas une déclamation, malgré l'inévitable mauvais goût d'une époque de décadence, et la répugnance non moins inévitable que cause une semblable description. Les inscriptions tauroboliques, dans leur brièveté lapidaire, ne nous apprendraient pas grand chose sans le texte du poète chrétien qui leur donne le mouvement et la vie. Entre ces deux sortes de renseignements, il n'y a aucune contradiction, mais les données épigraphiques, si elles empruntent beaucoup d'intérêt au poème, permettent en revanche d'y ajouter beaucoup de détails utiles. Elles nous apprennent, par exemple, que l'ordre du sacrifice était donné souvent par la Mère des dieux elle-même[2] ; que d'autres fois

1. Voici les derniers vers :

Hunc inquinatum talibus contagiis,
Tabo recentis sordidum piaculi
Omnes salutant atque adorant eminus.
Vilis quod illum sanguis, et bos mortuus,
Fædis latentem sub cavernis laverint.

2. *Imperio deæ*, dit la plus ancienne inscription, de l'an 133. Mommsen, 2602 ; *Id.*, Orelli, 2322 *jussu M. D.*, *ibid.*, 2327, etc.

les prédictions de l'un de ses prêtres, un archigalle, en donnaient le signal[1]. Elles nous montrent une grande affluence[2], de longues cérémonies de jour ou de nuit.

Leur nombre, qui s'est accru rapidement et qui s'accroîtra sans doute encore, est dès maintenant assez considérable pour que nous puissions nous rendre compte, et du caractère général de ces sacrifices, et des principales variétés entre lesquelles on doit les répartir.

L'idée générale, c'est que le sang du taureau immolé possède et communique une puissance de vie : par quoi l'on peut entendre à la fois — et je crois bien que l'on entendait à la fois — deux choses fort différentes. Matériellement d'abord, aucun animal n'exprime plus directement la force ; son corps, ses membres, son sang, ont au plus haut degré la vigueur saine et créatrice. L'homme sur lequel, — ou pour lequel, en cas de substitution — un corps pareil aura été immolé, sur lequel un sang pareil aura été répandu, sera comme renouvelé, régénéré dans sa santé et dans sa force. Moralement ensuite, aucun animal n'exprime plus directement la passion brutale, et toutes les fautes, tous les crimes auxquels elle peut entraîner ; son corps, ses membres et son sang, représentent au plus haut degré les souillures de la vie charnelle.

1. *Ex vaticinatione Pusonii Juliani archigalli inchoatum*, dit une inscription conservée à Tain (Millin cité dans Orelli à la suite de 2325).

2. V. la liste des assistants au taurobole de Die, Orelli, 2332.

L'homme sur lequel — ou pour lequel, en cas de substitution — un corps pareil aura été immolé, sur lequel un sang pareil aura été répandu, sera en apparence odieusement sali, en réalité renouvelé, régénéré mystiquement par le sang même de l'animal sensuel, qui aura comme expié les passions de l'animalité.

Ces deux idées ne s'excluent pas, surtout dans une société telle que la société romaine de l'Empire; elles se combinent dans les documents tauroboliques, seulement l'une ou l'autre peut dominer: première distinction à établir. Le but principal de la cérémonie est tantôt d'obtenir la purification de l'âme, l'effacement des fautes, et par suite une sorte de régénération, tantôt de procurer la santé par une sorte de nouveau bail de vie. Dans l'un comme dans l'autre cas on voit apparaître cette idée singulière, que le résultat est valable pour une certaine période, ce qui justifie le mot de bail, que nous venons d'employer. Et la période est longue, il s'agit de vingt ans[1], au bout desquels sans doute on devra recommencer. Malheureusement nous n'avons aucune preuve qu'une personne soumise à l'aspersion l'ait renouvelée à si longue échéance. Nous savons au contraire que les chrétiens contemporains de Théodose se sont moqués d'un de ces derniers païens tenaces, le consul Flavien, qui s'était fait tauroboliser dans

1. *Vivere cum speras viginti mundus in annos*... V. la note ci-dessous et van Dale. *Dissertationes*, Amstel., 1702, in-4, p. 66, etc

l'espoir d'obtenir vingt années prospères, et qui était mort au bout de la première année [1].

Une seconde distinction, très importante, doit être faite entre ceux qui subissaient l'aspersion pour leur propre compte et ceux qui s'y offraient par substitution, au nom d'autrui ou pour le salut d'autrui. Le personnage qui figure dans le sinistre tableau de Prudence et qui est qualifié de *summus sacerdos* par le poète chrétien, n'est pas, comme le voulait une bizarre hypothèse de la Renaissance, un empereur employant cet étrange moyen de se sacrer souverain pontife [2]; c'est un chef de prêtres voués probablement au culte de Cybèle. Pour de l'argent sans doute — les sacerdoces de ce genre étaient depuis longtemps d'une vénalité célèbre, — il reçoit le taurobole au profit d'un personnage qui nous est inconnu. Souvent le bénéficiaire est désigné, surtout quant il n'est autre que l'empereur régnant. C'est ainsi que les habitants de Lectoure offrirent en 241 de nombreux tauroboles pour la santé du jeune Gordien, prince de grande espérance, dont l'instinct public appréciait trop justement l'utilité à la veille de l'abominable période de l'anarchie militaire [3].

1. Ce petit poème latin, aussi curieux que littérairement mauvais, était déjà connu de Saumaise et de van Dale qui s'en sont servis. Il a été publié par M. Léopold Delisle, reproduit et utilement commenté par M. Morel dans un article de la *Revue archéologique*, juin 1868.
2. Réfuté par van Dale, p. 35.
3. V. sur les tauroboles de Lectoure le travail de M. de Crazanne dans les mémoires de la Société royale des antiquaires de France, t. III. Paris, 1837, on y trouvera non seulement

Sans doute on ne prévoyait pas tant de maux; mais déjà des faits redoutables, des tremblements de terre, des guerres difficiles, pouvaient répandre l'inquiétude, et donner cette forme inattendue au patriotisme romain et au culte de la personne impériale. Cela non seulement en Aquitaine, mais sur plusieurs points de l'empire; les cérémonies de Lectoure furent particulièrement nombreuses, éclatantes, et durèrent plusieurs jours. Elles ont d'ailleurs donné lieu à toute une série de monuments dont la destinée ultérieure elle-même est curieuse: ces inscriptions devaient être retrouvées en 1591 par les magistrats de la ville, copiées par Scaliger qui demeurait alors à peu de distance; et quelques-unes d'entre elles devaient se trouver par la suite encastrées dans la paroi d'un café.

Une troisième distinction tient au sexe des personnes qui figuraient dans la cérémonie. C'étaient souvent des femmes, soit comme vicaires, soit pour leur propre compte, ce qui n'a rien d'étonnant pour qui sait le grand rôle joué par les femmes dans les mouvements religieux de ce temps-là. Il est même à remarquer que nous ne connaissons pas un seul homme qui ait réellement affronté deux fois la dégoûtante aspersion, tandis que le plus ancien taurobole connu est celui d'une nommée Herennia Fortunata qui déclare le subir pour la seconde fois, et qu'une nommée Valeria

le texte des inscriptions, mais le dessin des ornements accompagnant quelques-unes d'entre elles: *præfericulum*, autel, bélier, candélabres, bucranes.

Gemina s'y est soumise deux fois en moins de deux ans [1]. D'ailleurs les femmes ne jouaient pas uniquement un rôle passif, elles avaient aussi leur grande part dans les sacerdoces [2] qui se chargeaient de frapper la victime.

Telles sont les distinctions principales, à part celles dont nous devons renvoyer l'explication au dernier chapitre de ce travail. Mais il en est de secondaires, dont je crois utile de dire ici quelques mots. Les frais, nécessairement considérables, de la cérémonie pouvaient être supportés, ou par une personne [3] (et c'était évidemment le cas lorsque cette personne voulait recevoir la pluie de sang pour sa propre régénération physique ou morale), ou par plusieurs personnes associées, ou par une communauté, par exemple par une municipalité telle que celle de Lectoure, ce qui revenait à faire la célébration aux frais du public [4]. Enfin les textes lapidaires et les ornements plus ou moins nombreux qui les accompagnent révèlent l'emploi spécial que l'on faisait parfois de telle ou telle partie du corps de la victime [5]. Les organes qui caractérisaient le mieux son aspect et

1. Van Dale, p. 139. De son temps on ne connaissait pas encore l'inscription de 133.

2. Id., p. 97, etc., surtout 61 sur Lectoure.

3. Quelquefois cette personne soulignait sa magnificence : *suo* impendio, cum *suis* hostiis, » etc.

4. Van Dale, p. 63.

5. Van Dale fait une distinction (p. 47) dont on s'est servi depuis, entre les *vires exceptæ*, le sang reçu en aspersion, les *vires consecratæ*, les cornes, les *vires conditæ*, les organes de la génération. Il faut peut-être se garder de trop systématiser sur tous ces détails.

sa force, par exemple les organes de la génération, surtout les cornes qui rappelaient en même temps dans plusieurs religions antiques le croissant de la lune, et par suite le changement des saisons, le renouvellement de la vie[1], étaient enterrés au pied de l'autel, ou transportés ailleurs.

II

Dans quel pays ce répugnant sacrifice a-t-il puisé son origine ? Dans quels pays voyons-nous qu'il ait été célébré ? Quelle est, pour ainsi dire, la géographie du taurobole ?

Le pays d'origine ne m'en paraît pas douteux. C'est la Phrygie, le centre voluptueux et sanguinaire de l'Asie-Mineure. Ce sont les sanctuaires de Cybèle, la Grande Mère des dieux, et d'Attis, l'être jeune et passionné, efféminé et souffrant, qui apparaît tantôt comme le fils de cette déesse toute puissante ; tantôt, et beaucoup plus souvent, comme son amant élevé par elle après sa mort à la domination de la voûte étoilée, à la distribution des mois, des saisons[2]. Ce couple divin se partage à vrai dire la totalité de la nature divine, et son

1. *Creuzer*, trad. Guigniaut. Paris, 1833, t. III, p. 464-469. — Art. de M. Heuzey sur le dieu Mèn dans la *Revue archéologique* de 1869.

2. Sur tout ceci, v. Preller, *Röm. Mythol.*, édit. Jordan, t. II p. 390, et s., et d'une façon plus générale Alf. Maury, *Histoire des Religions de la Grèce antique*, Paris, 1859, t. III, p. 79-130.

culte est une religion de sang. Attis s'est mutilé et déchiré, ses prêtres se mutilent et se déchirent ; le sang coule de leurs chairs flagellées, de leurs membres percés de blessures extatiques. Leur sang, jeté sur les fidèles, les vivifie et les purifie. D'autre part, le taureau, bien qu'il figure aussi dans d'autres religions, a été de tout temps la victime essentiellement consacrée à Cybèle. Les lions qui, disait-on, traînaient le char de cette reine du monde, sont appelés par plusieurs poètes grecs les tueurs de taureaux. Le nom de l'animal s'unit à l'un des noms de la déesse pour désigner une ville de l'Asie-Mineure, Mastaura.

Tout cela ne nous donne pas le taurobole, mais nous donne plusieurs de ses éléments constitutifs. Des preuves plus directes, les inscriptions et les bas-reliefs, attestent que le taurobole faisait essentiellement partie du culte de la Mère des dieux et du jeune ressuscité. Celui-ci, outre sa participation au grand sacrifice en l'honneur de Cybèle, avait son petit sacrifice spécial, celui du bélier, le criobole : cérémonie dont la célébration nous est souvent attestée [1], mais dont il n'est pas arrivé jusqu'à nous une description aussi horrible-

1. Le criobole est joint au taurobole dans les malédictions de Firmicus Maternus que nous citerons plus loin. Citons comme inscriptions crioboliques sans mention du taurobole : *Corpus*, t. IX, 2230 et 8203, toutes deux indiquant comme objet du sacrifice la vie et la santé (*salus*) de l'empereur régnant, ce qui fait voir que le petit sacrifice avait le même caractère et les mêmes vertus que le grand. La preuve qu'on les réunissait très souvent, c'est qu'environ la moitié des inscrptions tauroboliques sont en même temps crioboliques.

ment pittoresque que celle de Prudence. Nous ne savons donc pas au juste comment se pratiquait l'aspersion du sang de bélier ; mais nous savons que ce criobole en l'honneur d'Attis était tantôt indépendant du taurobole, tantôt ajouté à lui pour en redoubler l'efficacité. Le bas-relief de la villa Albani, reproduit et étudié par Zoega [1], montre, au-dessus d'une inscription à la fois taurobolique et criobolique, le double tableau que voici. A droite Cybèle, sur son char traîné par les lions, s'avance vers un arbre derrière lequel se tient le jeune Attis coiffé du bonnet phrygien. A gauche on voit, des deux côtés de l'arbre, un bélier et un taureau, également parés pour le sacrifice.

Si maintenant nous recherchons dans quelles contrées on a célébré le taurobole proprement dit, les inscriptions, jusqu'ici du moins, répondent : Dans deux pays essentiellement, d'une façon fréquente et par grandes séries ; dans l'Italie centrale, à Bénévent, à Rome surtout ; dans la Gaule méridionale, à Lectoure, à Die, à Lyon, pays où, comme le remarque M. Boissier, la cérémonie paraît avoir pris ses développements et sa sombre magnificence. Fort peu en Afrique [2]. En Espagne à peine, et douteusement [3]. Fort peu et tardivement en Grèce [4]. Ailleurs, rien.

Nous sommes donc en présence d'une contradic-

1. *Bassirilievi antichi di Roma*, Rome, 1808, in-4, t. I, p. 55-59.
2. *Corpus*, VIII, 5524, 8203.
3. *Corpus*, II, 606.
4. Voir plus bas la note sur la fosse d'Archelaos.

tion singulière. Voilà une cérémonie qui a tous les caractères de la religion phrygienne, qui présente ces caractères plus nettement qu'aucun autre usage, qui fait partie de cette religion sans aucune contestation possible. Eh bien, c'est précisément en Asie que jusqu'à présent on ne constate point de taurobole proprement dit [1]. Assurément il ne faut pas aller plus loin et déclarer qu'on n'en a jamais célébré dans cette contrée. La preuve qu'il faut être sobre de négations semblables, c'est qu'on a pu longtemps en dire autant de l'Afrique, et que nous possédons maintenant plusieurs inscriptions de Numidie qui donnent le plus complet démenti à cette opinion. Il n'en est pas moins vrai que les seuls pays où la pluie de sang ait été dans les mœurs sont l'Italie, de Naples à Rome, et les régions les plus romaines de la Gaule. Et la preuve que nous avons raison d'insister sur ce mot de *romain*, c'est que le premier taurobole auquel on ait consacré, en Gaule, un monument commémoratif, celui de Lyon en 160, avait été réellement célébré au Vatican à Rome, et que quelques organes du taureau immolé avaient été transportés de là à Lyon [2].

1. Quand Diodore de Sicile parle de sacrifices imposants à Cybèle en Phrygie, rien n'indique qu'il s'agisse du taurobole proprement dit.

2. Preller-Jordan, *loc. cit.*, — Boissieu, *loc. cit.*, pense que l'initié lyonnais a reçu le taurobole », c'est-à-dire le sang du taureau, *vires excepit*, et que, voulant conserver dans son pays le souvenir de cette cérémonie, il emporta le *bucranium*, la tête, dont les cornes étaient aussi appelées *vires* ; enfin qu'il la consacra à ses frais, avec l'autel commémoratif de ce sacrifice solennel.

Nous prenons donc sur le fait l'origine des nombreux tauroboles gaulois ; la société gallo-romaine en a emprunté l'usage à la métropole universelle.

Mais par quelle voie la métropole elle-même a-t-elle reçu cette cérémonie de nature asiatique, qui semble avoir été inconnue à l'Asie ? Ce n'est assurément point par la Grèce, qui l'a célébrée fort peu et assez tard. Nous possédons à ce sujet la déclaration fort curieuse d'un Athénien du IIIe siècle [1]. Cet homme, appelé Archelaos, se vante d'avoir inauguré ce genre de sacrifice dans sa patrie qui l'ignorait avant lui. Par conséquent, la hideuse aspersion n'est pas venue de Grèce à Rome, elle est venue de Rome en Grèce. A vrai dire, nous n'en sommes point surpris : rien n'eût été plus contraire au génie athénien que d'inventer ou d'exporter une chose aussi laide.

Nous ne pouvons donc remonter au delà de Rome, si ce n'est pourtant par la plus ancienne inscription qui soit parvenue jusqu'à nous, celle de l'an 133 de notre ère [2]. On l'a trouvée en Campanie, dans ce pays de mollesse et de sang qui était comme une Asie-Mineure italienne, et qui faisait métier d'élever des gladiateurs ; la Campanie d'alors, c'est encore la société romaine, c'est aussi l'une des régions qui avaient le plus

1. Le *Philologus* de 1863, p. 588, donne cette petite pièce composée de six distiques.

2. C'est celle de Herennia Fortunata, dont nous avons déjà parlé. Comme elle déclare subir la cérémonie pour la seconde fois, il en a été célébré au moins une antérieurement à cette année-là.

de rapports avec l'Orient, par les vaisseaux de la Méditerranée et par le mélange des populations. Peut-être faut-il chercher de ce côté : peut-être le taurobole, cérémonie d'un caractère asiatique, a-t-il commencé, en Europe du moins, non loin de ce rivage de Naples où tant de cultes se donnaient rendez-vous. Seulement, si un document nous indique le point d'arivée, aucun document ne nous indique le point de départ.

Ne peut-on pas supposer que la société romaine, gréco-romaine, gallo-romaine, a donné cette forme étrange aux idées phrygiennes si populaires dans ses rangs, et que l'honneur peu enviable de l'invention en revient à elle même ? Elle n'aurait eu pour cela qu'à réunir en un seul rite les éléments phrygiens auxquels elle était accoutumée : le culte de Cybèle, le culte d'Attis, le taureau, les aspersions sanglantes. Ce ne serait pas la première fois qu'une religion née dans un pays aurait produit dans un autre pays des manifestations conformes à son génie sans doute, faisant partie sans doute de son développement naturel, mais ayant aussi quelque chose de nouveau. Rappelons-nous combien cette société avait soif des expiations sanglantes, et nous arriverons à cette conclusion en partie provisoire : le taurobole proprement dit est peut-être né en Italie ; dans tous les cas, et quand même plusieurs inscriptions nouvelles montreraient la célébration de ce sacrifice en Asie-Mineure, fût-ce à une date plus ancienne, c'est dans la société romaine qu'il

a trouvé, et la ferveur maladive dont avaient besoin ses adeptes, et son succès croissant, et ses développements ultérieurs.

III

En effet, le taurobole n'a pas seulement sa géographie, il a son histoire, qui présente aussi plus d'une obscurité, qui fournit aussi plus d'une lumière. A l'inverse de beaucoup de choses païennes, il n'a pas suivi, du IIe au IVe siècle, une marche décroissante, il a pris au contraire toujours plus d'importance et de signification. Peut-être cette appréciation devrait-elle s'étendre à la célébration même du sacrifice ; peut-être était-elle, dans les premiers temps, plus simple et plus courte qu'elle ne le devint à l'époque où nous la décrivent les vers de Prudence. Telle est la supposition très vraisemblable du savant archéologue lyonnais M. de Boissieu[1] ; mais ce n'est qu'une supposition. Ce qui est certain, c'est que notre cérémonie a pris une fréquence nouvelle au IIIe siècle ; c'est qu'elle a revêtu alors un caractère mythologique nouveau qui est allé se dessinant de plus en plus ; c'est qu'elle est devenue pendant le IVe siècle, et surtout dans les dernières années, le suprême

1. *Loc. cit.* « Ce ne fut probablement que par degrés que ce sacrifice arriva à cet ensemble et à ce raffinement de pratiques dont le poète chrétien nous a laissé l'ordonnance. »

essai du paganisme pour rivaliser avec les rites chrétiens.

Quant au premier point, le taurobole est célébré rarement, autant que nous pouvons en juger, sous les Antonins, et encore sous les derniers de ces empereurs ; beaucoup plus fréquemment depuis l'avènement des princes syriens, qui fut aussi l'avènement officiel des religions asiatiques, dès longtemps répandues et populaires. Le goût des fêtes sanglantes et immorales mêlées d'exaltation religieuse grandit subitement, et le taurobole était assez bizarrement horrible pour que l'empereur Elagabal s'y fît initier. La cérémonie ne faisait pas partie du culte de son dieu syrien El-Gabal, mais il voulait absorber en lui les vertus mystérieuses de tous les cultes, et il se fit lui-même tauroboliser[1]. Bien que les excès de son impur fanatisme aient amené sa mort prématurée, nul doute que l'exemple impérial n'ait contribué à propager cette pratique.

Ensuite, et il faut insister ici davantage, la sanglante aspersion prit une plus grande extension mythologique ; en d'autres termes, elle commença à faire partie de plusieurs religions tendant chaque jour davantage à se confondre ; elle devint un élément important du syncrétisme, et comme dit

1. V. M. Jean Réville, *lib. cit.*, p. 257 et tout son chapitre sur Elagabal. Lampride dit dans sa *Vita Heliogab.* ch. VII : *Matris etiam deum sacra accepit, et tauroboliatus est ut typum arriperet...* « Le sacerdoce d'El-Gabal, dit M. Jean Réville expliquant la conduite de ce débauché extatique, doit posséder et concentrer en lui-même le mystère de toutes les religions ».

M. Marquardt, le trait d'union (*Verbindung und Mittelpunkt*) de ces différents cultes[1]. Jusque-là, il appartenait essentiellement, nous l'avons vu, à celui de Cybèle et d'Attis. Les exceptions anciennes que l'on peut signaler ne sont qu'apparentes, et s'expliquent par un commencement de syncrétisme : si nous voyons une victime consacrée à Vénus céleste, d'autres, assez nombreuses, à Minerve Berecinthia, nous devons nous rappeler que la première de ces déités pourrait se confondre à la rigueur, que la seconde se confondait certainement avec Cybèle, car elle n'était qu'un synonyme de la grande déesse phrygienne[2]. Eh bien, déjà au III[e] siècle, mais surtout au IV[e], le taurobole proprement dit, l'aspersion réelle du sang du taureau, se confond avec le sacrifice mystique du taureau dans la caverne de Mithra, et s'offre fréquemment à Mithra comme à la Mère des dieux[3]. Réunion des deux choses en apparence contradictoires ; car l'essence du culte de Mithra était d'exiger une série d'initiations[4], tandis que notre cérémonie était à la disposition de quiconque

1. *Rœmisch. Altherthümer*, t. VI, 2e éd., Leipzig, 1885, p. 89.
2. V. *Les mystères du syncrétisme phrygien*, par le P. Garrucci, t. IV des *Mélanges d'archéologie*, Paris, 1856, p. 39.
3. Note d'Orelli accompagnant les inscr. 2351 et s. de son recueil : *jam vides ex ultimis his lapidibus, exeunte seculo quarto junctum plerumque et confusum fuisse cultum Matris Deum magnæ ec Mithræ*.
4. M. G. Boissier a probablement raison lorsqu'il suppose qu'il y avait, dans certaines cérémonies accompagnant le taurobole, par exemple dans le *mesonyctium* dont parle une inscription, un élément d'initiation et de rites secrets. Mais nous sommes réduits à des conjectures, et ce qui est certain, c'est que le taurobole proprement dit était ou ne peut plus public.

voulait faire une grande dépense et affronter une violente émotion. Mais M. Renan dit avec raison d'autre part : « Mithra se prêtait à toutes les confusions [1] ».

A quel titre, en effet, Mithra vient-il figurer ici, soit seul, soit à côté de la Mère des dieux ? A titre de Soleil invincible. *Sol invictus,* titre répété sans cesse dans les inscriptions. Or le soleil, dans les deux derniers siècles du paganisme, n'est pas autre chose que l'emblème d'une sorte de monothéisme mal défini [2]. Tous ces dieux menacés, presque expirants, se fondent instinctivement en un seul comme pour essayer de vivre encore, et ce monothéisme prend un caractère solaire. Aussi les prêtres de Mithra ne sont-ils pas les seuls à participer à la cérémonie : ils y rencontrent tous les sacerdoces de l'Orient, et même de la Grèce et de Rome.

Oui, de la Grèce, et dans le plus pur de ses sanctuaires, celui d'Eleusis. Un souterrain creusé en cette ville sainte, et qui présente les caractères de la basse époque, renfermait, lorsqu'on l'a

1. *Marc-Aurèle,* Paris, 1882, p. 579.

2. V. le dernier chapitre de M. Jean Réville, et l'article déjà cité de M. Morel (*Revue archéol.* de juin 1868) à propos du dernier taurobole connu, celui de Flavien : « On reconnait très bien, dit M. Morel, cette époque de la lutte suprême entre le christianisme et le paganisme, où celui-ci, réunissant toutes ses forces, cherchait à fondre en une seule toutes les religions anciennes, où, poussé dans ses derniers retranchements, il admettait tous ces rites orientaux, ces cérémonies symboliques exprimant des idées de renaissance et de purification ; où il tendait vers un monothéisme idéal... ». — M. Renan, *l. cit.* p. 496, parlant d'Héliogabale, l'empereur taurobolisé : « Sa chimère d'un culte monothéiste central établi à Rome et absorbant tous les autres cultes ».

découvert, des ossements de bœuf, et d'ailleurs la construction montre que ce souterrain n'a pu servir qu'à des tauroboles, l'initié se plaçant dans la fosse du fond, la victime sur un plancher. Le fait n'est pas difficile à expliquer[1]. Nous savons que peu de temps avant l'invasion des Visigoths d'Alaric, la race des Eumolpides, chefs héréditaires du culte de Cérès, étant venue à s'éteindre, on choisit pour hiérophante des mystères d'Eleusis un prêtre de quel dieu ? de Mithra. Et cela dans un temps où les initiateurs des mystères mithriatiques pratiquaient couramment le taurobole, où la dernière inscription taurobolique de date connue, celle de 391, était décorée de tous les insignes du culte de Mithra.

Désormais nul mélange ne peut nous étonner. Nous verrons sans surprise figurer dans notre cérémonie : des quindecimvirs S. F., des septemvirs épulons, des pontifes du soleil, des pontifes de Vesta, des augures publics du peuple romain. L'un de ces derniers était en même temps prêtre de Mithra, de Bacchus, d'Hécate et d'Isis. Après cet exemple, qui est de l'an 376, il faut désespérer de trouver quelque chose de plus complet comme syncrétisme.

Nous arrivons à notre dernière question, connexe, il est vrai, avec celle qui vient d'être traitée. C'est surtout dans les derniers temps que le tauro-

1. V. l'article de M. Lenormant dans la *Revue d'architecture* de 1868, p. 61.

bole est destiné, non pas d'une façon vague et générale, mais d'une façon positive, directe, consciente, à rivaliser avec le christianisme. Il devient un sacrement païen qui, par les grâces qu'il apporte, tient un peu de l'eucharistie, beaucoup du baptême [1]. Assurément cette intention n'a pas créé le taurobole, comme tendait à le croire l'érudit hollandais van Dale [2], dans un temps où l'on croyait cette cérémonie plus récente qu'elle ne l'est en réalité. Non, les causes qui ont fait naître cette institution doivent être cherchées dans le paganisme phrygien et dans l'état de la société romaine. Ce qui reste sérieux et démontré, c'est que les derniers défenseurs distingués du paganisme, sentant crouler autour d'eux tous les vieux autels, se sont cramponnés au bord de la fosse du taurobole, qui était moins usée, et qui leur semblait se prêter à une émulation mystique.

C'est alors que les expressions chrétiennes deviennent habituelles dans les inscriptions tauroboliques. L'initié dit qu'il a « perçu » l'aspersion, mot sacramentel des chrétiens ; il imite leur langage dans l'expression des espérances immortelles,

1. Très bien défini par M. G. Boissier, *loc. cit.* — Sur l'imitation générale des choses chrétiennes par les rites païens des derniers siècles, v. en outre Beugnot, Sainte-Croix, van Dale, eux-mêmes s'inspirant de Tertullien et d'autres Pères ; E. de Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*, Paris, 1868, 2e éd., t. II de la 2e série, p. 9-20 ; art. de M. Roller sur Saint-Clément de Rome dans la *Rev. archéol.* de 1872 : De Rossi, *Bullettino di archæologia christiana*, 1870, p. 153 s.

2. Dans les premières pages de sa *Dissertation*. — J'avais moi-même trop penché de ce côté dans une thèse *De Tauroboliis*, etc. Montalbani, 1880.

car il se déclare « né à nouveau pour l'éternité [1]. » Il s'offre à l'aspersion sanglante, couvert d'humbles haillons comme un pauvre pécheur, et il conserve précieusement ces haillons ensanglantés comme un gage de vie présente et future. Illusion que tout cela ! s'écrie le chrétien Firmicus Maternus : « Le sang répandu aux pieds des idoles ne sert à rien... il salit, il ne rachète pas... Le taurobole, le criobole, te souillent d'une tache sanglante et criminelle. Lave-moi ces impuretés, au lieu de les recueillir avec zèle. Cherche les sources pures où, si souillé que tu puisses être, le sang de Jésus-Christ te blanchira avec le Saint-Esprit [2]. »

Malgré ces adjurations, écrites entre le règne de Constantin et celui de Julien, malgré la lettre joyeuse où saint Jérôme célébrait, sous Gratien, la destruction de l'antre de Mithra et la désertion des sanctuaires païens dans Rome même [3], c'est précisément à Rome que le taurobole avait encore

1. V. sur l'imitation spéciale des termes chrétiens dans les monuments tauroboliques M. Le Blant. *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, Paris, 1865, in-4, t. II, p. 71 s. « On voulut opposer un évangile à l'Évangile et combattre le christianisme en lui opposant ses propres armes... A côté de la parodie des actes, les inscriptions nous montrent l'usurpation des paroles mystiques... » — M. de Rossi exprime la même idée dans son *Bulletin* de 1868, et il cite ces paroles de Marini : « Avendo il demonio quasi mimo contrafatte le cose di Dio per meglio atterarle.

2. *De errore profan. relig.*, 27 et 28 : « Taurobolium vel criobolium scelerata te sanguinis labe perfundit. Laventur itaque sordes istæ, quas colligis. Quære fontes ingenuos, quære puros liquores, ut illic te post multas maculas cum Spiritu sancto Christi sanguis incandidet. »

3. Hieron. ad Lætam : « propinquus vester Gracchus... specum Mithræ.. subvertit, fregit, excussit.. imperavit baptismum Christi. Solitudinem patitur et in urbe gentilitas. »

à dire son dernier mot. Le sol de Rome, avec ses documents religieux superposés, a de ces rencontres qui font rêver l'historien et le poète. C'est l'emplacement actuel de la basilique de Saint-Pierre qui a livré l'une des principales séries d'inscriptions tauroboliques. Elles sont toutes du IVe siècle, et en épuisent presque la durée (de l'an 305 à l'an 390)[1]. Ainsi l'aspersion du sang de taureau s'est pratiquée d'une façon réitérée et persistante, sous la domination déjà exclusive de la religion nouvelle, à l'endroit de la ville éternelle qui était destiné à devenir le centre même et le sanctuaire principal de l'Eglise catholique.

Si nous parcourons ces documents, nous verrons que, suivant la juste remarque de M. Marquardt[2], la plus curieuse époque du taurobole est précisément celle où le paganisme est officiellement vaincu. Il devient une protestation de l'esprit païen, particulièrement des grands personnages politiques et sacerdotaux, qui essaient un dernier effort en faveur des anciens cultes et de l'ancien patriotisme religieux. Si nous ne possédons aucun écrit de l'empereur Julien qui fasse allusion à cette sanglante pratique, il est à remarquer, toujours avec M. Marquardt, que depuis son règne vont se multipliant les tauroboles des « prêtres du peuple romain » qui, suivant la tradition de la vieille religion patriotique, sont en même temps

1. La série se trouve dans le t. VI du *Corpus*, à partir du num. 497.
2. *Rœmisch. Alterth.*, *loc. cit.*

des magistrats importants de l'Etat. Qui voyons-nous figurer parmi eux ? Un proconsul d'Afrique, un proconsul d'Achaïe, des préfets de Rome, tous pontifes de plusieurs cultes ; surtout le consul Flavien, le dernier païen connu qui se soit fait tauroboliser [1], en 394 ! au moment où allait commencer le moyen âge ; Flavien, le plus illustre de ces hommes cultivés qui ne se rendaient pas, même sur la brèche conquise, qui continuaient à répandre des livres d'édification païenne. Les rites sanglants du taurobole n'eurent pas la puissance de donner la victoire à ces hommes distingués. Leurs efforts étaient condamnés d'avance ; ils s'épuisaient à lutter contre le véritable Soleil invincible.

1. V. un article de M. de Rossi dans le *Bullet.* de 1868 ; il s'y occupe de ce mauvais petit poème latin que nous avons déjà mentionné, poème dirigé contre Flavien :

Quis tibi taurobolus vestem mutare suasit,
Inflatus dives subito mendicus ut esses...
Sub terra missus, pollutus sanguine tauri,
Sordidus, infectus, vestes servare cruentas ?...

LES IDÉES MUSULMANES

SUR LE CHRISTIANISME

LES IDÉES MUSULMANES

SUR LE CHRISTIANISME

Les deux grandes religions rivales qui depuis douze siècles se jettent des regards hostiles d'un rivage à l'autre de la Méditerranée ou du Danube, le christianisme et l'islamisme, n'ont jamais été très préoccupées de se rendre mutuellement justice. A vrai dire, des ennemis héréditaires ont rarement connu ce souci, le patriotisme religieux encore moins que le patriotisme politique. Pour que ceux qui se haïssent éprouvent le besoin de se connaître, il faut que les passions se soient émoussées quelque peu, et aussi que la curiosité scientifique ait conquis dans les âmes au moins une partie du domaine occupé d'abord tout entier par l'ardeur croyante. Ceci est particulièrement vrai des idées chrétiennes sur l'islamisme : longtemps presque nulles, ou faussées par les colères

d'une guerre sans fin, elles se sont formées lentement pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle [1]; elles ont abouti depuis cinquante ou soixante ans à d'immenses travaux qui sont l'honneur de l'Europe savante, qui vont chaque année s'enrichissant, se purifiant de tout alliage d'erreur, et qui aujourd'hui laissent prévoir le moment où les chrétiens instruits connaîtront parfaitement l'islamisme [2]. Mais le sujet que nous nous proposons de traiter est précisément inverse : nous voudrions placer sous les yeux du lecteur cultivé, qui sans être familier avec les labeurs de l'histoire religieuse [3], aime à en connaître les principaux résultats, un tableau succinct des idées que Mahomet et les mahométans se font du christianisme, et de la place qu'ils lui accordent dans leur propre religion.

Le point de vue, cela va sans dire, est alors tout différent. L'Eglise, beaucoup plus ancienne que l'islam, n'ayant nul besoin de lui, et ne lui devant rien si ce n'est des maux effroyables, pouvait à la rigueur l'ignorer. Au contraire, la doctrine du prophète arabe n'aurait jamais vu le jour si la doc-

1. Marracci, *Alcorani textus universus*, 2 v. fol. Patavii 1698, — *Biblioth. orient.* de d'Herbelot, Paris, fol. 1697. — Gagnier *la vie de Mahomet*, Amsterdam, 1732, etc.

2. Nous ne pouvons que citer les noms de MM. Sprenger, Nœldeke, G. Weil, Renan, Garcin de Tassy, Guyard, Goldzieher, Dozy, Muir, Mühleisen Arnold, Leblois. MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Jules Zeller, l'un dans son livre sur Mahomet et le Coran, l'autre dans ses Entretiens sur le moyen-âge, ont mis à la portée du public français les principaux résultats des travaux historiques.

3. Monographie essentielle : Gerock, *Versuch einer Darstellung der Christologie des Koran*, Hambourg et Gotha 1838.

trine du prophète galiléen ne l'avait précédée ; tout au moins dans ce cas aurait-elle été profondément différente. Un seul élément a été plus important pour la naissance du Coran : l'élément juif [1]. Oh ! celui-là était absolument indispensable, et un travail résumé tel que celui que nous entreprenons serait impossible sur cet immense sujet : Mahomet dans ses rapports avec le judaïsme. Mais, pour être moins absorbant, l'élément chrétien de l'islamisme n'en reste pas moins très considérable et, pourrions-nous dire, constitutif. Faute de s'en faire une idée juste, l'amateur des études historiques et le chrétien zélé pour les destinées de sa croyance risquent également de mal comprendre de nombreux évènements ; et les personnes qui sont appelées à soutenir des relations avec les musulmans, particulièrement les missionnaires qui rencontrent aujourd'hui l'islam dans la plupart de leurs champs de travail, risquent de commettre de fâcheuses méprises. Pour éviter ces inconvénients, il faut se rendre compte au moins des cinq questions que nous allons successivement examiner : Qu'est-ce que Mahomet a connu du christianisme ? Qu'en a-t-il admis ? Qu'en a-t-il rejeté ? Quelle relation établit-il entre la religion qui l'avait précédé et la sienne ? Enfin ses disciples ultérieurs n'ont-ils pas complété, à ce sujet, les notions musulmanes ?

1. Le rabbin Geiger. *Was hat Mohammed aus dem Judenthume aufgenommen*. Bonn 1833.

I

Pour s'expliquer la connaissance que Mahomet a eue de Jésus-Christ, comme ses confusions et ses erreurs, il faut savoir quelle était la situation du christianisme en Arabie avant sa prétendue mission prophétique, avant même les méditations, les voyages, les entretiens de sa jeunesse qui purent l'y préparer. Et, par la situation du christianisme, nous devons entendre autre chose encore que la statistique officielle de l'Eglise, que ses revers ou ses succès extérieurs ; nous entendons aussi par là le travail obscur des sectes orientales, l'infiltration obscure de quelques idées chrétiennes, gâtées et difficiles à reconnaître. La patrie de Mahomet, la Mecque et la contrée du Hedjâz qui entoure

cette ville [1], était le centre et le foyer du paganisme arabe, mais elle se ressentait d'un double courant chrétien qui venait du nord et du sud.

Au nord c'était l'Arabie pétrée, plus rapprochée que le reste de l'Arabie des provinces soumises à Constantinople. En cette contrée saint Paul était venu méditer après sa conversion de Damas, avant sa carrière d'apôtre. La ville de Bostra était devenue un évêché, puis une métropole où se tenaient des synodes. Pays frontière, enclin aux bizarres mélanges religieux alors comme aujourd'hui : alors les symboles de l'adoration des astres se réunissaient aux symboles chrétiens dans les temples dont les voyageurs modernes ont retrouvé les restes : aujourd'hui les fidèles chrétiens et musulmans viennent en pèlerinage à la même chapelle pour sacrifier un agneau sur le seuil de la porte [2]. En cette même région, les écrivains ecclésiastiques signalaient une communauté hérétique de femmes arabes qui adoraient la vierge Marie en lui offrant des gâteaux. Mais l'influence qui dominait était celle d'une secte toute différente, des Nestoriens proscrits par l'orthodoxie byzantine.

1. V. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, Paris, 1847, 3 vol. — M. Philippe Berger, auteur de l'article *Arabie* de l'Encyclopédie Lichtenberger, a résumé dans une récente conférence les résultats des voyages de MM. Doughty et Huber, explorateurs aussi courageux de ces régions que M. Joseph Halévy l'a été du Yemen.

2. V. la *Syrie centrale : Inscriptions sémitiques*, du Comte de Vogüé, Paris, 1869, fol. p. 33, 35, 110 s., et les *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* par M. W. Waddington, Paris, 1870, fol. p. 461-479. — V. aussi la section V de l'ouvrage de M. Wright, *Early Christianity in Arabia*, London, 1858.

L'Arabie du nord, comme la Perse, était le refuge de ces vaincus, instruits, avides d'influence dont l'action sur l'Orient tout entier a été immense[1]. Les idées nestoriennes y flottaient pour ainsi dire, remplies d'amertume et d'accusations contre le dogme officiel de l'Empire, et il était presque impossible qu'un Arabe, païen de naissance, ne fût pas sous le coup des impressions nestoriennes le jour où il chercherait à se rendre compte du christianisme.

Au sud, c'était l'Arabie heureuse, le Yemen, avec une importante population chrétienne, qui s'appuyait, au delà de la mer Rouge et du détroit, sur la chrétienne Abyssinie. On cite des évêques qui furent presque des souverains, et des tentatives pour conquérir l'Arabie à la foi de Jésus, voire même une expédition contre la Mecque païenne, qu'aurait repoussée Abd-el-Mottalib, le grand-père de Mahomet. Le fait est que certaines églises, celle de Nadjran par exemple, avaient assez d'énergie pour tenir tête, comme nous le verrons, au prophète vainqueur et à tout son prestige. Seulement, ce courant venu de la vallée du Nil était monophysite au lieu d'être nestorien, c'est-à-dire qu'au lieu de séparer nettement la nature humaine de la nature divine en Jésus-Christ, au point de réduire parfois à très peu de chose sa divinité, il tendait à effacer presque, ou à faire évaporer, la réalité humaine du Sauveur.

1. Assemani, *Biblioth. orientalis*, Rome, 1728, fol. t. III, pars secunda, surtout p. 87 s. et 934 s.

Toutes ces idées opposées devaient contribuer, ou directement, ou par réaction, à certaines opinions du fondateur ou des disciples de la croyance nouvelle.

A égale distance de ces deux courants, la Mecque, avons-nous dit, était le centre du paganisme arabe, lequel consistait surtout dans l'adoration des corps célestes, plus ou moins grossièrement représentés. Mais là aussi certaines notions chrétiennes s'étaient introduites. Parmi les nombreuses idoles qui décoraient le temple de la Kaaba, l'image de Jésus et celle de Marie occupaient leur place. Une confusion naïve faisait dire au Bédouin : « J'en jure par le sang des victimes qui coule en se ramifiant sur les hauts lieux consacrés aux dieux ; j'en jure par la prière que les cénobites adressent dans leur temple au cénobite des cénobites, au Messie, fils de Marie[1]. » Quelles étaient donc les notions chrétiennes qui pénétraient jusque dans la forteresse du polythéisme national, sous la surveillance jalouse et intéressée de la tribu païenne des Koréischites ? Oh ! ce n'était point la doctrine d'une église quelconque, même hérétique ; c'étaient comme les effluves, comme les débris tamisés par le désert, des croyances judéo-chrétiennes élaborées autour de la mer Morte, et que certains Arabes avaient recueillis pour les arranger un peu diversement. Les uns se contentaient d'un déisme austère et nu, vague-

1. Fresnel, *Lettres sur l'histoire des Arabes avant le christianisme*, 1re lettre, Paris, 1836.

ment rattaché à Abraham[1]; les autres insistaient sur la naissance miraculeuse du Christ; d'autres reconnaissaient des livres secrets venus du ciel, et l'incarnation de l'esprit de Dieu dans une série de prophètes, depuis Adam jusqu'à Jésus.

Mahomet naquit dans ce milieu confus et compliqué, dont aucun élément ne fut perdu pour lui. Ce qui lui a manqué, ce sont les évangiles eux-mêmes, c'est le texte même du Nouveau Testament. Non seulement il ne l'a pas eu entre les mains et ne l'a pas lu, — cela ne tirerait pas à conséquence, puisqu'il s'intitule lui-même un prophète *illettré*, et profite habilement de son ignorance, — non seulement il ne l'a pas lu, mais ceux de ses contemporains qui l'ont instruit et conseillé ne lui ont pas communiqué cette connaissance, qui très probablement leur faisait défaut. Rien n'indique en effet qu'il se trouvât une traduction totale ou partielle de la Bible à la Mecque, et tout fait supposer le contraire. Le Coran contient des erreurs matérielles relativement aux personnes et aux faits de la nouvelle comme de l'ancienne alliance. Par exemple Mahomet place ces paroles dans la bouche du Seigneur s'adressant à Zacharie : « Nous t'annonçons un fils, son nom sera Jean ; avant lui personne n'a porté ce nom[2]. » Or le nom de Jean ne figure pas moins de sept

1. Sur ces questions, comme sur presque toutes celles qui intéressent Mahomet, l'ouvrage essentiel est *Das Leben und die Lehre des Mohammed*, (2e éd. Berlin, 1869, 30.) II p. 43, etc.
2. Coran XIX, 7 et 8, nous nous servons de la traduction de M. Kasimirski, Paris, Charpentier, 1877.

fois dans la Bible avant Jean-Baptiste. De telles méprises, auxquelles il faudrait ajouter une si énorme confusion chronologique qu'on a pu croire qu'il identifiait Marie sœur de Moïse avec la Sainte Vierge, ne peuvent compter parmi les nombreuses habiletés politiques du prophète : elles ne lui rendaient aucun service, et ne pouvaient que compromettre gravement l'infaillibilité de son livre. Des erreurs encore plus graves que nous passerons tout à l'heure en revue, et surtout de grosses lacunes assurément involontaires, achèvent de prouver que Mahomet n'a connu les quatre Evangiles ni de première ni de seconde main.

Aurait-il au moins connu les évangiles apocryphes ? Cette fois la négation ne s'impose pas avec évidence. Plusieurs de ces écrits offrent dans leurs récits, notamment dans leur prédilection pour l'histoire de Marie et la période de l'enfance de Jésus, une analogie réelle avec le Coran. Pas sur tous les points toutefois : pourquoi faire naître Jésus sous un palmier [1], tandis que les apocryphes le font naître dans une grotte [2] ? Il est vrai que l'un de ces évangiles montre le petit enfant, dans la fuite en Egypte, commandant à un palmier de courber ses branches pour rafraîchir les voyageurs de son fruit [3]. Mais cette explication ne fait que

1. XIX, 23.
2. *Protevangel. Jacobi*, 18 ; *Pseudo-Matthæi ev.*, 12 ; *Ev. infantiæ arabicum*, 3. — V. l'ouvrage de Michel Nicolas, *Etudes sur les évangiles apocryphes*, Paris, 1866, p. 347, 349, etc.

rendre plus invraisemblable la connaissance des textes écrits, très vraisemblable au contraire l'emploi d'une tradition orale, toujours encline aux confusions de ce genre. Non, la substance des informations de Mahomet a dû être celle-ci : quelques échos confus des quatre évangiles ; des souvenirs plus précis et plus détaillés du contenu des apocryphes, notamment de l'évangile arabe de l'enfance, à tendances nestoriennes ; récits retenus, malgré plusieurs erreurs, par cette fidèle mémoire arabe, qui n'oublie ni les offenses ni les généalogies.

Quant aux personnes qui ont donné ces informations au fondateur de l'islam, on s'est beaucoup disputé à leur sujet, et il est probable qu'elles ont été assez diverses. Les sectes dont on a pu voir tout à l'heure le tableau ont apporté chacune sa contribution, et il faudrait sans doute y ajouter ces vieilles hérésies gnostiques qui niaient le supplice du Sauveur et rêvaient un christianisme dépourvu de la croix [1]. Mais ce qui me paraît essentiel, c'est de distinguer deux époques différentes dans la vie de Mahomet quant à ses rapports avec les chrétiens, et par suite quant à sa manière de prendre le christianisme, de l'accepter, puis de le combattre.

Pendant la plus grande partie de sa carrière, il veut être l'ami des chrétiens, et les hommes plus

1. Ernest Renan, *Marc-Aurèle*, Paris, 1882, p. 508 : « Le Coran et l'islamisme ne sont qu'un prolongement de cette vieille orne du christianisme, le docétisme, la suppression de la croix. »

ou moins engagés dans les sectes chrétiennes sont ses conseillers ou ses informateurs. Il en avait déjà rencontré dans les voyages de sa jeunesse, un moine de la frontière syrienne [2], un évêque du Midi qui prêchait l'unité de Dieu et l'immortalité de l'âme à la foire d'Ocaz, principal rendez-vous commercial des tribus arabes. Devenu prophète, il a des chrétiens non seulement pour amis, mais pour alliés du dehors. Les premières persécutions dirigées par les Koréischites païens nécessitant la fuite du petit troupeau des disciples, ceux-ci trouvent naturellement un refuge en Abyssinie. Les persécuteurs viennent demander au Négus de leur livrer ces émigrés. Les fugitifs sont alors appelés à la cour, et le prince leur demande quelle est leur religion. En réponse, l'un d'eux récite le passage du Coran sur Zacharie et sur la naissance de Jean-Baptiste. Des larmes d'émotion mouillent la barbe du Négus, et les prêtres eux-mêmes disent : « Voilà des paroles qui émanent de la même source d'où émanaient celles de Jésus. » Le lendemain les délégués de la tribu mecquoise veulent prendre leur revanche en attirant la discussion sur la personne du Christ, mais ils sont loin de compte. Lorsque les émigrés ont défini Jésus, dans les termes mêmes du Coran, le Serviteur de Dieu, l'Envoyé du Très-Haut,

2. Sur le moine Bahira et les diverses opinions soulevées au sujet de ce personnage, v. les p. 29 et 30 de notre *Jésus-Christ d'après Mahomet*, (P. et L. Leroux 1880), travail dont le présent essai est un résumé, réduit aux éléments essentiels, et corrigé d'après les critiques qu'on a bien voulu m'adresser.

le Verbe divin. « C'est fort bien, » dit le Négus et ramassant à terre une petite baguette, il ajoute : « Entre ce que vous venez de dire de Jésus et ce qu'en dit notre religion, il n'y a pas l'épaisseur de cette baguette. »

Il n'en est plus de même à Médine, dans la période brillante et dernière de la vie du prophète victorieux. Fondateur d'une religion décidément nouvelle, et qui veut conquérir le monde par le glaive, il voit désormais dans le Christ, au lieu d'un auxiliaire, un rival. L'hostilité s'accentue dans une controverse avec les chrétiens de Nadjran. Cette église épiscopale députa auprès de lui quarante ecclésiastiques et vingt laïques pour le voir et juger sa doctrine. La conférence, que nous ne connaissons d'ailleurs que par les sources musulmanes, roula sur la personne de Jésus-Christ, dont les fidèles du Yemen maintenaient la divinité, dont le prophète affirmait la simple humanité. L'évêque lui fit cette objection : « Comment peux-tu prétendre que Dieu t'a révélé des choses différentes de ce qui est écrit dans l'Evangile, que tu reconnais pour un livre divin ? » Mahomet se tira d'affaire par sa diversion habituelle lorsqu'il se trouvait embarrassé ; il feignit une révélation immédiate qui lui ordonnait d'appeler les malédictions du Seigneur sur les menteurs quels qu'ils fussent, et, comme il était tout-puissant, la discussion en resta là. L'évêque n'en avait pas moins mis le doigt sur le défaut de la cuirasse, sur les contradictions du Coran, contradic-

tions qui, en cela comme en toutes choses, tenaient aux nécessités successives, souvent tout opposées, de la politique de Mahomet.

Il en résulte que les passages du Coran les plus affirmatifs en ce qui concerne Jésus-Christ sont les plus anciens, et que les plus négatifs sont les plus récents. Le tout forme pourtant un système, mais non point un système conséquent dans toutes ses parties.

II

Dans la vie de Jésus, telle que se la figure le grand Arabe, ce qui occupe le plus de place ce sont les faits précurseurs, la nativité, l'enfance. Rien de plus naturel, étant donnée l'influence, indirecte mais réelle, des évangiles apocryphes. Le Coran s'exprime à peu près comme eux sur la naissance et la jeunesse de la mère du Seigneur : il s'exprime au contraire, et par exception, à peu près comme saint Luc sur Zacharie et sur la naissance de Jean-Baptiste. Le récit de l'Annonciation, très amplifié, provient d'un mélange de toutes sortes de sources : celui de la Nativité se confond presque, comme nous l'avons vu, avec celui de la fuite en Egypte.

Plus importante que ces détails [1] est l'affirmation du prophète sur le caractère tout particulier de la naissance de Jésus. Seul entre tous les hommes, il est venu au monde d'une façon miraculeuse : très grave déclaration, dont Mahomet n'avait sans doute pas aperçu toutes les conséquences, mais qu'il aurait peut-être volontiers retirée tout à la fin de sa vie, s'il ne l'avait à jamais enregistrée dans l'infaillible Coran. Rien de plus net que ces paroles de l'envoyé de Dieu à Marie : « Dieu t'annonce son Verbe. Il se nommera le Messie, Jésus, fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre, et l'un des familiers de Dieu ; car il parlera aux humains, enfant au berceau et homme fait, et il sera au nombre des justes. » Et comme Marie se récrie sur l'impossibilité de cette naissance : « C'est ainsi, reprit l'ange, Dieu crée ce qu'il veut ; il dit : Sois et l'on est. Il lui enseignera le livre et la sagesse, la Loi et l'Evangile. Jésus sera son envoyé auprès des enfants d'Israël [2]. » Tel est Issa ben Mariam, l'ouvrage de l'Esprit de Dieu.

Que va-t-il faire dans le monde, cet être unique, quel va être son ministère ? D'abord il atteste par des miracles la puissance divine dont il est revêtu, et il dit à ce sujet aux enfants d'Israël : « Je viens vers vous, accompagné des signes du Seigneur ; je guérirai l'aveugle de naissance et le lépreux ; je

1. V. les p. 34-38 de notre *J. C. d'après Mahomet.*
2. Coran III, 40-43 et XIX, 16-21.

ressusciterai les morts par la permission de Dieu ; je vous dirai ce que vous aurez mangé et ce que vous aurez caché dans vos maisons. Tous ces faits seront autant de signes pour vous, si vous êtes croyants. Je viens vous confirmer le Pentateuque, que vous avez reçu avant moi ; je vous permettrai l'usage de certaines choses qui vous avaient été interdites. Je viens avec des signes de la part de votre Seigneur... Craignez-le et obéissez-moi, il veut que je sois béni partout où je me trouverai[1]. »

Ainsi, d'après les croyances musulmanes, Jésus a accompli des œuvres de puissance et de miséricorde afin de convertir les juifs. Y a-t-il réussi ? Nullement. Le Coran prend soin de nous montrer, en y insistant dans de nombreux passages, que les miracles n'ont pas servi à grand chose, que les témoins israélites y voient des tours de force d'un magicien, et que Jésus, éprouvant leur incrédulité obstinée, les a maudits comme rebelles et transgresseurs[2]. Pourquoi Mahomet se plaisait-il à constater cette impuissance des miracles ? Pour deux raisons : d'abord il flétrissait ainsi les juifs, avec lesquels il est entré en lutte bien avant de rompre avec les chrétiens ; ensuite il se justifiait lui-même d'un reproche qu'on lui adressait. Ses adversaires païens, qui ne manquaient pas d'habileté dans la discussion, le mettaient en demeure de faire des miracles et de prouver ainsi la divinité de sa mission. « Change cette colline

1. XIX, 32.
2. III, 45 ; V, 110, LXI 6 et 14 ; V, 82.

en or, » lui dirent-ils un jour d'après une tradition. La situation était difficile, mais il s'en tira avec la plus grande finesse. « Je vais la changer en or, » répondit-il, et il appela l'ange Gabriel, son inspirateur habituel. L'ange, sans se montrer et pour cause, lui souffla ces paroles, que le prophète traduisit à haute voix : « Je le ferai si tu veux, mais il vaut mieux attendre que ceux qui veulent se convertir se convertissent. » — « C'est vrai, dit Mahomet, j'attendrai [1]. » Le Coran expose la même idée en ces termes : « Les incrédules disent : Si au moins des miracles lui étaient accordés de la part de son Seigneur, nous croirions ! Mais ne leur suffit-il pas que nous ayons envoyé le livre dont tu leur récites les versets ? Certes il y a dans ce fait une preuve de la miséricorde de Dieu... Le Coran, dit encore ce livre lui-même, est un recueil de signes évidents dans les cœurs de ceux qui ont reçu la science : il n'y a que les méchants qui nient nos signes [2]. « Ainsi Mahomet, inférieur à Jésus quant aux miracles, — car il dit ailleurs : les miracles sont au pouvoir de Dieu, et moi je ne suis qu'un envoyé chargé d'avertir, — croit retrouver sa supériorité dans ce grand miracle de la parole révélée, qui porte sa preuve en elle-même.

Pourtant, on reconnaît à Jésus une puissance exceptionnelle sur la nature ; on lui reconnaît

1. Ch. XIV de Sprenger.
2. Coran XXIX, 48-50.

encore d'autres manifestations de son excellence, en particulier sa justice. Il est le modèle des enfants d'Israël, il est béni partout, il est du nombre des justes[1] : expression qui ne semble pas lui attribuer une parfaite sainteté, puisqu'il fait simplement partie d'une élite. On ne saurait toutefois négliger une tradition très autorisée, d'après laquelle Mahomet aurait dit un jour : « Tout homme en naissant est saisi au côté par la griffe du diable, excepté Jésus, fils de Marie. » Le Coran lui-même dit d'ailleurs qu'il a été fortifié du Saint-Esprit. Ce juste est aussi un prophète, chargé non seulement de parler aux hommes, mais de leur laisser un livre inspiré, l'Evangile. Cet enseignement du Maître, le prophète arabe le connaît bien peu : il n'y voit qu'une confirmation adoucie de la loi de Moïse, un avertissement sévère aux juifs dégénérés, meurtriers des messagers de l'Eternel, une prédication du culte d'Allah, du vrai Dieu unique. Aussi les disciples de Jésus sont-ils de vrais fidèles, qui ne seront point affligés au dernier jour.

Parmi ces disciples il y en a eu de favorisés, les apôtres. Le Coran fait mention de ces « aides » du Seigneur, sans indiquer ni leur nombre ni le nom d'un seul d'entre eux, ni leurs voyages de missions parmi les païens : réticence peut-être voulue, car ainsi leur maître n'apparaît que comme le prophète des juifs, tandis que le prophète ara-

1. III, 41.

be s'adresse à tout le genre humain. Mais c'est ici le lieu de raconter l'épisode de la table dans le Coran, faible et peu digne reflet de la Cène du Seigneur. [1]. « O Jésus, fils de Marie! dirent les apôtres, ton Seigneur peut-il nous faire descendre des cieux une table toute servie ? — Craignez le Seigneur, leur répondit Jésus, si vous êtes fidèles. — Nous désirons, dirent-ils, nous y asseoir et y manger ; alors nos cœurs seront rassurés, nous saurons que tu nous as prêché la vérité, et nous rendons témoignage en ta faveur. Jésus, fils de Marie, adressa cette prière : Dieu, notre Seigneur, fais-nous descendre une table du ciel ; qu'elle soit un festin pour le premier et le dernier d'entre nous, et un signe de ta puissance. Nourris-nous, car tu es le meilleur nourrisseur. Le Seigneur dit alors : Je vous la ferai descendre ; mais malheur à celui qui, après ce miracle, sera incrédule ! » Récit médiocre, bizarre, et qui suffirait à prouver que le grand Arabe a connu le Nouveau-Testament seulement par tradition orale : car le repas miraculeux des bords du lac de Tibériade, et peut-être la vision de saint Pierre à Joppe, viennent y apporter des éléments confus, à côté d'un souvenir mal compris de la première eucharistie.

Enfin, la supériorité de Jésus sur les autres hommes s'est manifestée par l'issue de son existence terrestre. Seulement, en reconnaissant cela

1. V, 112-115.

de la manière la plus formelle, Mahomet laisse voir l'indécision de sa pensée sur ces événements suprêmes. Rien de net. — et l'on devait s'y attendre, du moment que la crucifixion était niée. — ni sur la mort, ni sur la Résurrection, ni sur l'Ascension : on voit seulement qu'il y a eu ascension. élévation dans le ciel ; même incertitude sur le jugement dernier. où l'on ne voit pas bien si le Christ paraît comme témoin du jugement ou comme simple mortel : on voit seulement que sa venue doit être l'indice de l'heure suprême.

Avant d'aborder les négations, résumons les affirmations : Jésus est pour Mahomet le fils miraculeux de l'Esprit, retourné miraculeusement à son auteur, la parole vivante de Dieu, le dépositaire de sa puissance, le juste prophète et réformateur d'Israël, l'auteur inspiré de l'Evangile et l'une des sources du salut.

III

Voici les principales déclarations du prophète, telles que nous les recueillons en diverses parties du Coran[1], contre la divinité de Jésus-Christ : « Ceux qui disent que Dieu c'est le Messie, fils de Marie, sont des infidèles. Réponds-leur : Qui pourrait arrêter le bras d'Allah, s'il voulait anéantir le Messie et sa mère, et tous les êtres de la terre ?... Le Messie n'a-t-il pas dit lui-même : O enfants d'Israël, adorez Allah, qui est mon Seigneur et le vôtre ! Celui qui associe à Allah d'autres dieux, Allah lui interdira l'entrée du jardin. Si Dieu avait un fils, je serais le premier à l'adorer. Peu s'en faut que les cieux ne se fendent à ces mots, que la terre ne s'entr'ouvre, et que les

1. V, 19 et 76 ; XIX, 92, 93 ; XLIII, 81.

montagnes ne s'écroulent, lorsqu'ils attribuent un fils au Miséricordieux : il ne lui sied point d'avoir un fils. » Dans ces paroles, on sent l'explosion sincère d'un déisme absolu et aride comme le sable du désert, qui n'admettait aucun partage des perfections divines entre Allah et un être quelconque, même procédant de lui. La science même, chose essentiellement divine, Jésus n'en n'a eu que ce que pouvait avoir un simple mortel favorisé de Dieu, et le Coran met dans sa bouche ces paroles adressées à Dieu : « Tu sais ce qui est au fond de mon âme, et moi j'ignore ce qui est au fond de la tienne, car toi seul connais les secrets.[1] » grave négation de la doctrine évangélique, mais très conséquente avec l'ensemble du déisme musulman. On ne lui reconnaît pas plus la toute-puissance que la toute-science, car on dit aux fidèles : « Adorerez-vous à côté de Dieu ce qui n'est capable, ni de vous nuire, ni de vous être utile ?[2] »

Toute union mystérieuse entre l'essence divine et la nature humaine étant un blasphème, quelle relation Jésus a-t-il pu établir entre Dieu et l'homme ? Celle d'un simple message, qui n'altère en rien la pure humanité du messager. « Le Messie, dit le Coran, n'est qu'un apôtre ; d'autres apôtres l'ont précédé. Sa mère était juste. Ils se nourrissaient de mets (c'est-à-dire : ils avaient besoin de la même nourriture que les autres mortels). Jésus

1. V. 116.
2. V. 80.

n'est qu'un serviteur d'Allah comblé de ses faveurs. Les prophètes qui ont précédé Mahomet ne sont que des hommes inspirés[1]. » Le Coran ajoute que le Messie n'a jamais prétendu autre chose, et qu'il ne doit pas être rendu responsable des erreurs de ses partisans. A plus forte raison le dogme de la Trinité est-il repoussé avec indignation : « Infidèle est celui qui dit : Dieu est un troisième de la Trinité, tandis qu'il n'y a point de Dieu, si ce n'est le Dieu unique. S'ils ne cessent pas, un traitement douloureux atteindra les infidèles[2]. » Ces paroles ne peuvent surprendre, mais elles sont accompagnées d'une erreur bizarre. Le prophète croit que la troisième personne de la Trinité chrétienne, c'est Marie, mère du Messie. Colossale méprise, qu'expliquent pourtant certaines raisons philologiques et certaines particularités de l'histoire des premiers siècles chrétiens[3].

Mais sans insister sur ce dernier point, on peut se demander comment Mahomet espère concilier la négation absolue de tout caractère divin de Jésus avec le caractère surnaturel des deux extrémités de sa vie, la naissance surnaturelle et l'ascension. Car enfin peut-il être un simple mortel, celui qui est né en dehors des conditions humaines, et dont le corps ne se trouve nulle part sur la terre ?

1. V, 79 ; LXIII, 59 ; XVI, 45.
2. S. V, 77 ; IV, 169 ; XXIII, 93.
3. Renan *Marc-Aurèle*, p. 505.

L'autre grande négation dogmatique s'attaque à la rédemption chrétienne. Si la précédente avait sa cause dans l'idée que Mahomet se faisait de Dieu, cette seconde négation prend sa source dans l'idée que Mahomet se faisait de l'homme. Pour croire à la rédemption, à sa réalité et à sa nécessité, il faut croire à la misère et au péril de l'âme humaine. Or, rien n'indique qu'il ait jamais eu une semblable idée. Il a bien vu, comme ne peut manquer de le voir le plus médiocre observateur, que notre nature humaine est fréquemment encline à mal faire ; mais, au lieu d'en chercher l'origine dans une maladie intime du cœur de l'homme, il a cru que l'obéissance à des commandements détaillés était un obstacle suffisant à chaque transgression possible. Il n'était point fataliste comme devaient le devenir ses disciples, — sous ce rapport on l'a calomnié, — mais il était judaïque, et il a laissé après lui, moins un évangile qu'un lévitique confus. Il a rendu ses disciples de tous les siècles presque incurablement rebelles à l'idée de la rédemption. C'est pour cela que le monde de l'islam est sans comparaison celui dans lequel la foi chrétienne a recruté le moins de prosélytes. La doctrine du péché et du salut est comme un mur, à la rencontre duquel le musulman curieux du christianisme se détourne en levant les épaules et revient sur ses pas.

Non seulement Mahomet ne reconnaît pas Jésus comme rédempteur, mais encore il ne reconnaît pas le fait même de la crucifixion. « Les juifs

disent : Nous avons mis à mort le Messie, Jésus, fils de Marie, l'envoyé de Dieu. Non, ils ne l'ont point tué, ils ne l'ont point crucifié ; un homme qui lui ressemblait fut mis à mort à sa place[1]. » Le Coran n'a pas inventé cette négation bizarre, elle lui est venue de vieilles hérésies obscures des premiers siècles de l'église ; mais est-il possible que Mahomet y ait réellement cru ? Comment un homme qui a rencontré à diverses époques de sa vie des chrétiens de toutes sectes, de sectes qui toutes sans exception croyaient à la crucifixion réelle de Jésus-Christ, a-t-il pu préférer à cette affirmation universelle la négation de quelques hérésies fossiles ? sans doute il se peut que le supplice humiliant du juste l'ait scandalisé, comme les apôtres eux-mêmes, ou lui ait paru impossible. Mais n'est-il pas raisonnable de supposer qu'il a écarté de parti pris cette mort suivie d'une résurrection, parce que venant après une naissance miraculeuse, précédant une ascension miraculeuse dans le ciel, elle eût donné à Jésus un caractère décidément divin ?

Par suite des mêmes préoccupations, le Coran s'élève contre la prétention de la foi chrétienne à être la religion universelle et définitive. « Nous sommes les fils de Dieu et ses amis chéris, disent les juifs et les chrétiens. Réponds-leur : Pourquoi donc vous punit-il de vos péchés ? Vous n'êtes qu'une portion des hommes qu'il a créés. O vous

1. IV, 156.

qui avez reçu les écritures ! notre envoyé va vous éclairer sur la cessation des prophètes, afin que vous ne disiez plus : il ne nous vient plus d'annonciateur, d'avertisseur. Le voilà au milieu de vous, cet annonciateur, cet avertisseur[1]. » En d'autres termes, aucun des prophètes venus jusqu'ici, Jésus par plus que Moïse, n'a apporté au monde la vérité religieuse complète. Ils ont tous été, même le dernier et le plus grand, des réformateurs d'Israël préparant les voies au prophète par excellence. Les disciples du Messie ont, eux aussi, besoin de se convertir.

En résumé, Mahomet rejette la divinité de Jésus-Christ, la Trinité, la crucifixion et la rédemption, et même la valeur absolue de la révélation chrétienne.

1. V, 21, 22.

IV

Si Mahomet se proclamait lui même, ou se faisait proclamer par l'ange du Seigneur, le prophète définitif, la place qu'il faisait à Jésus dans l'histoire successive des révélations était pourtant si grande qu'il devait rattacher la dernière mission, la sienne, à l'avant-dernière mission, celle du fils de Marie. Et en effet, on remarque dans le Coran ou dans la vie du grand Arabe plus d'une imitation de certaines paroles de Jésus ou de certains faits de sa vie. Ils sont assez nombreux, les passages du livre musulman dans lesquels on a reconnu un écho des versets évangéliques. En voici deux exemples. Le Coran : « Faites-vous l'aumône au grand jour ? c'est louable ; la faites-vous secrètement et secourez-vous les pauvres ! cela vous profitera encore davantage. Une telle condui-

te fera effacer vos péchés. Dieu est instruit de ce que vous faites[1]. — L'Evangile : Quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite, afin que votre aumône reste secrète ; et votre Père, qui voit ce qui se passe dans le secret, vous récompensera publiquement. Le Coran : Que de créatures dans ce monde qui ne prennent aucun soin de leur nourriture ! C'est Dieu qui les nourrit, lui qui entend et sait tout[2]. — L'Evangile : Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier, c'est Dieu qui les nourrit. »

A ces emprunts de paroles, si emprunt il y a, doivent s'ajouter des emprunts pratiques. Jésus avait eu des apôtres ; Mahomet voulut avoir les siens, dans la crise décisive de sa vie, un peu avant l'hégire, qui décida de sa grandeur. Seulement, conformément au génie opposé des deux religions, les apôtres galiléens étaient envoyés à la prédication et au martyre, les apôtres arabes étaient envoyés à la bataille et à la conquête. Jésus avait eu sa transfiguration et son ascension : Mahomet, qui en avait reçu la notion confuse, se mit à raconter son voyage nocturne : un cheval, commandé par l'ange Gabriel, l'avait transporté dans le temple de Jérusalem, où Abraham, Moïse et Jésus étaient venus à sa rencontre[3]. Et alors,

1. II, 273 et math. VI, 3, 4.
2. XXIX, 60 et Luc XII, 24.
3. Le ch. XVII du Coran est consacré à ce voyage nocturne. Sur la Tradition v. Gagnier, l. cit.

si l'on en croit la tradition musulmane, l'Eterne lui aurait dit : « Si j'ai créé Jésus de mon espritl et de mon verbe, j'ai écrit ton nom en parallèle avec le mien. Je ne recevrai plus désormais de prières que nous ne soyons unis, et qu'en attestant qu'il y a un seul Dieu, on n'atteste en même temps que Mahomet est son prophète. »

Mais le lien le plus important qu'il fallût établir entre les deux maîtres et les deux révélations, c'était une série d'annonces prophétiques rattachant le dernier venu à l'avant-dernier. Autrement, la nouvelle religion eût présenté une grave et évidente lacune. Du moment que le Coran admettait une succession, une chaîne traditionnelle, reliant l'un à l'autre les différents révélateurs de la Parole céleste, il serait bien singulier que la Loi et l'Evangile n'eussent rien annoncé de la troisième grande révélation que réservait l'avenir, ni de celui qui devait l'apporter à l'Arabie et au monde. Lui-même a bien senti la nécessité qui s'imposait à lui, mais il a été embarrassé par son ignorance des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Comment pouvait-il s'appuyer sur des prédictions qu'il ne connaissait pas ? Il le fit pourtant, et avec d'autant plus d'assurance qu'il en avait une idée plus vague. C'est à la Mecque, dans la première partie de sa carrière, alors qu'il voulait rallier les juifs et les chrétiens sans fonder une religion précisément nouvelle, qu'il plaça les paroles suivantes dans la bouche divine ; « Je destine ma miséricorde à ceux qui

suivent l'envoyé, le prophète illettré qu'ils trouveront signalé dans leurs livres, dans le Pentateuque et dans l'Evangile [1]. »

Une fois à Médine, Mahomet, plus puissant, mais peut-être mieux informé au sujet du christianisme, tandis qu'il était moins bien disposé pour les chrétiens, sentit la difficulté de soutenir son système. D'une part, il essaya de préciser ses prétentions, d'autre part, il sembla les abandonner pour se jeter dans une voie tout opposée. D'une part, en effet, il redouble d'audace en sommant ou défiant les chrétiens par cette prétendue citation : « Jésus, fils de Marie, disait : O enfants d'Israël ! je suis l'apôtre de Dieu envoyé vers vous pour confirmer le Pentateuque qui vous a été donné avant moi, et pour vous annoncer la venue d'un apôtre après moi, dont le nom sera Ahmed [2]. » Ahmed, c'est-à-dire le glorieux, à peu près synonyme de Mohammed, le glorifié. D'autre part, et surtout, le conquérant, voyant bien que les anciens Livres saints n'avaient pas nettement l'apparence de s'être occupés de lui, changea de front de bataille, et accusa les juifs et même les chrétiens d'avoir supprimé les passages des Ecritures destinés à annoncer sa venue [3].

1. VII, 156.
2. LXI, 6.
3. II, 70 73 et 39.

V

La théologie musulmane qui s'est développée depuis la mort du prophète jusqu'aux temps modernes, a trouvé dans l'Ancien et le Nouveau-Testament de nombreuses annonces de la venue de Mahomet [1]. Sans doute elle était obligée de répéter l'accusation lancée contre les chrétiens d'avoir à ce point de vue mutilé les évangiles, mais elle croyait pouvoir constater qu'en supprimant ou en falsifiant ils avaient encore beaucoup laissé. Différence d'attitude qui tient à une connaissance différente des livres juifs et chrétiens. Le Maître n'en avait pas connu le texte; les disciples, conquérants de vastes provinces chré-

1. Pour ce qui suit voir les réfutations opposées par Marracci l. cit. à l'exégèse d'Ahmed fils d'Abdulhalim.

tiennes, le connaissaient parfaitement[1]. Les lettrés arabes, historiens, géographes, poètes, tous plus ou moins théologiens, parlent, à l'occasion, de la vie de Jésus et de ses sources avec une plus grande précision que le Coran, non sans y mêler toutes sortes de fantaisies. L'un d'eux, par exemple, commence par un résumé assez exact et assez élevé du ministère de Jésus : « Il eut sa mission à l'âge de trente ans, après son baptême dans les

1. Un savant musulman de Delhi, Rahmat-Ullah Effendi, a dirigé contre les théologiens chrétiens, et surtout contre les missionnaires anglais de l'Hindoustan, un très curieux livre de controverse intitulé : *Manifestation de la vérité* (Id-Har-ul-Hacq), trad. Carletti, Paris, Leroux, 1880. La préface elle-même est curieuse, et renferme d'utiles citations.

L'auteur musulman a lu beaucoup de polémistes protestants et catholiques ; il les oppose habilement les uns aux autres ; et il s'efforce, avec une subtilité qui souvent échoue contre d'inexorables écueils, de répondre aux attaques des uns et des autres, en justifiant Mahomet sur tous les points. Il développe la théorie de l'*abrogation*, qui parait jouer un grand rôle dans la science musulmane, théorie du reste indispensable à ceux qui essaient de sauver l'infaillibilité du Coran : une première révélation, destinée par Dieu à des résultats momentanés, peut être abrogée par une seconde révélation plus complète, et celle-ci par une troisième. De la sorte se trouvent motivées les contradictions du prophète avec lui-même, ou bien avec la Loi et l'Evangile. D'ailleurs l'Effendi estime que le reproche de contradiction peut-être retourné contre les chrétiens, et que les livres regardés par eux comme saints fourmillent de passages inconciliables. De quoi il prend texte pour approuver Mahomet qui accuse les juifs et les chrétiens d'avoir corrompu les Ecritures. Il glisse, en polémiste expérimenté, sur les grosses erreurs du prophète au sujet du christianisme, de la Trinité, de la crucifixion. Les reproches d'ordre moral que les catholiques et les protestants adressent au prophète, celui par exemple d'avoir prêché la guerre sainte, font sourire Rahmat-Ullah, car ils viennent de gens qui se sont massacrés mutuellement pendant des siècles pour des nuances religieuses. Armé de la tradition, il attribue à Mahomet beaucoup plus de miracles que la lecture du Coran n'autoriserait à le croire. — Au total un ouvrage important qui, malgré beaucoup de bizarreries, devrait être lu par toutes les personnes destinées à entretenir des rapports, surtout religieux, avec le monde de l'Islam.

eaux du Jourdain. Il appelle les peuples à la pénitence. Dieu lui donne la vertu d'opérer les plus grands miracles. Il guérit les lépreux, rend la vue aux aveugles, ressuscite les morts, marche sur les eaux de la mer. Ce Messie des nations prouve son apostolat par une foule de prodiges. La simplicité de son extérieur, l'humilité de sa conduite, l'austérité de sa vie, la sagesse de ses préceptes, la pureté de sa morale, sont au-dessus de l'humanité. » Mais voici que le même auteur, d'accord avec un prétendu évangile de Barnabas, qui est lui-même une fabrication arabe de la fin du moyen âge, raconte le roman le plus étrange : « Les juifs corrompus et pervers le persécutent jusqu'à demander sa mort. Trahi par Judas, et près de succomber sous la fureur de ses ennemis, il est enlevé au ciel, et cet apôtre infidèle, transfiguré en la personne de son maître, est pris pour le Messie, et essuie le supplice de la croix avec toutes les ignominies qui étaient destinées à cet homme surnaturel, à ce grand saint, à ce glorieux prophéte. »

Nous pourrions multiplier les preuves et les exemples de cette précision unie à la bizarrerie. Mais il vaut mieux revenir à cette question des prophéties contenues dans les Ecritures et, d'après les musulmans, relatives à Mahomet. L'ancien Testament, ingénieusement sollicité, leur en a fourni un certain nombre, précisément celles où nous chrétiens nous reconnaissons une préparation au salut, et qui constituent ce qu'on appelle la pro-

phétie messianique. Par exemple, le Fils de l'homme, de Daniel, c'est Mahomet, et c'est également lui que désignent de nombreux passages des psaumes. Pourtant les versets le plus subtilement interprétés se trouvent dans le Deutéronome et dans Esaïe. Lorsque l'Eternel dit à Moïse : « Je leur susciterai un prophète du sein de leurs frères, semblable à toi, et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce dont je le chargerai, » on peut se demander ce que Mahomet et les Arabes peuvent réclamer dans ce passage. Voici : Ismaël ayant été le frère d'Isaac, les Arabes, sa postérité, étaient les frères du peuple d'Israël, et c'est bien de leur grand prophète qu'il est question. Lorsque Esaïe parle de l'enfant sur l'épaule duquel l'empire repose, ou du serviteur de l'Eternel qui confondra les idoles et les idolâtres, qui donc annonce-t-il, sinon le fondateur de l'empire du Coran, et le purificateur de la Kaaba, celui qui y renversera les trois cents images de faux dieux ?

Il est pourtant une prédiction d'Esaïe, la plus importante et la plus directe à nos yeux, que les musulmans n'ont garde de revendiquer, celle de l'Homme de douleur, au fameux chapitre cinquante-troisième : Mahomet n'était point une douce victime, et ses fidèles ne tenaient pas à le reconnaître dans ce portrait. En revanche, ils croient que le même livre réunit les deux prophètes dans une allusion commune, en ce passage : « La sentinelle vit de la cavalerie, des cavaliers sur

des ânes, des cavaliers sur des chameaux. » Les cavaliers sur des ânes désignant Jésus-Christ lors de son entrée à Jérusalem le jour des Rameaux, les cavaliers sur des chameaux, la monture arabe, ne peuvent désigner que le prophète de la Mecque.

Des tours de force d'un autre genre étaient nécessaires pour exploiter le Nouveau Testament. Il ne s'agissait plus de détourner au profit de l'islamisme le courant prophétique de l'ancienne alliance que s'étaient approprié les chrétiens ; il s'agissait de trouver dans les paroles du Messie la source d'un autre courant prophétique, tout entier à la gloire du dernier venu. Les musulmans, qui avaient trouvé la subtibilité byzantine dans le butin de leur conquête, et qui n'avaient pas laissé se perdre ce précieux instrument intellectuel, en usèrent largement. Dès lors, les ouvriers de la onzième heure, dans la célèbre parabole du père de famille et de la vigne, préfigurèrent l'auteur et les disciples du Coran. Dès lors, la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient, et devenue ensuite la principale pierre de l'angle, c'est Mahomet : le peuple auquel le royaume de Dieu sera ôté, c'est le peuple juif ; il sera donné à la nation qui en rendra les fruits, c'est-à-dire aux Arabes, messagers victorieux de la révélation. Dès lors, le culte en esprit et en vérité, commandé par Jésus dans son entretien avec la Samaritaine, c'est le culte institué par Mahomet, le destructeur des idoles. C'est lui toujours, dans l'Apocalypse, qui monte

le cheval couleur de feu, et qui reçoit le redoutable pouvoir de bannir la paix de la terre.

Tout cela serait encore assez simple, mais les théologiens de Byzance ont dû pâlir de jalousie devant les chefs-d'œuvre qu'il nous reste à indiquer. Le prince de ce monde, dans la bouche du Messie, doit être pris en bonne part, et signifie Mahomet. Lorsqu'il dit : « Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi, » il ne veut pas dire, comme on pourrait le croire, qu'il se sent exempt de péché ; il veut dire : Mahomet viendra, mais il n'aura rien de la divinité qu'on m'attribuera faussement. Lorsque saint Jean dit : « Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair, est de Dieu, » il annonce Mahomet qui, en laissant de côté la métaphysique subtile de l'Eglise, rétablira Jésus dans sa pure et réelle humanité. Enfin, dépassant d'un bond ces remarquables efforts, certains docteurs musulmans ont changé quelques lettres dans le grec du quatrième évangile, — sans doute pour rétablir le vrai texte falsifié par les infidèles, — de telle sorte que Jésus annonce à ses disciples, non pas le Consolateur, mais le Glorifié, c'est-à-dire Mahomet[1] ! Ils faisaient d'une pierre deux coups, puisque le Coran, nous l'avons vu, plaçait dans la bouche du Messie une prophétie analogue. On avait retrouvé le texte pressenti par le livre infaillible, on l'avait une fois de plus justifié.

1. Au lieu de παράκλητος, consolateur, περικλυτὸς, illustre. V. sur cette question, et sur le prétendu évangile de saint Barnabé, notre *J. C. d'après Mahomet*, p. 39 49 et 89.

Les curiosités que nous venons de citer en dernier lieu ont ceci d'utile, d'abord qu'elles montrent jusqu'où peut aller la bonne volonté d'un théologien décidé à trouver dans un livre le triomphe de son système ; ensuite qu'elles prouvent l'étroit lien de dépendance qui rattache l'islamisme à la religion qui l'avait précédé. C'est ce qui nous paraît ressortir de toute notre étude [1]. Si inconséquent que soit en quelques parties le système du prophète arabe sur le Christ, il est remarquable par l'étendue de ses affirmations, comme par le caractère et les causes de ses négations. Il permet de comprendre les historiens religieux qui, dans le moyen âge oriental ou dans l'Occident moderne, ont cru pouvoir compter l'islamisme parmi les sectes chrétiennes. Nous ne croyons pourtant pas qu'il leur donne raison ; car la marque propre du chrétien, quel que soit son parti, quelle que soit son église, c'est de reconnaître Jésus comme le premier des Maîtres, et l'islam, malgré tout, ne le reconnaît que comme le second.

1. En mettant sous presse, signalons la première partie d'un travail de M. l'abbé de Broglie sur les origines de l'Islanisme dans la nouvelle *Revue des Religions*, de M. l'abbé Peisson (mars 1889).

ESSAI

SUR

L'INTRODUCTION DE L'EUROPE SLAVE & FINNOISE

DANS LA CHRÉTIENTÉ (IXe-XIVe SIÈCLES)

ESSAI

SUR

L'INTRODUCTION DE L'EUROPE SLAVE ET FINNOISE

DANS LA CHRÉTIENTÉ (IXe-XIVe SIÈCLES) [1]

Il a fallu plusieurs siècles, presque toute la seconde moitié du moyen-âge, pour que l'Europe orientale, pour que les peuples situés à l'est de l'empire romain-germanique organisé par les Francs carolingiens et discipliné par l'Eglise latine, aussi bien que les peuples situés au nord de la chrétienté byzantine, entrassent dans la société européenne civilisée, c'est-à-dire dans le sein de

1. Une bibliographie complète ne saurait accompagner cette brève esquisse. Je me bornerai à indiquer, pour chacune des périodes, les livres les plus accessibles au lecteur français. On pourra ainsi mesurer l'activité considérable de notre littérature historique, religieuse, philologique, en ce qui conserne l'Europe orientale.

L'*Encyclopédie Lichtenberger* contient des articles relatifs à la plupart des personnages et des sujets de ce travail, articles dus à MM. Paumier, L. Léger, Rod, Reuss, Beauvois, etc.

l'Eglise. Tel est l'objet de cette esquisse d'histoire religieuse. Nous pouvons la diviser en quatre périodes chronologiques, concordant avec des divisions ethnographiques, pas rigoureusement toutefois. Dans la première, qui correspond au IXe siècle, surtout au troisième quart de ce siècle, deux apôtres de Salonique commencent ou continuent la conversion de la Bulgarie, de la Grande Moravie d'alors et de la Bohème. La seconde est beaucoup plus étendue à tous égards ; elle comprend tout le milieu et la fin du Xe siècle, et dépasse de beaucoup l'an mil, plus ou moins suivant les pays. Elle voit passer au christianisme des peuples très importants : les Slaves de l'Elbe et de l'Oder (au moins en partie et une première fois), les Hongrois, les Polonais, et, du côté de l'Eglise orientale, les Russes. La troisième période, essentiellement allemande, répond au milieu et à la fin du XIIe siècle, et à la plus grande partie du XIIIe : les populations finnoises ou slavo-lettonnes de la Baltique en sont le principal objet. Enfin, la dernière période, à peu près restreinte aux dernières années du XIVe siècle et à la conversion des Lithuaniens, met fin à l'histoire du paganisme en Europe — à part quelques peuplades excentriques, étrangères au mouvement européen, et dont on pouvait d'ailleurs entrevoir déjà la conversion plus ou moins prochaine.

I[1]

Les Slaves de l'Elbe, de l'Oder et du moyen Danube se sont trouvés dès les règnes de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire, surtout depuis celui de Louis-le-Germanique, dans la zône d'influence du clergé allemand, comme dans la zône d'action des guerriers allemands. Dès cette époque, l'une des deux choses a nui à l'autre. Si les Tchèques, les Moraves et leur congénères n'avaient eu qu'à écouter les missionnaires paisibles envoyés par les évèques de Saxe, de Ratisbonne, de Passau ou de Salzbourg, le christianisme se serait aussi établi paisiblement parmi eux. Mais derrière ces missionnaires, on apercevait le conquérant

1. Louis Léger, *Cyrille et Méthode*, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. Paris, in-8, Franck, 1868. — *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, Paris, in-18, Hachette, 3e éd., 1889, collection Duruy.

germanique et le colon germanique qui n'étaient pas loin. Aussi n'obtenaient-ils que des résultats partiels, quelques-uns pourtant d'une haute importance, comme la conversion de Rastislav, prince d'une vaste réunion de tribus, d'une sorte d'empire éphémère, qu'on appelait la Grande Moravie. Pour convertir ces Slaves, il fallait des apôtres slaves. Telle fut l'œuvre de deux frères illustres venus de Thessalonique, cette ville de tout temps si importante dans l'histoire de l'apostolat.

C'était alors comme aujourd'hui une ville à moitié grecque, à moitié slave, dans une contrée où l'élément slave dominait, où la langue slave dominait plus encore. Il faut se rappeler, en effet, qu'au IXe siècle les Bulgares, peuple finnois d'origine, avaient déjà opéré leur célèbre transformation au contact des Slaves qui s'étaient répandus avant eux dans la péninsule balkanique, et que les Bulgares parlaient un idiome slave, alors comme aujourd'hui. Constantin, plus tard appelé Cyrille, et son frère Méthode, étaient les fils d'un fonctionnaire impérial, peut-être d'origine slave ; en tout cas, il apprirent cette langue en même temps que le grec. Munis de l'instruction byzantine, la plus complète et la plus brillante que l'on pût recevoir alors, ils entrèrent dans le clergé et, de bonne heure, se consacrèrent à l'évangélisation des païens. Ils comprirent, avec une intuition scientifique tout à fait remarquable et qu'on pourrait appeler moderne, l'immense importance des travaux philologiques et littéraires pour qui veut ar-

river à ce but excellent. A ce double point de vue, leur début fut rude : ils allèrent chez les Khazars peuple finnois établi au nord de la Mer Noire, apprirent leur langue et firent parmi eux un certain nombre de prosélytes. Revenus à Constantinople, ils furent appelés à une entreprise bien plus importante, par le message suivant que le prince de la Grande Moravie adressait à l'empereur Michel : « Il est venu chez nous divers prédicateurs du christianisme, Italiens, Grecs et Allemands, et ils nous instruisent de diverses façons ; mais nous, Slaves, hommes simples, nous n'avons personne qui nous fasse connaître la vérité en l'enseignant d'une façon intelligible. Il serait donc bon, prince, que tu nous envoyasses quelqu'un. »

Ce message du prince de la Grande Moravie — que le texte en soit ou non authentique — a une grande importance dans l'histoire religieuse. A qui s'adressait-il ? A l'empereur grec, c'est-à-dire à l'Eglise d'Orient. Sans doute, le schisme entre les deux Eglises n'était pas accompli, mais il allait s'accomplir, et les affaires de Bulgarie devaient y contribuer beaucoup. C'est donc Constantinople qui est appelée à fournir des missionnaires aux Moraves, et ces missionnaires doivent présenter deux caractères : ils doivent être indépendants de l'empire Occident et de l'Eglise allemande : ils doivent se rendre accessibles aux peuples slaves en créant pour eux une langue ecclésiatique, c'est-à-dire un alphabet, une écri-

ture, une liturgie. Nul ne pouvait prévoir, dès ce moment, que cette question d'écriture liturgique creuserait des abîmes entre les Etats ; mais ce qui était évident, c'était la nouveauté, la double nouveauté qui consistait d'abord à appeler les Slaves à la vie littéraire, ensuite à créer une nouvelle langue d'Eglise.

Jusque-là, en effet, les Slaves n'avaient qu'une langue, avec des dialectes qui n'étaient pas encore devenus des idiomes distincts, une langue qui jouerait à peu près le même rôle vis à vis du tchèque ou du russe actuel, que le latin vis à vis du français ou de l'italien actuel. Elle était parlée et non écrite. Cyrille, répondant à l'appel du prince morave, ou déjà quelque temps avant cet appel qui doit correspondre à l'année 863, Cyrille donne à cette langue un alphabet, aujourd'hui appelé paléo-slave ou cyrillique. Il se met à traduire en ce slavon ecclésiastique — ainsi le nommera-t-on désormais — les livres saints et la liturgie. Avant d'aller dans les Etats de Rastislav, si éloignés, les deux frères font un séjour parmi les Bulgares, dont ils s'étaient déjà occupés précédemment, et chez lesquels ils ont contribué à faire disparaître le paganisme. Arrivés dans la Grande Moravie, qui comprenait une grande partie de l'Autriche actuelle, et où ils sont fort bien reçus, ils commencent par réunir les jeunes gens les plus intelligents ; ils leur enseignent l'écriture qu'ils ont inventée ; ils leur font ainsi lire dans leur propre langue la traduction déjà commencée, et depuis

continuée, de la Bible. Alors, disent les documents hagiographiques, alors, suivant la parole du prophète, les oreilles des sourds s'ouvrirent et la langue des muets se délia.

On comprendra facilement que les princes et les peuples de cette éphémère Grande Moravie aient été enchantés du cyrillisme, de cette œuvre à la fois littéraire et religieuse des apôtres frères de Thessalonique. Au moment où ils fondaient un empire slave, compact avant l'invasion des Magyars, ils voyaient arriver d'Orient des hommes qui parlaient leur langage, bien mieux, qui fixaient leur langage sur le parchemin, sur le métal ou sur la pierre; qui mettaient en leur langage les vérités d'une religion jusque-là représentée par des étrangers, presque des ennemis. Il n'est donc pas difficile de s'expliquer la satisfaction profonde de ces peuples, et leur attachement durable pour le cyrillisme. Malheureusement, il n'est pas difficile non plus de s'expliquer l'acharnement des adversaires et leur succès en plusieurs contrées. Ces adversaires étaient de deux sortes : les Allemands qui se voyaient enlever la propagande chez leurs voisins, et les partisans romains de l'unité à outrance qui voyaient dans cette innovation d'une langue sacrée de plus, un péril pour l'unité du culte catholique. Dès lors, une lutte acharnée, séculaire, commença, dans les pays de la chrétienté latine, contre la liturgie slavonne, tandis que les pays de la chrétienté byzantine, les pays slaves rangés du côté du

schisme de Photius, s'y attachaient immuablement.

Cyrille et Méthode, apôtres de contrées qui faisaient partie de la chrétienté d'Occident, et d'ailleurs pleins de respect pour la curie romaine, cherchèrent un appui dans ce centre même auquel on les dénonçait avec passion. La papauté les accueillit fort bien, et, Cyrille étant mort, nomma Méthode archevêque de Pannonie, en y comprenant la vaste et vague région de Moravie ; et comme celle-ci renfermait quelques provinces qui plus tard devinrent polonaises, Cyrille et Méthode figurent parmi les patrons de la Pologne. Donc, pour le moment, leur cause, celle de la tolérance liturgique, l'emportait. Méthode poursuivait ses succès missionnaires ; il convertissait et baptisait Borivoï, prince de Bohême, à la cour du nouveau souverain de la Grande Moravie Svatopluk, le plus puissant et le dernier de ces souverains. D'après les règles de la discipline, il n'aurait pu aller chercher Borivoï en Bohême, pays qui ressortissait à l'épiscopat bavarois, mais il pouvait profiter de son séjour auprès du grand prince morave son suzerain. On ne saurait ajouter foi à la grossière historiette que voici : Svatopluk aurait ordonné à son vassal, qui était son hôte, de s'asseoir par terre, en lui disant : « Il faut que tu saches qu'il ne sied pas à un païen d'être l'égal d'un chrétien. Assieds-toi avec les chiens, c'est ton droit. Tu n'es pas un prince, mais une tête peu sage, toi qui ne fais pas attention à ton créateur, et qui a pour dieu un

hibou. » Borivoï, humilié de ce traitement, aurait demandé à l'archevêque Méthode de le baptiser. Les choses ne se sont assurément point passées de la sorte, et ceux-mêmes qui les racontent ainsi dirent que la conversion de Borivoï finit par être sérieuse. Sa femme Ludmila, que l'Eglise devait plus tard vénérer comme une sainte, fut la Clotilde de ce Clovis. Les deux époux font des aumônes, bâtissent les premières églises de Bohème, et Prague devient une ville.

Ce résultat n'était pas définitif, et l'œuvre des frères de Thessalonique, au moins en apparence, ne fut pas durable en ces contrées. Ludmila fut assassinée par un prince resté païen, et deux générations de Tchèques furent éloignées de la religion nouvelle par la crainte de la voir servir d'instrument à l'invasion allemande. Des changements très graves s'étaient accomplis en effet dans les dernières années du IX[e] siècle, et d'autres changements ne devaient pas tarder à s'accomplir. L'invasion des Magyars avait brisé la Grande Moravie et l'Eglise morave. Les efforts des ennemis du cyrillisme redoublaient et devaient bientôt être couronnés de succès : lorsque l'œuvre chrétienne reprendra sérieusement en Bohème, c'est le rite latin qui l'emportera, cette fois avec l'appui décidé de la cour de Rome et le prestige de l'Allemagne grandissante. L'indépendance liturgique des Slaves n'existera plus qu'en pays grec, et au grand profit, au grand prestige populaire de l'Eglise orthodoxe. N'exagérons pas toutefois

cette destruction, rien n'est plus rare que la destruction d'une chose. D'une part, un germe d'indépendance nationale, même du point de vue spirituel, était déposé dans la mémoire vigoureuse des Tchèques, par ce souvenir d'une liturgie populaire au berceau de leur église. D'autre part, toute tradition de tolérance ne devait pas disparaître de la cour de Rome. Le pape Léon XIII, en ces dernières années (1887-1888), y revient avec énergie. Son regard perspicace a vu les avantages qu'elle promettait à la catholicité dans le sud-est de l'Europe ; et maintenant la liturgie slavonne, chère aux peuples illyriens, est de nouveau permise aux Monténégrins. La vieille église de Saint-Clément à Rome est depuis longtemps célèbre pour les peintures murales représentant les apôtres Slaves ; mais en plus, j'y ai vu une fresque toute récente où Léon XIII s'est fait peindre à genoux devant Cyrille et Méthode.

II[1]

Ce que les Francs et les Carolingiens avaient été au VIIIᵉ siècle pour la propagation du christianisme, les Saxons, leurs princes, leurs évêques le furent au Xᵉ siècle. Changement merveilleux : la Saxe, le suprême et obstiné foyer du paganisme germanique, devenant l'avant-poste de l'Église

1. Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. II, Paris, in-8, Didier, 1874. — A. Himly, *Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*. Paris, 2 vol. in-8, Hachette, 1876.

Louis Léger : 1° *La Bohême historique*. Librairie Internationale. — 2° Article sur *la Mythologie slave* dans les *Nouvelles études slaves*, 2ᵉ série. Paris, in-12, Leroux, 1886. — 3° Cours inédit sur la Pologne au moyen-âge, donné en 1887-1889 au Collège de France. 4° *La chronique dite de Nestor*, traduite sur le texte original, avec introduction et index analytique. Paris, in-8, Leroux, 1884.

J. Lelevel, *Histoire de Pologne*. Paris, 2 vol. in-8, librairie Polonaise, 1844. — Vol. sur la Pologne, par Forster, dans la collection de *l'Univers pittoresque*.

Edouard Sayous, *Histoire générale des Hongrois*. Paris, 2 vol in-8, Didier, 1876.

contre le paganisme slave. En ce nouveau rôle, l'énergie toujours prête de la race saxonne ne fut pas en défaut ; elle fut seulement excessive et débordante, c'est ce qu'on peut et ce qu'on doit lui reprocher. Si elle a eu le grand honneur de représenter l'Evangile, et en même temps la vie civilisée, elle ne les a pas représentés assez purement. Son ambition a été encore plus temporelle que celle de Charlemagne. Elle a envoyé chez ses voisins slaves moins de missionnaires que de colons germaniques armés et destructeurs. Ses succès ont été grands comme son activité ; mais si les uns ont été durables, les autres ont été précaires, par une juste punition de son âpreté.

Du côté de la Bohême, les rois saxons, Henri l'Oiseleur, Otton le Grand, et même les empereurs moins illustres qui leur ont succédé, ont réussi à vaincre la réaction païenne qui avait tué Ludmila, et à imprimer à cette propagande un caractère nettement germanique. Le premier évêque de Prague est le Saxon Thietmar, et le premier Tchèque qui occupe ce siège épiscopal, Voitech, est connu dans l'histoire sous le nom saxon de Saint Adalbert ; il est l'élève de Magdebourg, la grande fondation missionnaire des princes saxons. Le petit-fils de Ludmila, Saint Wenceslas, prince assurément tchèque, célébré d'âge

René Lavollée, article sur la poésie latine en Pologne (dans le Correspondant de 1873.)

Alfred Rambaud : 1° *La Russie épique*, Paris, in-8, Maisonneuve, 1875. — 2° *Histoire de la Russie*, Paris, in-18, Hachette, 1878, collection Duruy.

en âge par les chants du paysan patriote, est nécessairement l'ami des Allemands. Son frère le fait périr dans une dernière réaction nationale et païenne : mais Otton le Grand intervient, et les églises sont relevées. Le polythéisme slave traîne encore son existence de culte naturaliste proscrit ; mais enfin le jour arrive où sont abattus ses derniers arbres sacrés.

Dans la plaine arrosée par l'Elbe et l'Oder, et habitée par les Slaves de la branche vendique, l'action des princes saxons et de leur peuple était plus directe, pour ne pas dire plus effrénée. Leur propagande n'a plus devant elle, comme en Bohème, une Eglise antérieure à eux, qu'ils seraient obligés de ménager en la soutenant. Elle a des allures d'invasion, de prise de possession, de colonisation qui absorbe ou qui élimine. C'est *le Drang nach Osten* plutôt que ce n'est l'apostolat. La forteresse slave de Branibor, en devenant l'évêché germanique de Brandebourg, ne cesse pas d'être une citadelle. Magdebourg surtout est la citadelle de cette croisade continue, croisade de paysans et de soldats encore plus que de prêtres, tandis que Brême et Hambourg destinent à toutes les côtes de la Baltique des missionnaires en même temps que des vaisseaux. Le zèle religieux ne manquait pas à tout ce premier essor, mais la pureté manquait par trop à ce zèle religieux. Il rencontra, guerrier comme il était, la résistance d'une religion guerrière.

En effet, l'île de Rügen, qui devait échapper

longtemps aux armes des princes chrétiens, était le foyer d'où le paganisme slave rayonnait sur tous les peuples de race vende. Ailleurs le polythéisme slave était un naturalisme inoffensif et surtout agricole, suivant le génie primitif de cette vaste nationalité. Dans l'île de Rügen, au contact des cultes scandinaves, il avait pris une organisation solide, un cérémonial imposant, un esprit belliqueux. Trois cent cavaliers gardaient le temple d'Arkona, enrichi par les hommages de tous les peuples wendes, et les prémices du butin enlevé à leurs ennemis. Le dieu suprême qu'on y adorait, Svantovit, avait bien le caractère agricole de toute l'antique Slavie, joint au caractère atmosphérique de toute la mythologie indo-européenne : elle était un symbole du vent et de la lumière, et sa statue rendait des oracles sur la récolte prochaine. D'autres dieux étaient positivement guerriers : Rugevit, montrant sept visages sous un même crâne et tenant sept glaives dans sa main ; Radigost, un guerrier à cheval, dont le temple somptueusement décoré, était une sorte de panthéon. L'île de Wollin, voisine de Rügen, renfermait une autre divinité effrayante, Triglau, avec sa triple tête recouverte d'un triple diadème, d'où pendait un voile qui descendait jusqu'à ses lèvres. Cette religion, qui excitait à la fois la terreur et le courage, devait être longtemps à s'avouer vaincue.

Elle reprit l'avantage en effet pour un siècle et demi, depuis 980 environ jusque vers 1130, et sa

revanche eut pour cause principale l'indignation des Slaves vendiques, lorsqu'ils virent l'apostolat saxon prendre l'allure d'un envahissement, d'une dépossession de leur race par la race voisine. La plupart des évêchés et des églises furent détruits, la plupart des tribus revinrent à leurs idoles. Pourtant, même de ce côté, deux résultats étaient obtenus définitivement. D'abord les régions les plus rapprochées des Allemands du Nord restaient acquises à leur action religieuse comme à leur action temporelle, et servaient de gage pour les conquêtes ultérieures. Ensuite les villes épiscopales, continentales ou maritimes, demeuraient pour l'avenir des foyers de missionnaires. Déjà le plus illustre des chrétiens tchèques, saint Adalbert, sortait de cette école.

Une loi remarquable se dégage de l'histoire de la propagation du christianisme : des nations déjà converties sort un apôtre qui va trouver une nation encore païenne, et cette nation une fois convertie produit un apôtre à son tour. Le moine romain, Augustin, avait conquis les Anglo-saxons ; du peuple Anglo-Saxon sort Saint-Boniface qui va conquérir les Allemands ; du peuple allemand sortent des missionnaires qui se rencontrent avec ceux de Constantinople pour conquérir la Bohême ; enfin, des rangs des Tchèques de Bohême une fois convertis sort l'apôtre Vojtech.

Ce fils d'un puissant chef de tribu alla étudier

à Magdebourg, sous l'archevêque Adalbert, dont il prit le nom germanique. Il revint ensuite dans son pays, et fut l'auxiliaire d'un autre prélat saxon, Thietmar, évêque de Prague. Il fut le témoin des derniers moments de Thietmar, qui se faisait des remords déchirants de n'avoir pas assez travaillé pour la conversion de la Bohême. De là sans doute, en partie, le zèle missionnaire qui devait solliciter Adalbert jusqu'à sa dernière heure. Son élévation au siège de Prague fut une grande joie nationale pour les Tchèques, car jamais auparavant un homme de leur nation n'était devenu évêque. D'après les témoignages contemporains, il leur faisait honneur à tous égards, par sa belle figure, sa générosité, son ascétisme que tempérait la bienveillance ; il était l'un des hommes de son siècle le mieux faits pour agir sur les peuples. Pourtant il ne fut guère évêque de Prague en réalité. Sa piété le poussait plutôt à une vie de moine missionnaire, et les difficultés qu'il éprouvait dans son diocèse, déchiré par les querelles de race, contribuèrent à le diriger dans cette voie. Les trois grands faits de sa carrière courte et très remplie furent son apostolat en Hongrie, son apostolat en Pologne, son martyre en Prusse.

Depuis trois générations, les Magyars étaient fixés dans la plaine du moyen Danube, où ils constituaient peu à peu un nouvel Etat, bientôt appelé royaume de Hongrie. Ces fougueux envahisseurs de race ouralo-finnoise, ayant une fois renoncé à leurs pillages errants, voulaient entrer

dans la société européenne. Leur quatrième prince, Geiza (972), comprit que la condition de cette admission était la libre prédication du christianisme au milieu de son peuple. Il épousa une princesse polonaise déjà chrétienne, et fit bon accueil aux étrangers, qui professaient tous cette religion. La conversion des Hongrois fut une des dernières pensées d'Otton le Grand, et l'évêque de Passau vantait à la cour de Rome le succès de ses envoyés, qui se rencontraient avec quelques missionnaires grecs. Mais la vraie mission fut dirigée par l'évêque de Prague. On racontait qu'une vision avait annoncé au prince magyar l'arrivée de ce saint personnage, et lui avait ordonné de le bien recevoir. Adalbert acheva la conversion de Geiza, et baptisa son fils Vaïk, âgé de vingt ans, en lui donnant le nom d'Etienne : c'était le futur saint Etienne, le saint royal et populaire de Hongrie. Puis il parcourut le pays, luttant par les seules armes de la persuasion contre le paganisme finnois des Magyars.

C'était un culte assez primitif des éléments et des esprits répandus dans la nature, des merveilles de l'air personnifiées dans certaines fées, du tonnerre, des génies des eaux. Le dieu des forêts, Tapio, était un vieillard aveugle vêtu d'une pelisse de mousse et couronné de feuilles. Il y avait pourtant sous ce naturalisme assez différent de la mythologie aryenne, la notion confuse d'un dieu unique, et aussi la notion confuse d'une vie future. Ces deux idées préparaient la voie au christianis-

me, et la faible organisation du culte, qui n'employait pas d'images et ne consistait que dans l'adoration de certaines pierres, la faible organisation du sacerdoce, qui ne comprenait guère que des magiciens et des musiciens, ne paraissait pas susciter de grandes difficultés à la marche des apôtres. Il y en avait pourtant : l'orgueil national se méfiait des choses étrangères. Mais la modération d'Adalbert obtint de notables succès ; il était aidé par l'autorité princière dans l'œuvre de construction des églises, aidé par d'autres ecclésiastiques tchèques dans l'œuvre de la prédication.

Cependant la Pologne avait devancé la Hongrie de quelques années. Ce pays slave, le plus brillant de tous dans l'histoire ultérieure, était le plus obscur de tous avant son entrée dans la chrétienté latine. Le catholicisme n'a pas tranformé la Pologne, il a fait la Pologne, il a marqué son berceau d'une empreinte ineffaçable. L'empire d'Occident n'a qu'un moment d'influence sur elle; l'empire d'Orient et son Eglise en ont moins encore ; le clergé romain de toute nation et la cour de Rome en ont une immense. Au moyen-âge, quand le prêtre lisait l'Evangile, les Polonais tiraient à moitié l'épée hors du fourreau pour montrer qu'ils étaient prêts à défendre la foi les armes à la main. Dès leur entrée dans la vie historique, ils apparaissent comme les chevaliers de l'Eglise latine dans l'Europe orientale.

Miecislas est à la fois le premier prince historiquement connu, le dernier prince païen et le pre-

mier prince chrétien de son pays. Les récits relatifs à des souverains antérieurs sont légendaires, ou plutôt mythiques, et s'associent à un paganisme slave qui paraît avoir été plus faiblement organisé que nulle part ailleurs. Un premier évêché est dû à l'initiative d'Otton le Grand, dont le prestige chrétien était alors immense, et l'Allemand Jordanus en est le premier évêque. Mais en cette contrée, comme dans les autres, les apôtres slaves sont mieux écoutés par les populations slaves. Miecislas épouse Dombrowka, princesse de Bohême, dont les efforts l'amènent lui-même à se faire baptiser, et qui fait venir des prêtres tchèques ses compatriotes. Vojtech, le plus illustre, quitte la Hongrie, où son œuvre est en bonne voie, et vient continuer celle de Pologne. L'archevêché de Gniezno est fondé, et, sous le roi Boleslas, la Pologne devient à la fois une grande puissance militaire et un foyer de propagande. Saint Adalbert a toujours été regardé par le sentiment populaire comme l'auteur du chant national polonais, qui unit si étroitement la foi catholique à la vaillance :

« Reine des cieux... voici l'heure que nous appelons de nos vœux : exauce nos supplications, éclaire nos âmes, afin que d'une voix unanime nous adressions nos prières à ton Fils. O Christ, donne-nous une vie pure et sans souillures, donne-nous une mort calme au sein de la victoire... Nous, ton peuple et ta race, tu nous recevras dans ces champs sacrés où un torrent de joie et le fleuve

de l'amour divin inondent le cœur des bienheureux. Unis et invincibles dans notre foi, croyons-le tous : oui, le Christ a effacé notre crime avec son sang, et il a été couvert de plaies pour notre salut. En avant, guerriers, l'heure est venue !... Puissions-nous, ô Jésus, être réunis dans ce royaume, où déjà, du pied de ton trône, nous appelle par ses chants l'armée des bienheureux. » Tels sont les principaux versets de ce chant *Boga-Rodziça* où l'élan polonais, la bravoure polonaise s'associe de façon si touchante avec cette piété résignée et cette attente du martyre, dès le berceau de la nation.

Saint Adalbert de Prague, qui est encore plus saint Adalbert de Gniezno, n'est probablement pas l'auteur de ce chant. Avant qu'il ne fût composé, selon toute vraisemblance, cette infatigable apôtre avait fourni la dernière étape de sa carrière, la mission chez les Borusses de la Baltique, bientôt interrompue par le martyre (997). Mais si peu démontrée que soit l'authenticité du *Boga-Rodziça* où plutôt précisément parce qu'elle est peu vraisemblable, n'y avait-il pas un remarquable instinct national à vouloir que l'apôtre de ce pays catholique fût en même temps l'auteur de son premier cri de patriotisme ?

Les reliques de saint Adalbert, rachetées par Boleslas et transportées à Gniezno, furent visitées en l'an mil par le pieux empereur Otton III. Autour de ce sanctuaire devenu une métropole, l'épiscopat polonais se constitue en se partageant

le territoire, et l'œuvre de conversion se continue.

Elle n'était achevée, en l'an mil, ni en Pologne ni en Hongrie. Des deux côtés éclate, au XIe siècle, une dernière réaction païenne. Dans les pays polonais, elle est peu importante, et bientôt il n'en reste que des traces que l'on pourrait appeler poétiques. Ainsi les paysans silésiens, convertis de vive force, continuèrent longtemps d'aller pleurer leurs antiques idoles à chaque anniversaire du jour où Miecislas les avait fait jeter dans le fleuve. Mais rien ne pouvait plus ébranler le catholicisme polonais ; même la querelle d'un roi et d'un évêque, saint Stanislas, terminée par le meurtre de l'évêque, eut pour effet de donner à la Pologne un saint national.

La Hongrie en eut deux, qui furent deux grands rois, saint Étienne, saint Ladislas. Le premier reçoit du pape français Sylvestre II, en cette date solennelle de l'an mil, le titre de roi et une couronne. Il passe une partie de sa vie à lutter contre les puissants chefs des tribus magyares, qui ne voulaient accepter ni son autorité, ni le baptême. A la fin, la couronne chrétienne, catholique, pontificale, éleva son pouvoir sur tous ses adversaires. Elle écarta aussi les influences ecclésiastiques étrangères ; elle établit fortement, avec l'autorité apostolique que la cour de Rome lui avait déléguée, un clergé national : au sommet, l'archevêché de Gran, qui est toujours resté le siège primatial ; à côté, l'archevêché de Kalocsa ; au-dessous, sept évêchés formant une carte eccle-

siastique qui depuis a été peu modifiée dans ce pays conservateur. De plus, les ordres monastiques, recrutés d'abord d'étrangers et ensuite de Magyars, ne tardèrent pas à prendre l'importance qu'ils prenaient partout au XI[e] siècle, et à rendre les mêmes services pour la culture de la terre, sans oublier une certaine culture des esprits par la langue ecclésiastique, la langue latine. Le latin s'établit plus fortement en Hongrie et en Pologne que dans les pays d'Occident eux-mêmes.

La réaction païenne fut pourtant formidable dans l'intervalle entre les deux règnes des saints rois. Etienne l'avait presque provoquée par la dureté de ses lois contre les adhérents de la vieille mythologie magyare. Les étrangers étaient odieux au vieux parti national. L'évêque saint Gérard, un italien, fut précipité d'une colonne rocheuse qui domine Budapest. La légende prétendit que le Danube même n'avait pu, pendant sept années, laver la trace de son sang. D'autres évêques, beaucoup de prêtres et d'Allemands furent massacrés. Mais quelques années plus tard le mouvement s'affaiblit, et saint Ladislas établit le règne définitif et incontesté du christianisme, des Karpathes à l'Adriatique.

Au-delà des Karpathes, et depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire, s'étendaient les Slaves de la branche russe, celle qui était réservée au plus grand avenir. La dynastie guerrière et scandinave

des Varègues disciplinait peu à peu leurs tribus, les pliait à l'unité, non sans résistance, et sa capitale était Kiev, admirablement située sur le large Dnieper. Au X[e] siècle, ou plutôt au XI[e], Kiev devient ecclésiastiquement, non pas un Magdebourg ou un Gniezno, non pas une colonie de Rome, mais une colonie ou une image réduite de Constantinople. De ce côté aussi la conversion commence par la famille royale et commence par une femme. Olga, veuve du prince Igor, mère du prince Sviatoslav, est baptisée à Constantinople vers l'an 950, le patriarche officiant, le parrain étant l'empereur Constantin Porphyrogénète. En cette cérémonie apparaissent réunis les trois éléments constitutifs de la Russie : l'idée impériale telle qu'elle s'était développée dans la seconde Rome, avec la théorie de la nature sacrée du pouvoir ; l'Eglise orientale avec ses notions particulières sur la vie religieuse, sur l'art religieux, sur l'organisation religieuse ; enfin, l'étoffe neuve et immense du peuple russe, qui recevra cette double empreinte, et qui refera dans les temps modernes un empire orthodoxe d'Orient.

Ce n'étaient là pourtant que des indications pour l'avenir : Olga ne fut imitée ni par son fils ni par son peuple. « Lorsqu'elle mourut » nous dit le moine historien Nestor, « la première qui soit montée de la Russie au royaume céleste, brillant au milieu d'un peuple païen comme la lune brille au milieu de la nuit, alors la famille royale comme ses sujets était encore dans la

fange de ses péchés ». Nestor nous trace en effet, en divers endroits de sa chronique, un tableau très sombre de la Russie païenne. Les couleurs en sont peut-être chargées au-delà de ce qui est juste, en vue de célébrer d'autant plus les bienfaits, d'ailleurs incontestables, de la conversion. Les recherches ardentes et admirables des savants russes sur le passé de leur pays nous font voir, avec un certain développement de la civilisation matérielle et du commerce, une religion naturaliste, surtout agricole et pacifique, comme chez la plupart des Slaves, et une poésie épique, remplie des mythes communs à tous les peuples indo-européens, qui mettait au premier rang les héros laboureurs. Pourtant un voyageur arabe atteste, avec l'autorité d'un témoin oculaire, que les Russes païens accompagnaient les funérailles de sacrifices humains. D'ailleurs, le paganisme devient féroce à sa dernière heure sous Vladimir, le futur saint Vladimir qui a commencé par être un persécuteur. Des sacrifices humains sont offerts à Péroun et aux autres dieux. La statue toute neuve de Péroun, avec une tête d'argent et une barbe d'or, s'élevait près de Kiev, sur une colline. On lui immole des jeunes gens, des jeunes filles, des Russes qui avaient été baptisés à Constantinople et qui deviennent ainsi des martyrs. Mais Vladimir sent bientôt que cette religion souillée de sang est épuisée, il en cherche une meilleure.

S'il faut en croire Nestor, dont le récit est suspect dans ses détails, mais non dans sa donnée

principale, il institue une enquête sur la meilleure des religions, et voici comment se serait faite cette enquête. L'islamisme avait poussé ses avant-postes jusqu'aux bords du Volga ; des musulmans de cette région vinrent lui exposer leurs croyances et leurs abstinences. Vladimir se serait écrié : « Boire est une joie pour les Russes, et nous ne pouvons vivre sans boire. » Arrivent des Allemands de Rome, en d'autres termes, des catholiques latins. Le pape, lui disent ces Allemands, nous a ordonné de te dire : « Ton pays est comme notre pays, mais votre foi n'est pas comme notre foi, car notre foi est la lumière ; nous adorons le Dieu qui a fait le ciel et la terre, les étoiles, la lune et toutes les créatures ; et vos dieux sont de bois. » Vladimir leur pose alors cette question : « Quels sont vos commandements ? » Ils répondent : « Jeûner suivant ses forces ; manger et boire toujours à la plus grande gloire de Dieu ; c'est ce que dit notre maître Paul. » Vladimir dit aux Allemands : « Allez-vous-en. » — Laissons les enfantillages de la narration ; voici le grand fait : La Russie, au moment de devenir chrétienne, écarte l'Eglise catholique ; c'est toute une direction donnée aux destinées du pays.

Les Juifs, nombreux parmi les Kazars, envoient, eux aussi, une députation à Vladimir, qui leur demande d'abord quelles sont leurs observances, puis quel est leur pays. Ils répondent : Jérusalem. — Y habitez-vous maintenant ? — Non, Dieu s'est irrité contre nos pères, et il nous a dispersés

dans le monde. — Et comment enseignez-vous les autres, étant vous-mêmes rejetés de Dieu? Si Dieu vous aimait, vous et votre loi, vous ne seriez pas dispersés dans les pays étrangers. Le judaïsme est donc écarté, comme le christianisme d'Occident, comme l'islam. Enfin, les Grecs envoient un philosophe qui fait à Vladimir un long exposé de doctrine, pas moins de vingt pages dans la chronique de Nestor. Après quoi ce philosophe grec lui montre un tableau, dans lequel un peintre de Byzance a représenté le Jugement dernier : d'un côté les bienheureux, de l'autre les réprouvés dans l'enfer. Le prince russe éprouve une vive frayeur ; il envoie des ambassadeurs à Constantinople. Là, l'empereur et le patriarche déploient devant eux toutes les splendeurs de sainte Sophie et de ses cérémonies. Emerveillés, ils reviennent dire à Vladimir que c'est là certainement le culte voulu de Dieu. D'ailleurs, on se souvient autour du prince que son aïeule Olga a été baptisée à Constantinople. Et, décidément, l'Eglise grecque l'emporte.

C'est sous la direction de prêtres byzantins que la cour de Kiev reçoit le baptême ; que l'idole de Péroun est fouettée et jetée dans le Dnieper, cérémonie que les Novgorodiens, à l'autre bout de la Russie d'alors, sont obligés d'imiter ; que le peuple des villes, plus tard le peuple des campagnes, vient recevoir le baptême dans les fleuves, sur l'ordre de Vladimir, surnommé dès lors le baptiseur ; que la liturgie slavonne se répand, et

répand en même temps les premiers rudiments de la culture littéraire. L'art religieux est celui de Byzance ; les prêtres byzantins répandent dans la Russie kiévienne la notion du pouvoir monarchique un, indivisible, absolu, voulu de Dieu et investi par lui d'un caractère sacré ; l'idée du tsar orthodoxe commence à jeter dans l'esprit du peuple russe ses racines profondes.

Au temps d'Iaroslav, dans le second quart du XI[e] siècle, l'œuvre de Vladimir est achevée, l'organisateur a succédé à l'initiateur. Kiev est devenue une seconde Constantinople ; elle a sa sainte Sophie, ses quatre cents églises ; elle fonde son monastère des Cryptes sous les auspices des religieux du mont Athos, comme plusieurs monastères d'Occident s'étaient fondés sous les auspices des religieux du Mont-Cassin. La préférence de Vladimir pour l'Eglise grecque avait creusé un fossé entre la Pologne et la Hongrie d'un côté, la Russie de l'autre. Précisément alors, le schisme existant depuis deux cents ans devient irrémédiable, et la Russie est isolée non seulement de la chrétienté d'Occident, mais des autres peuples convertis de l'Europe orientale.

III [1]

Lorsque l'œuvre de propagande reprit avec énergie, vers 1120 ou 1140, suivant les régions, s'adressant cette fois spécialement aux pays de la Baltique qui formaient encore la grande lacune de la chrétienté, l'action de la Russie grecque fut très faible, l'action germanique fut immense. Le mot germanique doit être pris ici dans sa plus large acception, car les Scandinaves danois et suédois, récemment convertis eux-mêmes, y

1. X. Marmier : 1° *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*. Paris, in-18, Garnier, 1851. — 2° *Un été au bord de la Baltique*. Paris, in-18, Hachette, 1856.

J. Zeller, t. IV de l'*Histoire d'Allemagne*.

E. Lavisse : 1° *La Marche de Brandebourg sous la dynastie ascanienne*. Paris, in-8 (thèse), 1875. — 2° Articles de la *Revue des deux-Mondes* de mars, avril, mai 1879 : *Récits de l'histoire de Prusse*.

Léouzon-Leduc : 1° *La Finlande*. Paris, in-8, 1845. — 2° *Le Kalevala*, nouvelle édition de 1879.

prirent une grande part, inférieure à celle des seuls Allemands, supérieure à celle des Polonais catholiques, pourtant si zélés. C'est par les Scandinaves qu'il importe de commencer cette période.

La province missionnaire des Suédois fut la Finlande, province à conquérir aussi bien qu'à évangéliser. Le peuple des Finnois proprement dits, qui s'appelaient eux-mêmes et s'appellent encore les Suomi, était avec les Magyars l'une des branches de la race Oural-Altaïque les plus susceptibles de culture. Ses ancêtres païens lui ont légué un grand poème, *le Kalevala*, merveilleux tableau de l'ancienne mythologie finnoise, mêlée à l'histoire des luttes des différentes tribus de cette race. Les deux traits essentiels de cette ancienne religion, pour autant qu'on réussit à la dégager des éléments chrétiens qui ont pénétré de toutes parts ses anciens documents, étaient : d'une part, un naturalisme dualiste exprimé par le combat de la lumière et des ténèbres, sensible en cette contrée attristée par de longs hivers ; d'autre part, un rôle immense attribué à la magie et aux magiciens. L'écriture et la musique ont un caractère magique ; le vieux Wæinœmœinen, la figure dominante du Kalevala, est à la fois un dieu, un magicien, un savant, un musicien. Les magiciens président à toutes les cérémonies des familles, et souvent à toute la vie de leur nation.

Les premiers essais pour introduire le christianisme en Finlande furent mal accueillis ; des chrétiens furent immolés aux dieux nationaux

dans les bois sacrés de bouleaux maigres. Le roi de Suède, Eric le Saint, débarqua, et vers 1150 entama la double conquête religieuse et politique. L'évêque Henri d'Upsal entreprit des prédications qui furent interrompues par son martyre. Au XIIIe siècle seulement, le pays fut sérieusement acquis au royaume de Suède et au christianisme. Alors fut ajouté au Kalevala un dernier chant, symbole admirable de la défaite de l'ancienne religion et de la victoire de la nouvelle. Dans ce récit, le vieux magicien divin est vaincu par un enfant, que Marjatta vient de mettre au monde. La naissance même de cet enfant donne lieu à un singulier mélange de souvenirs d'histoire sainte et de mœurs finlandaises. La Vierge va demander à la femme d'Hérode un bain de vapeur, un bain russe. Cette méchante femme refuse, et Marjatta demande à son cheval de lui donner ce bain de vapeur avec son haleine. L'enfant divin, étant né, confond la sagesse de Wæinœmœinen, représentant du paganisme, qui a vainement essayé de lui écraser la tête, et il devient le roi du pays.

« Alors le vieux Wæinœmœinen fut saisi de colère et de honte ; il alla errer le long des rivages de la mer, et là il chanta ; il chanta pour la dernière fois, et par la force de son chant, il se créa une barque, une jolie barque de cuivre. Puis il s'assit au gouvernail ; il se dirigea vers la pleine mer, et tandis qu'il fendait les vagues, il éleva la voix et il dit : « D'autres temps passeront, d'au-
« tres jours se lèveront et disparaîtront ; alors on

« aura de nouveau besoin de moi, on m'attendra « pour retrouver la lune et le soleil disparus, « pour ramener avec eux la joie exilée de la « terre. » Et le vieux Wæinœmœinen s'élança sur son navire de cuivre, à travers les flots orageux, et il gagna les horizons lointains, les espaces inférieurs du ciel... mais il laissait son instrument mélodieux à la Finlande, pour la joie éternelle de son peuple. »

Les Danois sont peut-être de tous les peuples celui qui a passé le plus rapidement du paganisme à la propagande chrétienne. Dès le XI[e] siècle, ils avaient devancé tous les autres missionnaires dans l'évangélisation des provinces baltiques situées au sud du golfe de Finlande, habitées par les tribus finnoises des Esthes et des Lives. Ce fut l'œuvre du roi Canut le Saint ; et l'archevêché de Lund, ville alors danoise, fut fondé en vue de cette entreprise apostolique. Plus tard les rois de Danemarck entreprennent la conversion des Slaves vendiques du Mecklembourg et du Holstein. L'un d'eux, Waldemar I[er], détruit en 1168 les temples de l'île de Rügen, et par là prive le paganisme slave du sanctuaire où il puisait ses forces. Un autre, Waldemar le Victorieux, fonde la ville de Stralsund pendant une croisade contre les païens ; et comme son étendard a disparu dans une bataille, on dit que le ciel vient de lui envoyer un étendard miraculeux, le Danebrog. Vers 1220, il semble que le roi de Danemarck,

souverain de tout le pays des anciens Vandales, soit décidément le grand roi chrétien de la Baltique. Mais ses revers l'obligent à céder la place aux Allemands presque sur tous les points.

Les Polonais ont frayé la voie aux Allemands d'une manière plus directe, en les mêlant à leur apostolat et en leur demandant leur secours. C'est bien sous l'influence polonaise que les Poméraniens, nation alors tout à fait slave, déclarent en 1127, dans une grande assemblée, accepter le christianisme ; et dès lors les missionnaires polonais apportent un tel zèle à la conversion de leurs voisins, leurs frères par la race, que le pape regarde les Polonais comme de véritables croisés qui n'ont pas besoin d'aller en Terre Sainte. Mais le résultat décisif était dû aux prédications d'Othon de Bamberg appelé par le roi de Pologne. Quand, un siècle plus tard, les chevaliers teutoniques entreprendront de réduire la Prusse encore païenne, c'est un prince polonais, Conrad de Mazovie, qui les aura appelés.

Ainsi tout nous ramène à l'action allemande : elle a tout terminé — sauf en Finlande — quand elle n'a pas tout commencé. Elle a porté sur trois régions distinctes : l'Oder, le golfe de Riga, et entre deux la Prusse.

Les Slaves établis entre l'Elbe et l'Oder, et sur les affluents ou près des bouches de ce dernier fleuve, avaient réagi, nous l'avons vu, contre une première conquête du clergé saxon et des armes

saxonnes ; mais au milieu du XII[e] siècle leur situation n'était plus la même. Au lieu de s'appuyer sur des voisins païens, ils rencontraient maintenant de tous côtés des voisins convertis et ardents à la propagande : les vaisseaux danois ne venaient-ils pas détruire leur sanctuaire de Rügen ? D'autres choses encore avaient changé. Le souffle de la croisade avait acquis toute sa force en Allemagne, la même force toute puissante qu'il avait eue en France quarante ans plus tôt, et qui d'ailleurs ne s'était encore nulle part trop affaiblie. Une immense force d'expansion coloniale, commerçante, militaire, en même temps que religieuse, rendait la race allemande irrésistible à tous égards. Des empereurs comme Frédéric Barberousse, des ducs comme Henri le Lion, des margraves comme Albert l'Ours, une machine militaire et coloniale organisée comme la marche de Brandebourg, une pépinière de négociants et de missionnaires maritimes comme l'archevêché de Brême, formaient un faisceau contre lequel les vieux éléments slaves et païens ne pouvaient lutter indéfiniment. A la vérité, tout cela est plutôt de l'histoire politique, ou ethnographique, que de l'histoire religieuse. Nous voulons seulement marquer le résultat final, qui est le triomphe de l'établissement chrétien sur toute la ligne, et signaler quelques figures vraiment apotoliques.

L'évêque Otton de Bamberg, qui avait quitté son siège pour évangéliser les côtes et les îles poméraniennes, s'y conduisit vraiment en mis-

sionnaire. Il y déploya un assez grand appareil dans son costume et dans les cérémonies du culte, mais c'était une nécessité de son mandat, car avant lui un moine espagnol, vêtu comme un mendiant, avait fait dire à ces barbares un peu enfants : le vrai Dieu n'aurait pas de représentants aussi misérables ! S'il s'adressait aux yeux, il s'adressait aussi au cœur. Au lieu des menaces séculières trop souvent employées comme moyen de persuasion, il aimait mieux s'exposer au martyre, et plusieurs fois, notamment dans l'île de Wollin, presque aussi fanatique que celle de Rügen, il fut sur le point de le subir. Pourtant il réussit à établir un évêché dans Wollin, tandis que Rügen repoussait tous ses efforts, et restait païenne jusqu'à l'expédition danoise. Quant à la Poméranie continentale, Otton de Bamberg obtenait des résultats merveilleux, notamment à Stettin et à Pyritz où se fit un grand baptême. La conversion du prince du pays, qui avait déjà épousé une Saxonne chrétienne, fut l'un de ses succès et l'un des plus utiles. Bientôt le monastère poméranien d'Oliva fut à son tour une pépinière de missionnaires pour la Prusse païenne.

Sainte Hedwige de Silésie, princesse allemande d'un pays à moitié polonais, et converti déjà par les Polonais et les Tchèques, est aussi l'une des joies, ou l'une des consolations, de cette histoire si peu religieuse parfois. Elle était la sœur d'Agnès de Méranie, l'épouse du duc Henri de Silésie. Elle fut le bon ange de son mari, adoucissant sa

rudesse, le délivrant de captivité et le réconciliant avec un autre prince polonais, son rival. Sa vie à l'égard de ses peuples fut celle d'une sœur de charité, une vie remplie de privations, de pénitences, mais aussi de dévouement pour les malades, les prisonniers et les pauvres. Les épreuves ne manquèrent pas à sa vieillesse ; la plus cruelle fut de parcourir le champ de bataille de Liegnitz, où son fils Henri venait de succomber glorieusement en repoussant l'invasion des Mongols, et en sauvant peut-être la chrétienté occidentale. Elle reconnut son cadavre défiguré et mourut bientôt après (1243) dans un monastère. Si Hedwige a fait progresser l'influence germanique en Silésie, c'est par l'éclat modeste de ses vertus et par le charme pénétrant de sa piété.

Les côtes du golfe de Livonie étaient partagées entre les Esthes et les Lives finnois d'une part, déjà entamés par la mission danoise, et par les Lettons à peu près Slaves, d'autre part. En 1186, Meinhard, moine du Holstein, arrive en ce pays où il construit une église et fait des prosélytes. Il avait vraiment le cœur d'un apôtre, ainsi que Thierry de Cîteaux et que Siegfried de Holm. Malheureusement, à côté d'eux, se montraient le dur négociant de la Hanse, et l'ambitieux chevalier allemand, ce qui nuisait grandement aux vrais succès du christianisme. Les naturels s'aperçoivent qu'on veut moins les convertir que les opprimer. Le second évêque, découragé par ce qu'il regarde comme leur sauvagerie, croit une

guerre sainte nécessaire, et périt dans une bataille. Les Lives se plongent dans la Dvina, croyant ainsi laver leur baptême et le renvoyer en Allemagne. Alors une croisade est prêchée contre eux; le troisième évêque, Albert de Buxhœvden, entre dans le fleuve avec une grande flotte et bâtit Riga en l'an 1200. Bientôt des chevaliers, venus de la Saxe et de la Westphalie, organisent l'ordre des Frères de la milice du Christ ou des porte-glaives. Le pape leur donne les statuts des Templiers, et, pour costume, le manteau blanc relevé d'une croix rouge.

C'étaient des maîtres durs et de singuliers apôtres. Du moine guerrier tel que le voulait saint Bernard, ils n'eurent que l'énergie conquérante. Il détruisirent le paganisme, mais sans rien faire pour instruire les nouveaux baptisés. Les vrais missionnaires agissaient à côté d'eux: tel ce Frédéric de Celle, qui évangélisa les campagnes, puis alla subir le martyre dans la sauvage île d'Œsel; tels encore ces moines qui composaient des tableaux et des drames religieux pour faire pénétrer l'histoire sainte dans des têtes primitives, que la vue attirait, que l'audition fatiguait; ou bien encore cet archevêque de Lund, qui vint exposer des commentaires bibliques au clergé nouvellement formé et peu instruit de Riga. Les chevaliers et leurs grands maîtres ont laissé dans la mémoire de ces peuples de moins bons souvenirs: « Les prêtres, dit une vieille chanson, nous étranglaient avec leurs chapelets... Le Père de la

Croix ravissait nos richesses, enlevait le trésor de sa cachette, s'attaquait à l'arbre sacré, à la source, à la fontaine de salut. »

Néanmoins, cette conquête ne pouvait être définitive tant que la contrée voisine, celle des Borusses, restait païenne. C'était, vers 1225, le dernier peuple riverain de la Baltique qui résistât encore. Peu de temps après saint Adalbert, l'apôtre saxon Bruno et ses dix-huit compagnons avaient arrosé de leur sang cette terre, patrimoine tenace des faux dieux. Depuis lors, deux cents ans s'étaient écoulés, et, lorsqu'en 1207 deux prêtres polonais y reprirent la tradition de l'apostolat, ils y trouvèrent aussi le martyre. Les missionnaires du cloître poméranien d'Oliva n'en furent pas effrayés ; l'un deux, Christian, travailla pendant plusieurs années, et fut le premier évêque du pays. Mais les résultats de sa prédication paraissaient trop lents : un peuple païen était une impossibilité dans l'Europe du XIIIe siècle. D'ailleurs, l'animosité déclarée des Prussiens contre la religion qu'on leur apportait rendait vraiment difficile l'emploi unique de la persuasion. Cédant à cette tentation, le prince polonais Conrad de Mazovie eut l'idée d'appeler les chevaliers teutoniques qui, déjà vers 1226, n'avaient plus grand chose à faire en terre sainte. Leur grand-maître, Hermann de Salza, était alors en Europe ; il accepta. Bientôt commençait la conquête de la Prusse par les chevaliers de la croix noire ; étroitement unis à ceux de la croix rouge, il furent invincibles.

Non sans peine toutefois. Au bout d'un demi-siècle seulement, l'indépendance des Borusses et leur paganisme avaient également succombé. Leur vieille langue lettone, combattue elle aussi, tendait rapidement à disparaître.

Comment l'historien doit-il apprécier cette grande œuvre ? Au point de vue de la civilisation temporelle, il peut surtout admirer ; au point de vue religieux, il doit surtout blâmer. Cet ordre majestueux, avec sa hiérarchie de commandeurs, avec son château du grand-maître et du chapitre qui s'appelle la Marienbourg, est, en réalité, fort peu une communauté religieuse, une communauté missionnaire moins encore. La dureté des chevaliers teutoniques, déjà scandaleuse à l'égard des païens, n'épargnait pas les chrétiens et ne s'arrêtait pas devant le clergé de leurs propres domaines, qu'ils maltraitaient ou jetaient en prison. Leur héroïsme pour la foi a été grand, surtout le jour où ils contribuèrent à décourager l'invasion mongole ; mais il ne les a pas empêchés de s'entendre avec les derniers païens, le jour où ils y trouvèrent leur intérêt. Remarquons, toutefois, que leurs contemporains, dans les autres pays de l'Europe, ne doutaient pas de leur grande valeur religieuse, et qu'ils n'en doutaient pas eux-mêmes. L'évêque Bernard de Padoue les appelait « ces nouveaux Macchabées qui sacrifient leur corps et leur vie pour le service de l'Eglise » ; et l'un deux, qui fut leur historien, Pierre de Duisbourg, commence sa chronique par une sorte de

sermon sur ce texte de Daniel : « Signa et mirabilia fecit apud me dominus excelsus. » Il établit que les chevaliers ont dû être remplis de la grâce et de la force d'en haut pour venir à bout, eux si peu nombreux, de la puissante et innombrable race prussienne. Il justifie l'emploi des armes charnelles par une série de passages bibliques. En dépit de ses efforts, et de ceux de plusieurs auteurs modernes, un historien chrétien du christianisme, impartial et humain, doit conserver devant les hauts faits de cet Ordre si dur, tous ses doutes et tous ses regrets.

IV[1]

Malgré les conquêtes de l'Ordre, ou plutôt à cause de ses conquêtes, un dernier peuple indo-européen, un peuple letton, et par conséquent intermédiaire entre les Germains et les Slaves, restait encore païen jusque vers la fin du XIVe siècle, jusqu'à l'aurore des temps modernes. C'étaient les Lithuaniens, nationalité presque toujours effacée et dépendante dans l'histoire, alors race militaire, redoutable et même conquérante. Autour d'eux, tout le monde avait adopté le christianisme ; même aux extrémités de l'Euro-

1. Outre les ouvrages précédents, la traduction de Mickiewicz, par Ostrowsky. — Eichhoff, *Histoire de la langue et de la littérature slaves*, Paris et Genève, in-8, 1839. — Articles de M. Zinciem Wissendorf sur la mythologie lettonne dans la *Revue des traditions populaires*, 1887.

pe, les missions suédoises avaient commencé en Laponie, et les tribus les plus rebelles des côtes ou des îles de la Baltique, même du côté de la Courlande, ne résistaient plus. La terrible invasion des Mongols et l'occupation d'une grande partie de la Russie par la Horde d'Or avaient servi les intérêts du christianisme en faisant refluer vers le nord la population russe, et l'expansion coloniale de la république marchande de Novgorod contribuait, avec ce grand mouvement de colonisation agricole, à faire progresser l'Eglise grecque jusqu'aux rivages de la mer Blanche. Les Lithuaniens éternisaient leur paganisme et leur vie barbare : comment une pareille anomalie était-elle possible ? C'est que l'ordre teutonique leur faisait horreur avec sa rapacité, ses ruses, ses violences qui avaient plusieurs fois indigné sa protectrice naturelle, la cour de Rome. Les princes lithuaniens mariaient leurs filles à des princes chrétiens ; elles étaient naturellement baptisées avant leur mariage. Leur père appelait un légat du pape, et puis il le renvoyait dans un accès de colère contre la croix, qui avait le malheur d'être la cocarde des chevaliers.

Le plus grand écrivain de la Pologne moderne, Adam Mickiewicz, a fortement exprimé cette antipathie des anciens Lithuaniens dans son poème de *Grajina*. Voici comment est décrit un ambassadeur de l'Ordre : « Le chef est revêtu d'une armure complète, comme un Teuton qui s'apprête au combat ; son manteau blanc est traversé d'une croix noire ; il porte en sautoir une

chaîne d'or avec une étoile en brillants ; un cornet de métal rejeté sur le dos, la lance en arrêt, le rosaire à la ceinture et le glaive au côté. A ces signes, les Lithuaniens reconnaissent l'étranger, et l'un d'eux dit tous bas à ses camarades : « C'est sans doute un mâtin échappé du chenil « des croisés, engraissé du sang prussien qu'il « lèche tous les jours. » Cependant le prince est sur le point de trahir son peuple et de s'allier avec l'Ordre ; mais son vieil écuyer l'en détourne : « L'hydre des croisés ne se laisse fléchir ni par « l'hospitalité, ni par la prière, ni par les présents. « Les Russes et les ducs de Mazovie ne lui ont-ils « pas jeté tant de biens, d'armées et de trésors à « dévorer ? Mais l'hydre insatiable, après en « avoir fait sa pâture, ouvre la gueule pour « engloutir tout ce qui nous reste... Il perd sa « peine, celui qui voudrait nous réconcilier avec « les croisés allemands ; car il n'est pas un hom- « me en Lithuanie, prince ou vilain, qui ne con- « naisse leur orgueil et leur perfidie, qui ne les « évite comme on fuit la peste de Crimée, qui « n'aime mieux leur devoir la mort dans les « combats qu'un secours dans le danger, qui « n'aime mieux serrer dans sa main un fer rouge « que le gantelet d'un Teuton. »

D'autres causes pourtant expliquent la ténacité païenne des Lithuaniens. Ils sont remarquables, entre tous les Européens, par leur fidélité à la tradition des Aryas, et leurs idées religieuses, leurs usages, leur langue surtout les rattachent d'une

manière surprenante à ce qu'il y a de plus ancien chez les Hindous, chez les Perses, chez les Italo-Grecs. La langue, en rapport sensible avec le sanscrit, est forte, riche, harmonieuse ; c'est « une de ces mâles productions qui n'ont subi aucune greffe étrangère ». Le feu sacré tenait une aussi grande place dans le culte lithuanien que dans le culte de Rome ; et les prêtresses de Vasla, déesse du feu éternel, formaient une véritable corporation de vestales. Les principes bons et mauvais, lumineux et obscurs, formaient deux séries contraires, comme dans la religion de Zoroastre. Le principal dieu du ciel, Perkoun, présidait à la foudre et au tonnerre comme Jupiter ; les autels élevés sur les collines à l'ombre des chênes séculaires rappelaient le culte primitif de Dodone. Lorsqu'il y avait lutte, chez les peuples lettons, entre les prêtres de l'ancien naturalisme, prêtres un peu sorciers, qu'on appelait Krivites, et les missionnaires chrétiens ; lorsque ceux-ci étaient prisonniers, on les mettait à mort, de préférence, sur les débris des chênes sacrés qu'ils venaient de faire abattre.

La Pologne rendit au christianisme le grand service de convertir les Lithuaniens, et au catholicisme le grand service de les écarter de l'Eglise grecque. En 1386, le prince Jagellon reçut, en devenant l'époux de la jeune reine Hedwige, le baptême qu'il n'aurait jamais accepté des Allemands. C'est une touchante figure que celle de cette princesse capétienne, fille du roi angevin Louis de Hongrie, qui fit violence à ses sentiments

pour obéir au clergé latin et amener la conversion des derniers païens de l'Europe. L'autorité du souverain, en Lithuanie, était absolue ; elle ne rencontra pas de résistance ouverte, même pour la religion. A vrai dire, les missionnaires n'avaient pas tous perdu leur temps, et le christianisme avait plongé plus d'une racine en cette terre réfractaire. La plupart des Lithuaniens obéirent à Jagellon, qui éteignait le feu sacré, et se présentèrent au baptême. Il paraît même que certains d'entre eux s'y présentèrent plusieurs fois pour avoir plusieurs robes blanches. Néanmoins, une résistance de plusieurs siècles ne pouvait finir en un jour. Encore au début du XVe siècle, une tribu tenait bon pour le paganisme, et plus tard, un légat du pape signalait encore des adhérents du culte des serpents et du feu sacré. La Lithuanie n'est entièrement acquise au christianisme que vers l'époque où le moyen-âge finit.

Le baptême de Jagellon fut un grand évènement, grand par lui-même, plus grand par les conditions dans lesquelles se trouvait l'Europe chrétienne orientale. La lutte permanente contre l'islamisme présentait alors, dans une double crise, deux aspects différents : une amélioration, une menace effroyable. La victoire de Dimitri Donskoï sur les Mongols laissait prévoir la fin du joug musulman tartare qui écrasait la Russie ; mais c'était peu de chose en regard de l'invasion ottomane, qui couvrait la péninsule des Balkans, et qui allait, sur le cadavre de la nation serbe

écrasée, arriver jusqu'au Danube. Donc, au moment où commence cette revanche de l'Asie contre l'Europe, l'Europe du moins est purifiée des derniers restes du paganisme ; la Pologne unie à la Lithuanie, et sœur de la Hongrie par la foi, donne à la chrétienté un rempart continu, plus nécessaire que jamais.

LES BULGARES
LES CROISÉS FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE
ET INNOCENT III

LES BULGARES

LES CROISÉS FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE

ET INNOCENT III[1]

La période de la quatrième Croisade qui a le moins attiré l'attention des historiens est le sanglant épisode, ou plutôt le terrible épilogue, de la guerre bulgare. Les Bulgares sont comme les dédaignés ou les oubliés de l'histoire et de la géographie. On s'est décidé très tard, chez nous et ailleurs, à les regarder comme autre chose qu'une peuplade insignifiante de tributaires, et à compter leur pays pour un peu plus qu'une province quelconque de l'Empire ottoman. De beaux travaux, ceux de M. Louis Leger au premier rang[2], ont pourtant mis fin à cette

1. Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques en juin 1886.
2. L. Leger: *le Danube, la Save et le Balkan* 1884, la *Bulgarie* 1885, et ses volumes d'*Etudes Slaves*.

longue injustice. Mais malgré ce retour, accéléré par les évènements les plus récents de la politique orientale, on est encore loin de faire aux Bulgares leur place légitime dans l'histoire générale du moyen âge, surtout du XIIe au XVe siècles. L'excellent chapitre que leur a consacré M. Alfred Rambaud dans son ouvrage sur Constantin Porphyrogénète [1], ne va pas au delà de l'an mil. Ce que je voudrais mettre en lumière, c'est la situation et le rôle de la Bulgarie dans les années qui ont précédé et suivi 1204, l'ère du fragile Empire latin d'Orient, ses rapports avec la papauté occidentale et avec les Croisés français. Non pas que je prétende enrichir le récit des faits par d'importants documents inédits : M. Jireczek lui-même, l'historien national des Bulgares [2], n'a guère pu l'essayer, et pas davantage M. Gyarfas, qui a écrit en langue hongroise l'histoire [3] des Cumans de la Moldavie et de son propre pays. (Le peuple Cuman lui-aussi a été trop négligé par l'histoire, et il y a lieu de marquer le rôle important qu'il a joué dans les malheurs de l'Empire comme dans les invasions des Mongols en Hongrie). Les documents dont on peut se servir, se sont les Gestes et les Lettres d'Innocent III [4], les Byzantins

1. *L'Empire Grec au Xe siècle ; Constantin Porphyrogénète*, 1870, 4e partie, ch. III.
2. P. 307-326 de l'éd. de 1878.
3. *Jasz-Kunok tœrténete*, Keskemét 1870, 2 v.
4. Tome 214 de la Patrologie de Migne : *Gesta* p. 127 et s., 147 — *Epist.* p. 825, 1112 et s. — Tome 215, p. 155, 278, 287 — 95, 551, 705 et suiv.

entre autres Nicetas [1], nos chroniques françaises de Villehardouin [2], et de Robert de Clari [3]; tous il est vrai précieux et remarquables, tous contemporains, tous clairvoyants, l'un d'eux pourtant par là bien supérieur aux autres, le Pape. Chaque fois qu'on lit plus attentivement une partie de cet immense recueil des lettres d'Innocent III, et qu'on les rapproche des autres données contemporaines pour faire jaillir la lumière par la rencontre, on pénètre mieux le sens des évènements.

Lorsque les Croisés se furent décidés à garder pour eux l'Empire dont ils conquéraient une seconde fois la capitale, ils avaient trois ennemis à vaincre : leurs propres discordes, les Grecs frémissants, les Musulmans ennemis séculaires. Mais ils avaient aussi un allié possible et infiniment désirable, le tsar des Bulgares Joannitz, que les Grecs nommèrent Kalojean, et auquel nous conserverons ce nom, que lui donnent aussi les historiens nationaux. Kalojean demanda l'amitié et l'alliance du Comte de Flandre Baudouin, l'Empereur tout récemment élu. Comment expliquer cette démarche ? Par l'ensemble de la politique, surtout de la politique ecclésiastique de ce prince, toute occidentale comme on va le voir.

1. *Nicetas Choniates*, éd. de Bonn, p. 622, 808 et s., 837 et s.
2. V. la seconde moitié de cette chronique essentielle, dans l'éd. de M. de Wailly.
3. *Li estoires de Chiaus qui conquisent Constantinoble*, imprimée par M. Le comte Riant, et insérée dans les *Chroniques gréco-romanes* de M. Hopf, Berlin 1873.

Les Bulgares, que leur situation géographique attribue à l'Europe orientale, ont plusieurs fois montré une attitude indécise entre la civilisation d'Orient et la civilisation d'Occident, et particulièrement une attitude indécise entre l'Eglise romaine et l'Eglise byzantine. Rarement ils ont été tout à fait en bons termes avec le patriarchat de Constantinople, soit avant, soit après la conquête ottomane. L'hostilité était même devenue si forte naguères, qu'en 1870 les autorités grecques et turques n'ont pas vu d'autres moyens d'empêcher la conversion en masse de ce peuple au catholicisme que de donner à l'église bulgare une constitution tout à fait indépendante. Eh bien, il y a eu dans le passé une courte période où la Bulgarie était devenue officiellement latine : c'est précisément celle où nous place notre étude, les premières années du XIIIe siècle. Pendant que se préparait la ruine de l'Empire byzantin sous les coups des héros de la quatrième Croisade, le tsar des Bulgares s'unissait étroitement avec la cour de Rome, et faisait passer sous son obédience les vastes provinces de son Empire au sud et au nord du Danube.

D'aucun côté l'attention d'Innocent III ne se portait avec plus d'énergie. Ce génie vivant de l'autorité voyait dans la péninsule des Balkans, la racine, ou le refuge, de toutes sortes de choses mauvaises. Ce n'est pas seulement à l'égard des patriarches de Sainte-Sophie et des Empereurs byzantins que le peuple bulgare se montrait rétif.

Là où ne régnait pas le schisme, qui conservait au moins une doctrine orthodoxe, c'était bien pire encore : sur ce sol diverses hérésies serpentaient, se ramifiant à travers l'Italie jusque dans le pays de Languedoc. Le Pape désirait donc vivement avoir pour lui le souverain d'un pays semblable. Or précisément un nouveau tsar, Kalojean cherchait des alliés contre les Hongrois au nord, surtout contre les Grecs au sud. Bulgarie et Byzance étaient l'une pour l'autre l'ennemi héréditaire. Si les Barbares tardivement et mal convertis avaient fait longtemps trembler l'Empire orthodoxe, à son tour l'Empire avait pris sa revanche sous la dynastie macédonienne et brisé la puissance des barbares. C'était une Bulgarie récemment relevée de ses ruines et pleine d'ardeur à la vengeance que gouvernait Kalojean.

Lui-même nourrissait une rancune personnelle contre les Césars : pendant une trêve entre les deux pays, il avait été désigné comme otage, et il avait passé quelques années à Constantinople dans une sorte de captivité dont il s'était tiré au péril de sa vie. Cette tradition romaine de réclamer pour otages des princes barbares avait bien ses inconvénients : s'ils étaient intelligents, ils apprenaient en quelque mesure la stratégie et la poliorcétique, ces avantages éternels des Grecs sur leurs ennemis barbares ; ils apprenaient aussi les côtés faibles de cet Empire encore si auguste dans sa décadence, et les moyens d'en tirer parti. Kalojean devenu tsar profitait des discordes et des

usurpations où s'épuisait la famille des Comnènes, pour conquérir à nouveau des territoires autrefois envahis par ses ancêtres. Rien ne lui parut plus désirable que d'appuyer son trône, et la grandeur de la Bulgarie rajeunie, sur les alliances occidentales et catholiques. La première de ces alliances était celle de la cour de Rome elle-même, qui lui conférerait et lui ferait reconnaître aux yeux de toute l'Europe le titre d'Empereur des Bulgares et des Valaques, qu'il ne pouvait espérer de Byzance. Entre deux puissances qui avaient un tel besoin de leur alliance réciproque, des relations intimes ne pouvaient tarder à s'établir.

Après l'échange de quelques messages, une lettre de Kalojean vint reconnaître formellement le droit divin du siège apostolique sur la chrétienté tout entière. Il demandait au pape d'accepter l'hommage de son empire et de lui envoyer un légat pour le couronner. Il déclarait avoir repoussé toutes les offres des Grecs comme venant de schismatiques, et il se plaignait de leurs officiers, qui pendant plusieurs années avaient intercepté les communications entre le Saint-Siège et sa capitale. Une réponse joyeuse ne se fit pas attendre. Innocent III acceptait l'hommage de la Bulgarie, envoyait un légat pour le couronnement de son souverain ; et toute une série de pièces officielles apostoliques organisaient la province bulgare de Tirnovo, cette vieille capitale dont le prince Alexandre datait, en septembre 1885, sa proclamation célèbre, avec une véritable intelli-

gence historique du passé et des aspirations de son peuple.

Cependant plusieurs mois se passèrent avant que la cérémonie du couronnement pût s'accomplir. Une nation voisine, les Hongrois, était souvent en lutte avec les Bulgares, d'autant plus que les rois magyars étaient à cette époque les alliés dévoués du Pape, et que les Bulgares étaient schismatiques. La situation venait brusquement de changer par la dévolution du tsar bulgare à l'église romaine, mais les Hongrois continuaient à se plaindre des continuelles incursions commises sur leur territoire par les sujets, surtout par les sujets encore païens, de Kalojean. Mécontents de voir la suprême autorité pour laquelle ils se battaient si souvent, donner en quelque sorte raison à leur adversaire, ils retinrent quelque temps le légat chargé du couronnement. La cérémonie put avoir lieu pourtant, après une correspondance entre la cour de Bude et la cour de Rome. Elle fut célébrée avec beaucoup d'éclat le 8 novembre 1204, et le nouvel Empereur pouvait écrire, après avoir reçu la couronne, le sceptre et un étendard bénit : « Toute la Bulgarie, la Valachie et tout ce qui appartient à mon Empire glorifie et magnifie Votre Sainteté. »

Dans l'intervalle, l'Empire latin s'était fondé par suite de la seconde prise de Constantinople. Kalojean avait suivi avec intérêt ce nouveau succès des armes occidentales, et l'humiliation de

Byzance sa vieille ennemie. Il demanda l'alliance des conquérants. Ses raisons pour la désirer étaient les mêmes qui l'avaient rapproché si étroitement du Pape. Les nouveaux Césars ne lui feraient pas la guerre, ile ne chercheraient pas à reconquérir des provinces qui ne leur avaient jamais appartenu. Libre de toute inquiétude du côté du Midi, n'ayant plus à redouter la propagande schismatique dans ses Etats, puisque Constantinople elle-même devenait latine, il pourrait braver tous les mécontentements du dedans et du dehors. L'empire bulgare serait invincible.

Si l'on comprend que l'alliance ait été proposée avec empressement, il semble qu'un empressement plus grand des Croisés à l'accepter ne pût pas faire l'ombre d'un doute. Quel sol tremblant que celui du jeune empire ! La population d'une ville immense frémissante d'humiliation, atteinte dans son indépendance, dans ses monuments, dans sa vie privée, dans son orgueil de suprématie ecclésiastique qui équivalait pour elle à une véritable foi religieuse ! Des provinces amoindries, envahies, ravagées d'Orient et d'Occident ! Le musulman tout près, si bien que l'on s'habitue déjà à appeler l'Asie Mineure le côté de la Turquie ! Entre les vainqueurs eux-mêmes, les jalousies mal satisfaites et mal oubliées d'un partage féodal improvisé : que de causes de ruine ! L'alliance bulgare, l'alliance d'un peuple qui venait d'entrer dans l'unité latine, c'était la frontière du Nord tranquille,

les Byzantins forcés de renoncer à toute revanche. Les Croisés refusèrent.

Comment refusèrent-ils ? Ce n'est pas par eux-mêmes, ou du moins par leurs chefs, que nous pouvons le savoir. L'intelligent Villehardouin ne nous dit rien de ce refus, qu'il déplorait sans doute en écrivant sa chronique, et qu'il avait peut-être désaprouvé dès l'origine. Le simple chevalier Robert de Clari, écho ordinaire des sentiments et du langage du « commun de l'ost », parle de ce refus en le blâmant et en lui donnant une forme plus que hautaine. « Si eurent mauvais conseil, si répondirent que ni de lui ni de son aide n'avaient-ils cure, mais bien sûr que mal lui feraient s'ils pouvaient. » D'après ce résumé brutal, Baudouin n'aurait pas même donné de motifs, ni suggéré des conditions. Mais Robert de Clari, très précieux comme témoin oculaire et comme interprête du gros de l'armée, ne donne pas toujours des renseignements politiques exacts. Mieux vaut s'en rapporter au document officiel de Kalojean lui-même, écrivant à Innocent III : « A la nouvelle de la prise de Constantinople, j'ai envoyé féliciter les Latins, et je leur ai offert mon amitié. Ces avances de ma part n'ont été payées que d'un mépris injurieux. Ils m'ont répondu avec insolence que je n'avais de paix à espérer qu'en rendant le pays que j'avais usurpé sur l'Empire. » Ainsi par ce singulier phénomène moral qui fait croire aux hommes devenus de grands personnages qu'ils l'ont toujours été,

Baudouin empereur improvisé de Byzance, se croyait le successeur légitime de Constantin et de Justinien et parlait leur langage. Il faut dire aussi que les guerriers d'Occident, si justement fiers de leur vigueur et de leur vaillance, avaient appris dans leurs victoires faciles sur les Grecs un parfait dédain militaire de tous ces peuples orientaux. N'oublions pas non plus que les Bulgares avaient laissé de mauvais souvenirs aux Francs depuis la première croisade, expédition qui avait beaucoup souffert en traversant leur pays.

Une autre raison, que les croisés français lettrés donnaient ou se donnaient, à eux-mêmes, pour repousser l'utile alliance du tsar bulgare, nous est rapportée par Robert de Clari : la prise de Troie devait être vengée, les Français étant les descendants des Troyens. Pierre de Bracieux, en conférence avec des officiers de Kalojean, leur aurait demandé : — « Ba, n'avez vous oui comment Troie la Grande fut détruite, ni par quel tort ? — Ba oui, nous l'avons bien oui dire, moult a que ce ne fut (il y a beau longtemps de cela). — Ba, fit Messire Pierre, Troie fut à nos ancêtres, et ceux qui en échappèrent s'en vinrent mourir là dont nous sommes ici venus conquérir terre ». Ainsi la conquête de tout l'Empire grec, même sur les adversaires habituels des Grecs, apparaissait à quelques-uns des croisés, versés dans les légendes chevaleresques, comme une revanche d'Hector sur Agamemnon.

Quel qu'ait était le motif dominant du refus orgueilleux des croisés [1], le résultat ne se fit pas attendre. Kalojean entra en relation, secrètes d'abord puis déclarées, avec les mécontents de l'Empire, qui oublièrent une hostilité de plus de six siècles, pour ne voir dans les Bulgares que les ennemis de leurs conquérants. D'après Nicétas qui doit être bien informé, des Grecs de famille illustre et puissante avaient, comme le roi bulgare, offert leurs services aux princes francs, et comme lui n'avaient obtenu que des réponses dédaigneuses. A son dépit il joignirent leurs rancunes, et Kalojean compta dans toutes les villes de Romanie autant d'alliés secrets, qui allaient lui rendre les plus grands services, et lui ouvrir les portes les mieux fermées. La ligue bizarre qui se formait ainsi contre les Latins, ne tarda pas à éclater en une guerre atroce.

La puissance militaire que nos croisés affrontaient de gaieté de cœur n'était pas seulement redoutable par son étendue territoriale ; elle l'était aussi par les talents personnels de Kalojean, qui se connaissait en machines de siège comme un ingénieur de Byzance, science qui, remarque M. Jireczek, lui fait une place à part parmi les princes bulgares, ainsi que sa connaissance

1. M. Emile Bouchet, qui prépare une savante édition de Villehardouin, a bien voulu me communiquer ses hypothèses sur le refus des Croisés. Il l'attribue : 1° A leur désir de ne point partager leur conquête et leur butin, 2° à leur crainte de paraître, vis à vis des Grecs leurs nouveaux sujets, moins soucieux de la grandeur de l'Empire que les Césars byzantins leurs devanciers.

approfondie de l'histoire de son pays. Elle était redoutable surtout par les hordes cumanes qui formaient la cavalerie, et dont Kalojean s'était assuré l'alliance en épousant une femme de leur tribu. Les Bulgares et les Cumans n'étaient pas d'origine très différente : les Bulgares appartenaient au rameau finnois, les Cumans au rameau turc de la grande race ouralaltaïque. Mais tandis que les Bulgares, conquérants de la vallée inférieure du Danube, s'y étaient depuis des siècles complètement confondus avec les peuples slaves établis avec eux dans cette région, et avaient adopté la langue slave, les Cumans avaient conservé dans toute sa sauvagerie la vie nomade, rapace et destructive, des Huns sous Attila, ou, alors même, des Mongols sous Gengis-Khan. Un peuple sale, vivant sous la tente, ignorant de toute culture agricole ou intellectuelle, païen jusqu'à l'athéïsme, ou n'ayant en fait de culte qu'un naturalisme grossier — ce qui ne les empêchait pas de piller soigneusement les reliques dans les villes ravagées, et de les rapporter à Tirnovo, où le clergé bulgare en grand costume les recevait ; — tels étaient les Cumans, exactement et sobrement décrits par Robert de Clari le chevalier picard : « Une gent sauvage qui ne laboure ni ne sème, ni n'ont borde ni maison, ains ont une tente de feutre où ils vivent de lait, de fromage et de chair ». Tels ils occupaient la Moldavie, centre principal de leurs incursions, dont la Hongrie avait beaucoup à souffrir : les Cumans furent l'avant-garde et

l'arrière-garde des invasions mongoles dans ce pays, où ils devaient finir par s'établir en bergers paisibles, et par adopter le protestantisme calviniste, leur religion encore aujourd'hui.

Les Cumans du XIIIe siècle avaient conservé la traditionnelle manière de combattre de leur race nomade : course impétueuse, ruse invariable et réussissant toujours, de la fuite simulée, retours dangereux avec des nuées de flèches. Cette vieille tactique de sauvages allait avoir l'honneur immérité de vaincre l'élite des hommes d'armes de la chrétienté, et d'infliger à la chevalerie de France un désastre précurseur des batailles anglaises du XIVe siècle. La bataille d'Andrinople est intéressante à ce point de vue, comme le fait saillant d'une guerre d'ailleurs monotone dans sa férocité. Les chefs des Francs, nous raconte Villehardouin, qui fut lui-même en toute cette affaire le conseiller le plus prudent et le plus utile, lorsqu'on voulait bien l'écouter, se défiaient de leur propre élan, et avaient résolu de ne pas se laisser entraîner à une poursuite dangereuse. Vaine promesse ! « Le comte Louis (de Blois) sortit premier avec sa bataille, et commence les Cumans à poursuivre, et mande l'empereur Baudouin qu'il le suivît. Hélas ! comme mollement ils tinrent ce qu'ils avaient devisé ! Qu'ils poursuivirent les Cumans bien près de deux lieues loin, et les chassèrent grand pièce. Et les Cumans recourent sur eux, et commencent à huer et à tirer.. Et le comte Louis fut navré en deux lieux moult

durement ; et les Cumans et les Valaques les commencèrent à envahir... Assez furent des gens du comte Louis qui lui dirent : « Sire, allez-vous en, car trop malement êtes navré en deux lieux ». Et il dit : « ne plaise au seigneur Dieu que jamais me soit reprouvé que je fuie du champ et laisse l'empereur ». De son côté « l'Empereur disait qu'il ne fuirait ja, et qu'ils ne le laissassent mie... A la parfin, si comme Dieu souffre les mésaventures, ils furent déconfits... L'empereur Baudouin fut pris vif, et le comte Louis fut occis ».

Suit une liste de morts illustres qui fait penser d'avance aux lugubres énumérations de Crécy et d'Azincourt. Et comme c'est bien la même ardeur irréfléchie, mais aussi le même héroïsme devant la mort, les sentiments héroïques des chansons de geste, le dévouement héroïque au suzerain ! On sent que ces hommes de fer n'avaient pas joué en Orient une comédie féodale : ils tombaient fidèles à leur idée et à leur devoir.

Qu'allait faire cependant le pape Innocent III ? Il n'avait pas eu à s'occuper dès l'abord des projets d'alliance conçus par Kalojean : la cour de Rome blâmait l'entreprise des Latins sur Constantinople, loin de la bénir ; elle exprimait avec une énergie réitérée son indignation au récit des violences commises, elle ne pouvait donc chercher des alliés à ces pèlerins dévoyés. Mais depuis le double couronnement de Kalojean et de Baudouin, depuis la double organisation du patriarcat de Constantinople et du siège de Tirnovo sous l'obédience

du Saint-Siège, la situation était entièrement changée. Innocent III n'avait plus qu'à recueillir les fruits de ces deux conquêtes, de ces deux triomphes de l'unité romaine, de celui qu'il avait cherché avec ardeur comme de celui qu'il avait répudié d'abord avec indignation. De plus un grand esprit politique comme le sien était frappé des motifs qui rendaient désirable une alliance entre ces deux Etats conquis par l'unité latine, et même qui la rendaient nécessaire à la durée de tous deux.

L'intelligent tsar bulgare comprenait bien ces dispositions du Pape. Il n'avait pas voulu, sans le prévenir, ouvrir les hostilités qui aboutirent à la bataille d'Andrinople. « Je prie votre Sainteté, lui écrivait-il dans dans l'intervalle de ses inutiles propositions d'alliance et de la rupture, d'avertir les Latins introduits dans Constantinople, pour qu'ils se tiennent à distance de mon Empire, et comme mon Empire ne leur a fait aucun mal, qu'eux-mêmes ne nous offensent pas. S'ils agissent autrement et qu'un certain nombre d'entre eux soient tués, que Votre Sainteté ne tienne pas ma couronne pour suspecte ». C'était un langage respectueux et habile à l'égard de la cour de Rome ; mais c'était un langage menaçant dans la bouche d'un prince aussi énergique et aussi sanguinaire.

On sait déjà que l'exécution suivit de près la menace. Après le désastre d'Andrinople, le Régent de l'Empire, Henri, frère de Baudouin prison-

niers, écrivit au Pape pour le mettre au courant des évènements, et pour lui demander avec un accent d'émotion comme de résignation sincère, ses conseils et son appui. Ni l'un ni l'autre ne firent défaut. Un messager apostolique vint trouver Kalojean, pour lui remettre une lettre habile, qui devait inquiéter le vainqueur sans l'humilier, qui le flattait même en établissant une solidarité entre les intérêts du Saint-Siège et les intérêts du roi bulgare : « Tu as reçu de nous, lui écrivait-il, le diadème royal et l'étendard, afin que ton royaume appartienne au bienheureux Pierre, aussi voulons-nous pourvoir à ce que tu jouisses d'une paix tranquille. Sache donc, très cher fils, qu'une nouvelle armée occidentale va partir pour la Grèce. Il est de ton intérêt de faire la paix avec les Latins pendant que tu le peux. Aussi te conseillons-nous, puisque l'on dit que tu retiens captif Baudouin, empereur de Constantinople, de le remettre en liberté pour préserver ton Empire de toute attaque et vivre en paix ferme et sincère avec les Latins ». Le pape ajoutait qu'une autre lettre de lui recommandait à Henri de Hainaut des sentiments pacifiques, et il renouvelait ses instances pour que le royaume de Saint-Pierre fût à l'abri de tout malheur.

Le régent de l'Empire recevait en effet une lettre pressante, d'une brièveté exceptionnelle et voulue : « Nous engageons ton Altesse à travailler activement à la libération de ton frère en faisant une paix ferme et sincère avec notre très cher fils Kalo-

jean, roi illustre des Bulgares et des Valaques, afin qu'entre les Bulgares et les Latins une fidèle et stable amitié s'affermisse. Nous écrivons en peu de mots parce que le moment est plus à l'action qu'au discours. Cette amitié serait très fructueuse pour les deux parties. » Ces lignes rapides révèlent mieux que tout le reste la conception si naturelle d'Innocent III : l'alliance des deux nouveaux États latins, intérêt mutuel qui semble l'évidence même, et que pourtant le pontife était seul maintenant à apercevoir.

La réponse du roi bulgare fut aussi décourageante que respectueuse et habile : Je possède mon royaume à meilleur droit, qu'ils n'en ont sur ce qu'ils appellent leur empire. C'est de vos mains que j'ai reçu la couronne ; et de qui le prétendu empereur tient-il la sienne, si ce n'est de lui-même ? J'ai reçu de Votre Sainteté l'étendard de Saint-Pierre, et c'est sous cette triomphante bannière que j'ai combattu, et que je vais combattre encore des infidèles, qui ne ressemblent à des chrétiens que pour s'être mis sur les épaules de fausses croix... » Quant à la liberté de Baudouin, il l'aurait volontiers accordée à la recommandation du Pape, mais, disait-il, l'empereur vaincu était mort en prison.

C'était à peu près la fin des relations si intimes entre le tzar bulgare et la cour de Rome. M. Jireczek remarque qu'elles n'ont exercé aucune influence durable sur l'Église de son pays. Il suppose que Kalojean, ayant constaté que les

Latins n'étaient pas invicibles, ne regarda plus la soumission à leur Église comme une chose profitable. Le tsar s'était d'ailleurs abstenu de tout effort pour extirper les sectes florissantes sur son territoire ; c'était même de lui que les Pauliciens de Macédoine, impitoyablement traités par les croisés, attendaient du secours.

Quant à la mort de l'empereur captif, brièvement affirmée par son ennemi, elle est restée mystérieuse. On ne savait s'il était mort naturellement dans sa prison, ou si le cruel vainqueur l'avait fait couper en morceaux pour le punir d'avoir plu à la reine des Bulgares, une sauvage de race cumane ; ou même s'il ne s'était pas échappé. Un faux Baudouin parut en Flandre, y fit de nombreuses dupes. Quoi qu'il en soit, l'empire latin, malade dès sa naissance, ne fut ni perdu ni guéri par la disparition de son chef. Le nouvel empereur Henri se montra plutôt supérieur à son frère : il eut beaucoup d'énergie militaire et de fermeté dans le gouvernement. Il profita d'un retour des Grecs à leurs sentiments d'hostilité séculaire contre les Bulgares. En un mot l'Empire réduit, morcelé, contesté, dut aux talents de l'empereur Henri de végéter pendant un demi-siècle.

Ce ne fut pas sans un dernier désastre. De tous les chefs de cette croisade qui portait malheur, il n'en restait qu'un, le marquis-roi Boniface de Montferrat. Lui aussi périt dans une échauffourée contre les Bulgares. « Et quand le marquis ouït le cri, dit Villehardouin, il saillit en un cheval

tout désarmé un glaive en sa main, et leur courut sus. Là fut féru d'une sagette le marquis Boniface de Montferrat... mortellement ; et il eut la tête coupée ; et les gens de la terre envoyèrent à Johannis la tête, et ce fut une des greignor joies qu'il eût onques. » Cette joie cruelle du tsar ne fut pas de longue durée ; à lui aussi cette guerre porta malheur, et sa mort fut presque aussi mystérieuse que celle de Baudouin. Il fut frappé sous sa tente et dans son lit, peut-être par un de ses officiers, peut-être de sa propre main par l'effet d'une hallucination, à moins que, comme le veulent les légendes serbes, le patron de Salonique saint Démétrius n'ait étendu sur lui un bras exterminateur. Les récits bulgares eux-mêmes ont conservé son nom avec une impression de terreur, et les Grecs, ses alliés d'un jour, ont maudit sa mémoire. Son successeur n'avait ni ses talents ni son énergie : vaincu par l'empereur Henri, il dut rentrer dans les limites de son royaume. Aucun des deux États ne retirait de sérieux avantages du choc sanglant qui les avait tous deux affaiblis.

Ce fut un malheur pour ces contrées et pour la France d'outre-mer. Assurément la fondation de l'Empire latin dans le sang des malheureux Grecs et dans l'incendie de leurs monuments n'eût été dans aucun cas une œuvre irréprochable ; mais de ces faits, imputables d'ailleurs à des hommes de toute nation, n'était-il pas possible de tirer un parti utile ? Assurément aussi la quatrième croisade n'a pas été sans résultat sérieux, elle a

ouvert de nouvelles routes de commerce en Europe et en Asie, elle a préparé les grandes découvertes du XVe siècle ; mais c'est plutôt du côté vénitien que du côté français de la croisade que ces résultats sont sortis. Au lieu de traîner une vie précaire, les principautés françaises de Roumanie et de Grèce auraient pu, avec l'alliance des Bulgares, fonder de vraies colonies de race et de langue française.

Si l'on se place au point de vue de la chrétienté, l'antagonisme des Francs et des Bulgares a été plus funeste encore. L'épuisement mutuel qui en fut la suite ajouta de nouvelles faiblesses à la faiblesse incurable de Byzance, rendue elle-même plus irrémédiable par tous ces évènements. Longtemps à l'avance, le Turc Ottoman est débarrassé de tout obstacle ; lorsque son heure sera venue, il ne trouvera devant lui, en fait de remparts, que des ruines accumulées. Il pourra commencer ce désordre énorme et séculaire qui s'appelle sa domination. Ainsi envisagée, la rencontre que nous avons esquissée apparaît comme une troisième déviation, plus fatale que les deux autres, de la grande expédition que voulut Innocent III, que prêcha Foulques de Neuilly, et que le comte Thibaut de Champagne, fauché tout jeune par la mort, ne put malheureusement pas commander.

LE CARDINAL BUONVISI

NONCE A VIENNE

ET LA CROISADE DE BUDE (1684-1686)

LE CARDINAL BUONVISI

NONCE DU PAPE

ET LA CROISADE DE BUDE (1684-1686[1])

Pendant les trois années qui séparent le siège manqué de Vienne, dernier effort des Turcs, de la prise de Bude, signal de leur irrémédiable décadence, la politique européenne consiste en grande partie dans la lutte austro-ottomane, dans les préparatifs et l'exécution d'une guerre sainte que l'on peut appeler la croisade de Bude. Tous les événements importants sont en rapport avec ce duel, toutes les négociations diplomatiques le visent directement ou indirectement. Tout le monde y est engagé : non seulement les trois puissances liguées sous le protectorat d'Innocent

1. Lu à l'Académie des Sciences morales et politiques en octobre 1888.

XI, Autriche, Pologne, Venise, mais toute l'Allemagne, mais le tout puissant roi de France, mais l'Espagne, et dans une certaine mesure l'Angleterre et la Russie. On peut donc s'étonner, étant donné le caractère de cette entreprise, que le nonce du Pape, et d'un pape aussi remarquable qu'Innocent XI, auprès de la cour impériale, soit jusqu'ici resté à peu près dans l'ombre. Le but de ce travail est précisément de mettre en lumière le rôle du cardinal-nonce Buonvisi, son activité, ses négociations multiples et incessantes, ses projets, tantôt avortés, tantôt couronnés de succès, mais toujours intéressants et intelligents.

Il y a bientôt deux ans, on a célébré, en Hongrie, le deuxième centenaire de la délivrance de Bude. Deux historiens, M. le chanoine Fraknoi, secrétaire de l'Académie hongroise, et M. Karolyi, l'un des fonctionnaires des archives de Vienne, placés sous l'éminente direction de M. d'Arneth, ont fait des recherches au Vatican et dans les autres trésors diplomatiques qui pouvaient leur fournir des matériaux. Ils ont ainsi préparé deux ouvrages qui ont paru en langue magyare, l'un sur la part qui revient à Innocent XI dans ce grand fait de leur histoire nationale [1], l'autre sur les causes et sur les détails militaires du siège de

1. Fraknoi V., *XI Incze papa és Magyarorszag felszabaditasa a Tœrœk uralom alol.* Budapest, 1886. — Eod. loc. e. ann. 4º abrégé en latin et en magyar. Les deux publications, la dernière surtout, accompagnées de médaillons,

Bude [1]. Nous avons d'autant plus le droit d'enregistrer les principaux résultats de ces travaux, qu'ils intéressent la politique française et pontificale, particulièrement en ce qui concerne la Lorraine, et qu'ils permettent ainsi de confirmer par quelques nouveaux détails deux excellents ouvrages de notre école française : l'*Histoire de Louvois* [2], de M. Rousset, et l'*Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France* [3], du feu comte d'Haussonville.

Le cardinal Buonvisi était un de ces italiens du XVII[e] siècle qui, dans la décadence apparente de leur patrie, étaient de taille à mener les nations européennes ou les armées impériales. Homme de grand caractère et de cœur ardent, il avait toute la finesse des diplomates de son temps et de son pays. Il y avait deux hommes en lui, comme dans le fameux sermon de Bourdaloue. Le but, la

1. Dr Károlyi Arpad. *Buda és Pest visszavivasa*. Budapest 1886, magnifique vol. in-4° accompagné de portraits, de dessins contemporains, de plans stratégiques.

2. V. dans la 4e éd. 1872 le ch. IV du t. III, et le ch. VIII du t. IV. L'ouvrage de M. Rousset a été utilisé et cité par M. Fraknoi.

3. Paris 1857, t. III, ch. XXXII, et aux *pièces justificatives* de ce vol. les pages 460 et s.

Un troisième ouvrage français à indiquer serait celui de M. de Salvandy : *Histoire de Pologne avant et sous le roi Jean Sobieski* Paris, 1829, 3 v. Les livres IX et X sur la campagne de 1683, le livre XI sur les années suivantes, se lisent encore avec intérêt. Le point de vue anti-autrichien y domine jusqu'à faire regretter à l'auteur que son héros n'ait pas été l'allié résolu de Tœkœli. Il est fâcheux que M. de Salvandy n'ait pas connu la correspondance de Buonvisi.

Quant à la grande et justement célèbre *Histoire de la Papauté* par M. Ranke, on sait que le dernier livre en est très abrégé. L'hostilité d'Innocent XI contre Louis XIV m'y paraît exagérée.

passion c'était la croisade ; le moyen, l'esprit, c'était la diplomatie, c'étaient les négociations subtiles et parfois contradictoires : Pierre l'Ermite doublé de Mazarin. Sa figure, que nous révèle un excellent portrait, était fière, dominatrice, ardente, non sans finesse ni sans bonté.

Bien que la période triennale où je me propose de le suivre ne commence que dans l'hiver de 1684, il faut dire quelques mots du rôle joué par Buonvisi, et aussi des desseins d'Innocent XI lui-même, pendant les quatre ou cinq années précédentes.

Le pape avait vu avec joie finir au congrès de Nimègue la longue et glorieuse guerre soutenue par Louis XIV contre la coalition. Maintenant il pouvait espérer la formation d'une ligue toute différente, d'une sainte ligue contre les infidèles. Établis dans leur forteresse de Bude, les Turcs étaient maîtres d'une grande partie de l'Europe orientale, et même centrale. Comme son chef suprême, Buonvisi espérait beaucoup pour cette union chrétienne des deux rois de France et de Pologne, en même temps que ces deux princes lui inspiraient des inquiétudes ; il entretenait une correspondance active avec ses collègues, les nonces de Varsovie et de Paris. Affaires d'autant plus difficiles que ces deux cours étaient en étroits rapports d'amitié, Sobieski ayant épousé une française, et devant à la France son élection. Tout ce que les prélats romains pouvaient obtenir de Louis XIV, et ce n'était pas grand chose, ils l'ont

obtenu : brusque cessation du premier siège de Luxembourg, pour laisser les princes chrétiens libres de porter toutes leurs forces contre les Turcs ; lettre à Sobieski acceptant l'idée d'une ligue générale des princes chrétiens de l'Europe ; offres de secours à l'Allemagne, non sans l'espoir de faire élire le dauphin roi des Romains ; paroles de satisfaction du roi Très Chrétien sur les succès des armées chrétiennes. Ni ces démarches, ni les souvenirs du corps d'armée envoyé à Montecuculli, dans la campagne de Saint-Gothard, n'empêchaient le grand roi de faire des efforts pour détourner la Porte de conclure la paix et la Pologne de conclure une alliance.

Ce dernier et précieux résultat, l'alliance austro-polonaise, le Pape et les nonces l'obtenaient néanmoins, et ainsi ils sauvaient Vienne et l'Autriche, un peu malgré elle-même. Avec toute sa fougue, Buonvisi excellait à marcher sur les œufs sans les casser, et ce tour de force était son exercice continuel. Les obscurs et médiocres ministres de l'empereur Léopold, par un singulier contraste avec ses admirables généraux, étaient faits pour lasser toutes les patiences et décourager toutes les bonnes volontés. Le feu comte d'Haussonville a montré comment ils étaient venus à bout de l'âme héroïque du duc de Lorraine, empoisonnant sa vie au milieu de ses triomphes, lui préparant sournoisement quelques échecs, et finissant par le plonger dans un noir chagrin. Mais on ne pouvait guère venir à bout d'un Italien à la fois ardent,

souple et tenace. Tel était Buonvisi. A chaque procédé de la cour de Vienne capable d'envenimer les choses du côté de la France ou, ce qui était bien plus grave, de faire rompre l'alliance par Sobieski, le nonce de Vienne intervenait, réchauffait le zèle, calmait l'amour-propre froissé du libérateur mal reçu.

Sans insister sur la situation générale assez connue que détermina l'échec des Turcs devant Vienne, nous pouvons commencer notre exposé du rôle de Buonvisi dans l'année suivante par un épisode qui donnera une idée des misères au milieu desquelles il devait louvoyer. Sobieski, de retour en son pays, demandait qu'on lui envoyât une partie des canons pris dans le camp que les Ottomans fuyards avaient abandonné. C'était bien le moins. Le chancelier Strattmann s'avisa de répondre que le roi de Pologne avait assez de butin (*præda*) : Jean Sobieski s'écria, dans sa colère légitime : « Nous sommes donc des brigands ! » Alors Buonvisi intervient : d'une part, il suggère une sorte de lettre d'excuses prouvant, par des exemples tirés de l'histoire sainte et de l'histoire romaine, que le mot de *præda* n'a rien de désobligeant ; d'autre part, il détermine le ministère à envoyer, d'abord tous les canons autrefois polonais tombés depuis en la puissance et en l'usage des Turcs et perdus en dernier lieu par ceux-ci, ensuite un certain nombre de canons neufs. Ces querelles, graves ou futiles, étaient le pain quotidien du nonce.

Il avait, de ce même côté, et en même temps du côté de la Hongrie, de plus grands sujets de préoccupation. L'amour-propre de Sobieski, on pouvait arriver à le calmer ou à le satisfaire ; on pouvait même en tirer parti contre Louis XIV, qui avait refusé un titre de duc au père de la reine de Pologne, au marquis d'Arquien. Buonvisi demandait à l'empereur le titre de prince de l'Empire pour ce gentilhomme, et pour un jeune Sobieski une alliance flatteuse avec la dynastie de Bavière. Mais la conscience politique du roi Jean, et ce que nous appellerions aujourd'hui ses idées libérales, semblaient creuser un abîme entre lui et Léopold. De quoi s'agissait-il maintenant ? De reconquérir sur les Turcs la plus grande partie de la Hongrie. Les deux héros autrefois rivaux pour le trône de Pologne, réconciliés par le zèle chrétien et par la victoire, Lorraine et Sobieski, venaient de commencer cette œuvre en suivant le Danube jusqu'à Gran et Parkany, mais ce n'était qu'un commencement. Et que d'obstacles, sans parler de l'armée turque ! Le patriotisme magyar avait créé depuis longtemps, même dans la Hongrie autrichienne, un double parti national : l'opposition parlementaire qui, dans les sessions de la Diète, réclamait contre les abus du pouvoir et contre l'intolérance religieuse, et les mécontents armés sous la conduite de Tœkœli, l'allié de Louis XIV. Sans doute, depuis le siège de Vienne, le parti de Tœkœli était en décadence ; son chef s'était déconsidéré par son étroite connivence

avec le grand vizir, par les passions qui lui avaient fait oublier qu'avant d'être magyar il était chrétien et d'une nation de héros croisés. Toutefois ce parti violent était loin d'être anéanti. Et quant à l'opposition parlementaire, protestante ou catholique, elle n'avait rien perdu de sa force. Or Sobieski ne voulait à aucun prix être l'ennemi des Hongrois.

Il déclarait qu'il désapprouvait la conduite personnelle de Tœkœli, mais que la nation Hongroise était fondée dans ses réclamations, et que lui, chef d'un peuple libre, il ne pouvait contribuer à l'oppression d'un peuple frère du sien. Les dispositions tyranniques de la cour de Vienne n'étaient un secret pour personne. Le cardinal Buonvisi tenait fort médiocrement aux libertés hongroises pour elles-mêmes ; mais il y tenait beaucoup, parce que si elles n'étaient pas respectées par l'Autriche, il était impossible d'obtenir deux résultats très importants auxquels le nonce travaillait de toutes ses forces : ne pas laisser se déchirer l'alliance Polonaise, obtenir des Hongrois-Autrichiens et des Hongrois encore courbés sous le joug musulman les derniers efforts, en hommes et en argent, pour la délivrance totale de leur patrie. L'infatigable Buonvisi obtint, au moins dans une mesure suffisante, ce double résultat. Sobieski, sans rompre toute correspondance directe avec les Magyars, pas même avec Tœkœli, comme la Cour de Vienne en eut la preuve, continua à combiner des plans de campagne en faveur de son

allié. Les parlementaires de Hongrie furent ménagés au moins dans leur honneur politique, comme le nonce le réclamait avec insistance, et se montrèrent prêts aux grands sacrifices qui devaient être bientôt nécessaires. Ce n'est pas la faute de Buonvisi si des concessions religieuses ne furent pas accordées. Sur ce point le secrétaire d'Etat d'Innocent XI se montra aussi intraitable que ceux de Léopold.

Le cardinal enregistrait une adhésion inattendue à la coalition chrétienne qu'il nouait si habilement. L'ambassadeur de la République de Venise, Contarini, vint déclarer à l'Empereur que la Seigneurie était disposée à entrer dans une ligue chrétienne dont le Pape serait le protecteur. Il quitte Léopold ravi pour faire la même communication au nonce, et le nonce, dans sa joie, embrasse Contarini. Quelques difficultés se présentaient quant à la côte de Dalmatie : Buonvisi en obtint le prompt règlement. Bientôt la sainte ligue est conclue, et le même médaillon peut réunir l'effigie de ses quatre chefs : le Pape, l'Empereur, le roi de Pologne et le Doge.

Cependant les grandes pensées d'Innocent XI et l'activité diplomatique du nonce de Vienne avaient un autre objectif qui les inquiétait plus que tout le reste : la cour de Versailles. A divers points de vue, elle pouvait tout empêcher. Ses attaques contre les Pays-Bas Espagnols, suite du système des Chambres de Réunion, au printemps et dans l'été de 1684, risquaient de faire tout oublier aux

deux branches de la maison d'Autriche, celle de Vienne et celle de Madrid, excepté leur vivace solidarité de famille et leur haine contre la maison de Bourbon. Peu s'en fallut que les choses ne prissent cette tournure. Il y avait autour de Léopold, prince vacillant malgré son zèle religieux, un parti puissant, également favorable à la paix avec la Porte et à la guerre contre la France. Ce parti alla jusqu'à proposer la paix à Kara-Moustapha, immédiatement après sa défaite devant Vienne ; le grand visir, dans un mouvement d'orgueil exaspéré, avait refusé, heureusement pour l'Autriche. Qu'est-ce donc, maintenant que l'on apprend l'invasion du territoire espagnol incapable de se défendre ? L'ambassadeur de Carlos II, Borgomainero demande que l'armée préparée contre le pacha de Hongrie soit tournée contre le roi de France. Mais Buonvisi se met en travers avec la dernière énergie, se souciant peu d'être dénoncé, comme il l'est en effet, pour ses sympathies françaises. Il déclare que si ce changement est effectué, les allocations pontificales nécessaires à l'entretien des troupes impériales, seront supprimées. En même temps lui-même et le Pape s'efforcent de faire accepter par Louis XIV le projet d'une ligue chrétienne qui ajouterait encore à sa gloire : qu'en attendant il conclue un armistice, et adhère à un congrès pacifique ; qu'autrement il craigne de réunir toute l'Europe contre lui, même l'Angleterre.

Sans se dérober absolument à ces ouvertures,

qui devaient certainement contribuer quelques mois plus tard à la conclusion de la trêve de Ratisbonne, Louis XIV n'en fait pas moins assiéger Luxembourg. A cette nouvelle, l'ambassadeur espagnol presse de nouveau l'Empereur, qui cette fois, va céder. Alors Buonvisi lui demande une audience, et lui tient un discours énergique, qui peut se résumer ainsi : « Les épreuves de l'année dernière ont dû instruire votre Majesté ; elle a été bien près de tomber en captivité avec sa famille. Aujourd'hui la sainte ligue et l'affaiblissement des Turcs vous offrent une occasion unique : Allez-vous la perdre ? Quelle ne serait pas votre responsabilité à l'égard de cette immense chrétienté asservie, que vous n'aurez pas voulu délivrer ! L'Espagne vous demande des secours ; mais qu'a-t-elle répondu au cardinal Mellini, lorsqu'il en demandait pour vous l'année dernière ? Ceci : « Notre maison est en feu, nous ne pouvons « en aider une autre. » Faites la même réponse. Si du moins vous pouviez atteindre et sauver Luxembourg ! Mais vous n'y arriverez pas, et les alliés des Français attaqueront la Silésie et la Bohême. Vos provinces héréditaires seront donc exposées à tous les coups de vos ennemis. »

Léopold écouta avec émotion ces paroles hardies, mais ne prit aucune décision. Heureusement deux membres du clergé, tous deux d'un grand crédit malgré leur situation différente, parlèrent dans le même sens : c'étaient l'évêque de Vienne et le capucin Marco d'Aviano, très populaires

dans l'armée depuis le siège. En même temps le nonce du Pape en France représentait au roi le tort qu'il se faisait en aidant indirectement les Turcs, et en réunissant contre lui ceux-là même des princes de l'empire qui recevaient ses présents. Malgré tout, la nouvelle de la prise de Luxembourg donnait l'avantage au parti de la paix austro-turque et de la guerre austro-française. Buonvisi découragé disait : « Nous voyons crouler l'édifice construit avec tant de labeur. »

La trève de Ratisbonne le rassura en conjurant une guerre générale imminente, et en arrêtant court la guerre commencée en Catalogne comme aux Pays-Bas. Louis XIV obtenait qu'on lui reconnût ses acquisitions récentes, mais non pas à titre définitif, seulement pour vingt ans. « L'Espagne et l'Empire, dit M. Rousset, n'acceptaient pas pour l'avenir l'humiliation qu'ils subissaient dans le présent. » Cette restriction était pleine de menaces. Peu importait à Buonvisi, qui n'avait à se préoccuper que du bien immédiat de la chrétienté. Il écrivait au roi de France pour lui exprimer sa reconnaissance et lui développer tout un plan d'avenir français en Orient. Son accession à l'alliance rendra la Terre-Sainte à la chrétienté. Louis-le-Grand achèvera ce que n'a pu accomplir Saint Louis. La France gardera l'Égypte, la Syrie avec la Palestine et l'île de Chypre, qui formeront un royaume pour le second fils du Dauphin (le futur Philippe V, roi d'Espagne et des Indes). Le commerce de l'Orient, cessant

d'être anglais ou hollandais pour devenir français, passera par Alexandrie, qui est la voie la plus courte. A peu près, comme on le voit, le conseil de Leibniz à Louis XIV.

Ces brillantes perspectives, accompagnées d'enthousiasme sur la gloire du roi qui saura se les approprier, ne rencontrèrent que de la froideur. La cour de Versailles et celles de Vienne, préoccupées l'une de l'autre, se paralysaient mutuellement. Le roi de Pologne, quelque peu refroidi lui-même par l'influence de l'une de ces puissances et par la conduite de l'autre, exposait dans sa correspondance avec Buonvisi des plans grandioses, mais n'en pouvait exécuter aucun. Les rivalités qui s'agitaient autour de l'Empereur conduisaient le glorieux duc de Lorraine à une attaque manquée contre Bude. Seuls les Vénitiens étaient heureux dans leurs entreprises maritimes. Malgré tous ces projets, l'année 1684 s'achevait sans avoir amené autre chose que des résultats négatifs ; le nonce avait détourné une catastrophe, il n'avait pas obtenu le triomphe rêvé.

Son activité redouble en 1685, dans les échecs comme dans les succès, et aboutit au but essentiel. Nous ne pourrions sans confusion la suivre dans l'ordre chronologique des négociations ; il faut prendre séparément les trois objets qu'elle s'est proposés : la France, la Pologne, les affaires allemandes et hongroises au point de vue militaire et financier.

Si Louis XIV avait reçu froidement les adjura-

tions que lui transmettait le nonce accrédité auprès de son trône, de la part d'Innocent XI ou de son collègue de Vienne, il y avait au moins un point commun à sa politique et à celle de Buonvisi : toutes deux, pour des motifs tout différents, désiraient que la paix ne fût pas conclue entre la Porte et l'Autriche, et par conséquent toutes deux s'accordaient contre ce qu'on appelait à Vienne le parti de la paix. Le roi aimait encore mieux voir les armées impériales remporter des victoires et faire des conquêtes au loin, que de lutter contre elles sur les bords du Rhin. De là à une alliance franco-pontificale, il y avait loin. Mais Innocent XI, que nous allons voir moins hostile à la France qu'on ne le croit généralement, et qu'il ne devait l'être réellement plus tard depuis l'affaire du droit d'asile, Innocent XI espérait qu'un réglement définitif des questions territoriales en faveur de Louis XIV assurerait à la ligue chrétienne la précieuse accession de ce monarque, aussi puissant sur terre que sur mer. Il savait combien la trève de Ratisbonne, par son caractère provisoire, lui avait laissé d'inquiétude, et combien un traité sans restriction, lui attribuant à jamais Luxembourg, Strasbourg et mieux encore, lui ferait plaisir.

Mieux encore, disons-nous. En effet le pape écrit à Buonvisi pour qu'il propose à l'Empereur l'arrangement suivant : la France acquerrait à titre définitif, non seulement ce que la trève de Ratisbonne lui a laissé pour vingt ans, mais *la Lorraine*. Le duc de Lorraine, à la tête d'une

armée française auxiliaire jointe aux troupes impériales, conquerrait sur les Turcs un nouvel État chrétien qui le récompenserait de sa renonciation volontaire à son duché.

Le cardinal Buonvisi ne pouvait être que favorable à un semblable plan. Seulement il ne pensa pas que l'Empereur et l'Empire consentissent à accepter la cession de la Lorraine, à moins de reprendre l'Alsace en échange. C'est dans ce sens qu'il écrivit à Rome. On lui répondit qu'il ne serait pas possible de faire renoncer la France à l'Alsace; que d'ailleurs la chrétienté n'y gagnerait rien, que l'objet essentiel du plan était celui-ci : les armes de la France conquérant pour le duc de Lorraine un nouvel État chrétien.

Alors le nonce pensa à la Transylvanie. Ce pays, bigarré alors comme aujourd'hui de races, de langues, de mœurs et de religions, possédait un prince chrétien, mais était réellement sous la domination turque; il pouvait donc paraître de bonne prise. Buonvisi demanda une audience à Léopold et lui exposa ce projet, qui ne parut pas déplaire. Mais les ministres déclarèrent qu'ils ne voulaient pas du secours français, s'il fallait l'acheter au prix de la Lorraine. Le duc lui-même, qui n'était point l'ami des ministres, réitéra ses protestations, aussi incessantes qu'inutiles, sur la spoliation dont il était victime, et sur les conditions inacceptables que lui avait faites le traité de Nimègue. Cependant il se déclarait prêt, pourvu qu'avant toute choses on lui rendît son duché, à

le céder ultérieurement en échange des conquêtes espérées.

Même dans ces termes, les ministres ne voulaient pas entendre parler du projet, et, en haine de l'alliance française, ils se sentaient des tendresses inattendues pour le prince de Transylvanie, qu'ils devaient déposséder à la première occasion.

Le chancelier Strattmann objectait, non sans raison du reste, qu'on ne pouvait renverser le prince Abaffi, légalement élu par les nations de Transylvanie ; que la cour impériale s'était indignée contre la Suède, le jour où cette puissance avait proposé à l'Électeur de Brandebourg d'échanger le duché de Prusse contre la Silésie, et que l'Empereur ne pouvait imiter ce qu'il avait blâmé à si juste titre. En vain le nonce répliquait-il que l'on ne saurait comparer ces deux choses : dépouiller des chrétiens, expulser des infidèles. L'intéressant projet d'Innocent XI tombait à terre ; s'il avait pu s'exécuter, comme dit M. Fraknoi, l'histoire de la Hongrie et celle de l'Europe eussent été grandement modifiées.

Buonvisi n'est pas resté étranger non plus à la première phase de la succession palatine. On sait que Louis XIV avait demandé la médiation du Pape pour réserver les droits de la maison d'Orléans. Nous voyons par la correspondance du nonce qu'Innocent XI accepta cette médiation, qu'il exerça son influence à Vienne dans le sens français, et qu'il fut froissé de voir la cour

impériale intraitable sur cette question comme sur celle de Lorraine.

Cependant Sobieski, esprit d'une ambition un peu rêveuse en dehors du champ de bataille, faisait projets sur projets, et n'aboutissait qu'à des campagnes insignifiantes. Nous connaissons plusieurs motifs de son inaction : les embarras intérieurs de la Pologne, dont sa fortune héroïque masquait une dernière fois la décadence ; un mécontentement légitime contre Léopold ; les conseils réfrigérants de l'ambassadeur de France ; une vive répugnance à soutenir les absolutistes autrichiens oppresseurs des Magyars. Mais il avait aussi de vastes plans de conquête, dont il s'ouvrit au nonce de Varsovie : ce n'était rien moins que la réunion à la Pologne de la Transylvanie et de la Valachie ; et comme la Transylvanie était en réalité une grande partie de la Hongrie, comme le reste du pays n'aurait pas manqué de se jeter dans les bras d'un héros polonais et chrétien, la Pologne, déjà si vaste, trop vaste pour ses forces, serait devenue une puissance immense, et aurait presque dépouillé la maison d'Autriche. Aussi le nonce de Varsovie fut-il effrayé de cette ouverture, et avant de la communiquer à son collègue de Vienne, fit-il observer au roi que tout ce que l'on pourrait obtenir, ce serait de placer ces deux principautés, Transylvanie et Valachie, sous le protectorat commun de l'Empereur roi de Hongrie et du roi de Pologne.

Buonvisi écarta la proposition, même amendée

de cette façon. Prenant cette fois à son compte l'argument du chancelier Strattmann, il dit que Sobieski ne peut dépouiller le prince de Transylvanie, qui est chrétien quoique soumis aux Turcs ; par conséquent, le roi Jean n'a pas le droit de justifier ses prétentions, comme il le fait, en s'appuyant sur les concessions territoriales accordées à Venise aux dépens des infidèles. Veut-il donc forcer le prince Abaffi à tomber dans la domesticité complète de la Porte ? Veut-il ranimer les espérances des Magyars insurgés, avec lesquels on ne sait que trop qu'il est en correspondance ? Non : qu'au lieu de diviser les chrétiens, son grand cœur conçoive des projets dignes de lui : qu'il porte sa légitime ambition sur la Podolie, la Moldavie, la Bulgarie, pays à conquérir ou à reprendre sur le Croissant ; qu'il aille — Dieu veuille le permettre — jusqu'à Constantinople, et qu'en attendant il aide l'Empereur contre Tœkœli pour affirmer la ligue chrétienne, et pour faire taire de mauvais bruits !

Telle est la substance des lettres adressées par le nonce de Vienne, soit à son collègue de Varsovie Pallavicini, soit à Jean Sobieski lui-même. On sent dès lors une certaine défiance réciproque entre le héros polonais et les diplomates pontificaux. Sobieski craint que la cour impériale n'ait un motif intéressé pour lui refuser la Transylvanie et la Valachie : c'est qu'elle les veut prendre pour elle-même. Buonvisi lui répond avec une confiance un peu téméraire que ses soupçons s'égarent, que

le prince et l'hospodar seront respectés par les vainqueurs. Même désaccord sur le plan de campagne. Le roi de Pologne propose de réunir les deux armées, comme sous les murs de Vienne, et de tenter le sort des armes dans une grande bataille, où la puissance ottomane pourra s'effondrer. Le nonce lui objecte qu'il peut être vaincu, malgré ses talents et sa vaillance, et qu'alors, après un pareil désastre de la cause chrétienne, il pourrait, lui du moins, retourner dans son pays en pleurant la perte de son armée, tandis que l'Empereur perdrait tout, peut-être même sa capitale.

Rien de plus raisonnable que ces observations. Peut-être cependant ne découvrent-elles pas toute la pensée du nonce. Il redoutait les froissements des deux souverains alliés qui s'étaient si mal quittés après la délivrance de Vienne. Il craignait avec sa finesse italienne, que, même en cas de victoire, un désaccord violent n'éclatât sur quelque *præda* dont on ne trouverait pas cette fois l'arrangement dans l'histoire romaine et dans l'histoire sainte. En tout cas, il restait fidèle à son caractère de prince de l'Église romaine en dirigeant les coups d'un héros chrétien sur les musulmans, sans les laisser s'égarer ni à droite ni à gauche. La droite, nous la connaissons. La gauche, c'était la Russie : tous les efforts du pape, de Buonvisi et de son collègue tendaient à empêcher la guerre d'éclater entre les deux puissances slaves, et à renouveler les trèves entre elles. La cour de Rome y réussis-

sait, fort heureusement pour la chrétienté, au moins dans une mesure suffisante.

Mais l'année se passe, pour Sobieski, en projets vagues. Il semble renoncer à ses idées sur la Transylvanie, et il accueille bien les envoyés du prince Abaffi se rendant à Vienne. Seulement, lorsque ce prince, qui passait sa vie à jouer double jeu avec la Porte et l'Autriche, proposa la paix au nom du grand-vizir, l'ambassadeur français à Varsovie, M. de Béthune, fit craindre à Sobieski que l'on ne voulût traiter sans lui. Dès lors, la cour polonaise revient à l'alliance française qu'elle espère associer à ses projets. C'est avec les secours de Louis XIV, avec une armée française réunie à l'armée polonaise, que le roi Jean veut conquérir les pays des Karpathes et du Danube. Ces négociations, qui d'ailleurs n'aboutirent pas, échappaient naturellement à Buonvisi. Toutefois Sobieski se déclarait prêt à assiéger Kaminiec, l'inexpugnable rocher de Kaminiec, comme l'appelle M. de Salvandy, pourvu que le Pape lui envoyât les secours d'argent nécessaires. Bientôt paraissait à Leipzig un libelle qui rendait Louis XIV responsable de l'inaction du roi de Pologne, et que M. Rousset indique dans son histoire de Louvois.

Le reproche de paresse ne pouvait être adressé au cardinal, surtout dans la campagne financière qu'il avait entreprises et qui était la condition de toute campagne militaire. Jamais l'Autriche n'a été si peu riche qu'à cette époque-là. On aurait pu

dire : pas d'argent d'Eglise, pas de guerre contre les Turcs. Ces deux termes étaient si étroitement liés, que les conseillers de Léopold qui formaient le parti de la paix, et qui maintenant tiraient une grande force des propositions de traité que faisait et que réitérait le nouveau grand-visir, paralysaient de leur mieux les efforts du nonce pour réunir de grandes sommes. C'est malgré eux qu'il obtenait des engagements considérable des électeurs ecclésiastiques et des évêchés de Salzbourg, de Würzbourg, de Paderborn ; malgré eux qu'Innocent XI lui envoyait de grandes allocations et l'autorisait à consacrer à la guerre sainte une partie des revenus des couvents autrichiens, et la succession de deux riches prélats morts récemment, l'évêque de Vienne et l'archevêque de Gran.

La mauvaise humeur des ministres autrichiens était telle qu'ils accusaient Buonvisi de vouloir élever la puissance de l'Eglise sur les ruines de l'Etat. Le nonce, de son côté, les accusait nettement d'être des voleurs qui pillaient leur maître. Les rapports étaient tellement tendus, qu'un moment il demanda son rappel. Mais il fallut bien s'incliner devant sa supériorité lorsqu'on apprit un grand succès militaire, la prise d'Ujvar, en bonne partie due à son énergie et à ses secours pécuniaires.

Sa joie fut grande à cette nouvelle, qui lui faisait espérer, pour peu que le roi de Pologne envahît la Moldavie, la ruine prochaine de l'empire ottoman. Elle fut grande aussi lorsqu'il

reçut le compte rendu de l'audience pontificale accordée au jeune comte Rosemberg, chargé d'annoncer à Rome la récente victoire chrétienne. Dans cet entretien, le cardinal Pio, secrétaire d'Etat, presque toujours d'accord avec le nonce de Vienne, insista aussi énergiquement que lui-même aurait pu le faire, pour une action décisive au printemps de l'année suivante. Pour cela il fallait beaucoup d'argent, et il fallait aussi une intervention capable de contenir au besoin Louis XIV, s'il voulait rendre service aux Turcs. Ce rôle pouvait être rempli par le nouveau roi d'Angleterre Jacques II. Comme le Pape objectait que ce prince avait assez d'embarras chez lui, le fin secrétaire d'État fit à Innocent XI cette réponse très italienne : « Hé ! les Anglais n'aiment guère la France ; s'ils voient leur roi, qui en ce moment leur est tellement suspect, se tourner contre elle, ils l'aimeront davantage, et ils le laisseront tranquille. » Telle était aussi l'opinion de Buonvisi, exprimée dans cette phrase remarquable d'une de ses lettres : « Si le roi Jacques s'unit avec son parlement, qui désire l'équilibre, s'il use de modération, comme il convient, en matière religieuse, il peut devenir l'arbitre de l'Europe et la maintenir en paix. »

La paix entre chrétiens, la guerre décisive contre l'Islam encore formidable dans sa citadelle de Bude et dans tous ses camps de Hongrie : voilà ce que le cardinal secrétaire d'Etat réclamait presque impérieusement du pontife, incertain pour cette fois, effrayé de tant de sacrifices. Il finissait par

obtenir l'adhésion suprême. Les propositions turques étaient décidément rejetées ; le nonce de Madrid recevait des instructions pour exciter le clergé et le peuple espagnols à la guerre sainte. L'élan était donné de toutes parts lorsque l'année 1685 finissait.

La grande iniquité qui a rendu surtout cette année célèbre dans l'histoire, et qui fut le principal événement de ses derniers mois, la révocation de l'édit de Nantes, eut en 1686 ce résultat imprévu de servir la cause de la croisade. Elle détourna brusquement de Louis XIV, surtout parce qu'elle coïncidait avec l'avènement d'un roi catholique en Angleterre, le seul prince protestant d'Allemagne qui fût encore en bonnes relations avec la cour de Versailles, le grand-électeur de Brandebourg. L'ouvrage de M. Karolyi, qui devient aussi important que celui de M. Fraknoi pour cette dernière phase de notre période, confirme avec détails ce changement signalé par M. Rousset dans la politique et dans le sentiment national de l'Allemagne. Depuis quelque temps il y avait lutte à Berlin, comme à Varsovie et à Vienne même, entre les partisans et les adversaires de la coalition chrétienne. Il y avait lutte également entre les partisans et les adversaires d'une coalition allemande formée dans l'intérêt commun de la chrétienté, du sol germanique, du saint Empire. Mais au total les animosités confessionnelles entre Allemands tendaient à s'affaiblir ; les pasteurs du Brandebourg célébraient

des *Te Deum* en l'honneur des armées impériales. Dans ces dispositions, les événements religieux de France et d'Angleterre, au lieu d'aigrir, comme on aurait pu le croire, les Allemands protestants contre la maison d'Autriche, elle-même zélée jusqu'à la persécution, les réunirent à une croisade dirigée par un pape que l'on savait en querelle ecclésiastique avec Louis XIV, et médiocrement satisfait de la Révocation.

Buonvisi ne pouvait avoir aucune part à ce mouvement ; mais il en eut beaucoup à celui qui entraîna l'Allemagne catholique et d'autres pays. Il ne le laissa pas se ralentir pendant une longue et grave maladie du pape, qui exprimait la crainte de ne pas vivre assez pour voir la délivrance de Bude. Tandis que le gouvernement de Madrid se déclarait incapable de prendre part à la guerre à cause des inquiétudes que lui causait la France, tandis que l'ambassadeur espagnol réclamait de nouveau l'appui de Léopold pour son parent Carlos II, Buonvisi obtenait du clergé espagnol une vigoureuse assistance, et trois cents Catalans, représentants d'élite d'une forte et souple race guerrière, venaient renouveler les pélerinages armés du moyen-âge. Le Pape, une fois guéri, promulguait la bulle de croisade, non sans un léger désaccord avec Buonvisi ; il ne voulait pas faire certaines promesses d'indulgences que le nonce lui demandait, de peur, disait-il, que les protestants ne l'accusassent de tenir un bazar de pardons. Les offrandes en argent et en hommes

n'en affluaient pas moins de tous côtés. Les évêques et les abbés de Suisse donnaient comme ceux d'Allemagne. Les illustres noms français et lorrains et les noms anglais ne manquaient pas à l'expédition dont s'achevaient les préparatifs ; ceux de Talbot et de Fitz-James (le futur maréchal de Berwick) à côté de ceux de Créquy, de Schomberg, de Commercy, de Vaudemont, de Blanchefort, de Souvré, de du Héron, de Courmaillon, de Longueval.

Le plus grand service qu'ait rendu le nonce dans cette attente suprême, ce fut d'insister auprès du gouvernement de Vienne pour qu'il ménageât la dignité politique des Magyars de la Hongrie autrichienne. Il obtient d'eux ainsi de vaillantes troupes qui vinrent grossir l'armée européenne, mais surtout allemande, dont le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière se partageaient le commandement ; il obtint d'eux aussi des sacrifices pécuniaires énormes pour un pays aussi éprouvé. Il sépara ainsi la cause nationale hongroise de la cause des insurgés, et fit même ouvrir à d'anciens insurgés les rangs de l'armée chrétienne. C'était d'ailleurs une manière de calmer ce que nous pourrions appeler les scrupules libéraux de Jean Sobieski, et de le diriger dans la voie des conquêtes que la diplomatie romaine désirait le voir suivre. Il s'y engageait en effet, à la grande joie du nonce ; et si la campagne de Moldavie, dont nous n'avons pas à faire l'histoire, ne devait pas produire de grands résultats pour la Pologne, elle

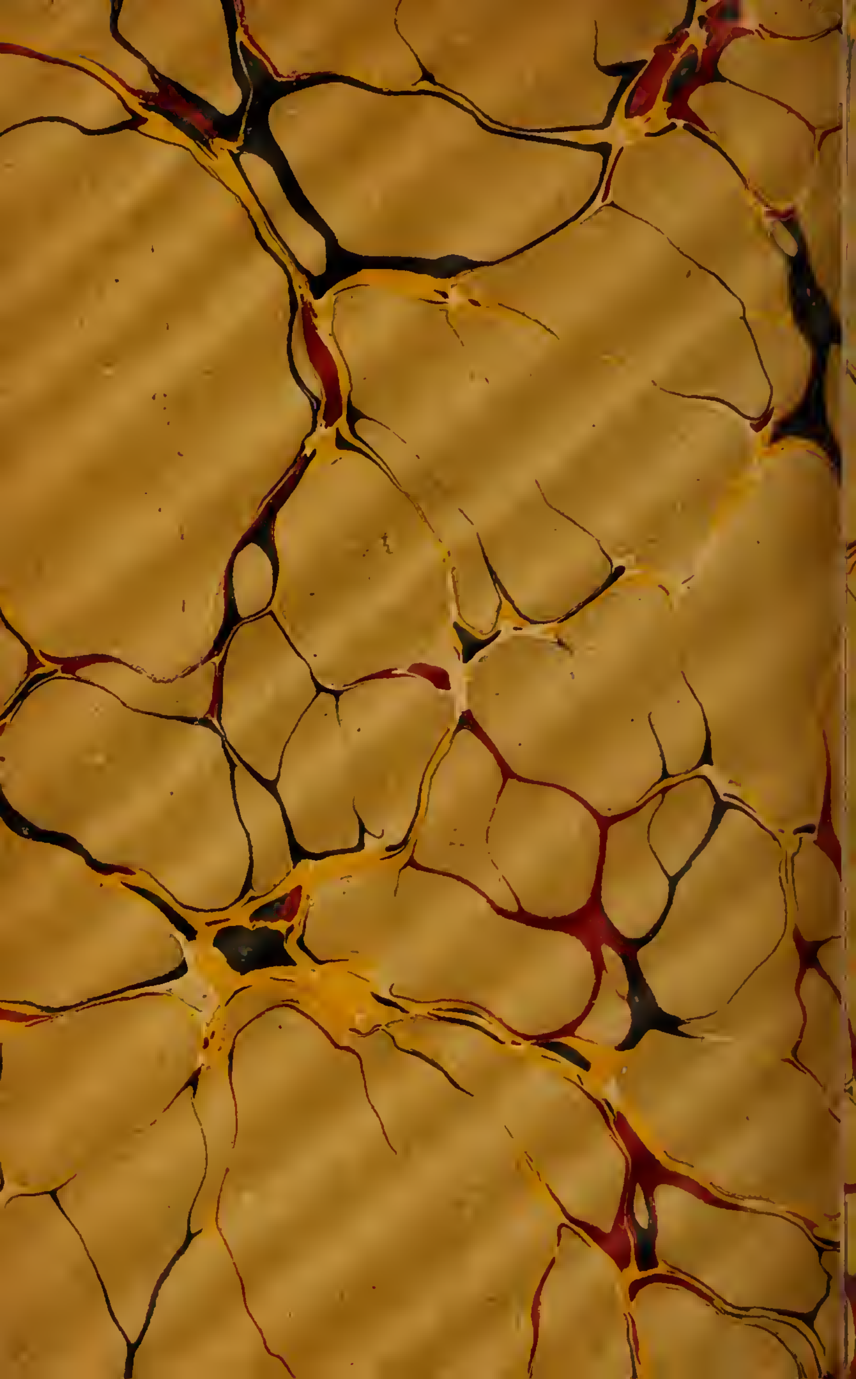
empêchait du moins une armée turque de marcher au secours de Bude.

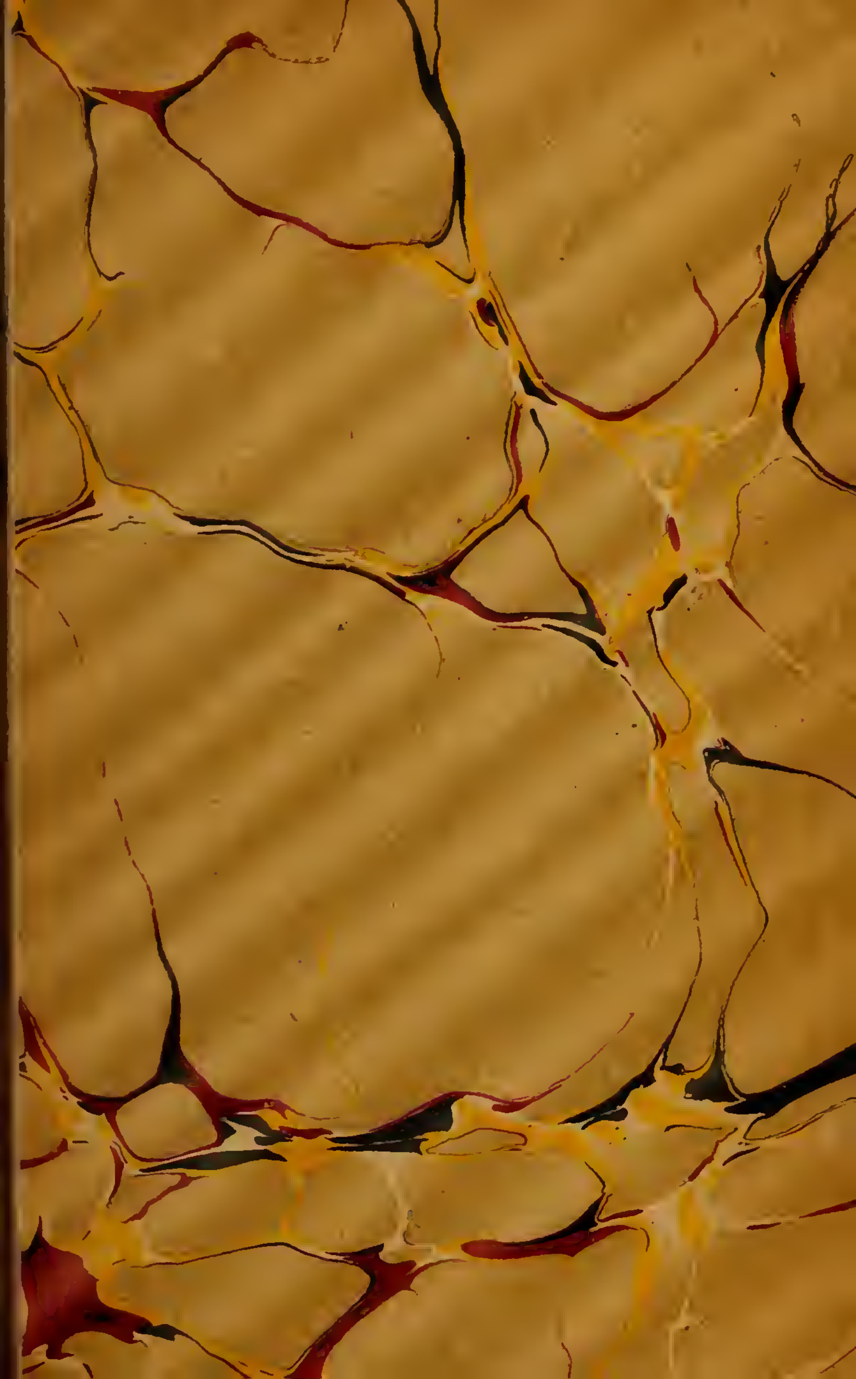
Elle avait donc son jour, cette entreprise, préparée par tant de négociations et au milieu de tant d'amertumes, et dont l'histoire militaire a été faite avec un soin admirable par M. Karolyi. Nous n'avons pas à entrer dans les détails de cette opération mémorable. Remarquons seulement que le nonce qui l'avait rendue possible fit une œuvre excellente en organisant, sous la protection du Pape, un hôpital militaire, où l'impératrice et les dames de sa cour envoyaient les vêtements et la charpie préparés par leurs mains. Six mille blessés ou malades y furent secourus ; pour qui sait quelle était encore au XVIIe siècle l'épouvantable misère des soldats atteints par une balle ou par la fièvre, c'est un inappréciable bienfait. Le succès final provoqua en Allemagne, et même en Europe, une explosion de joie. Buonvisi n'était pas oublié par la reconnaissance des contemporains comme il l'a été par l'histoire. Le roi de Pologne lui écrivait, du camp de Moldavie, que la chrétienté devait une grande part de ce triomphe à son activité et à ses sages conseils. C'était justice de reproduire, en prouvant combien elle était fondée, l'appréciation de Jean Sobieski.

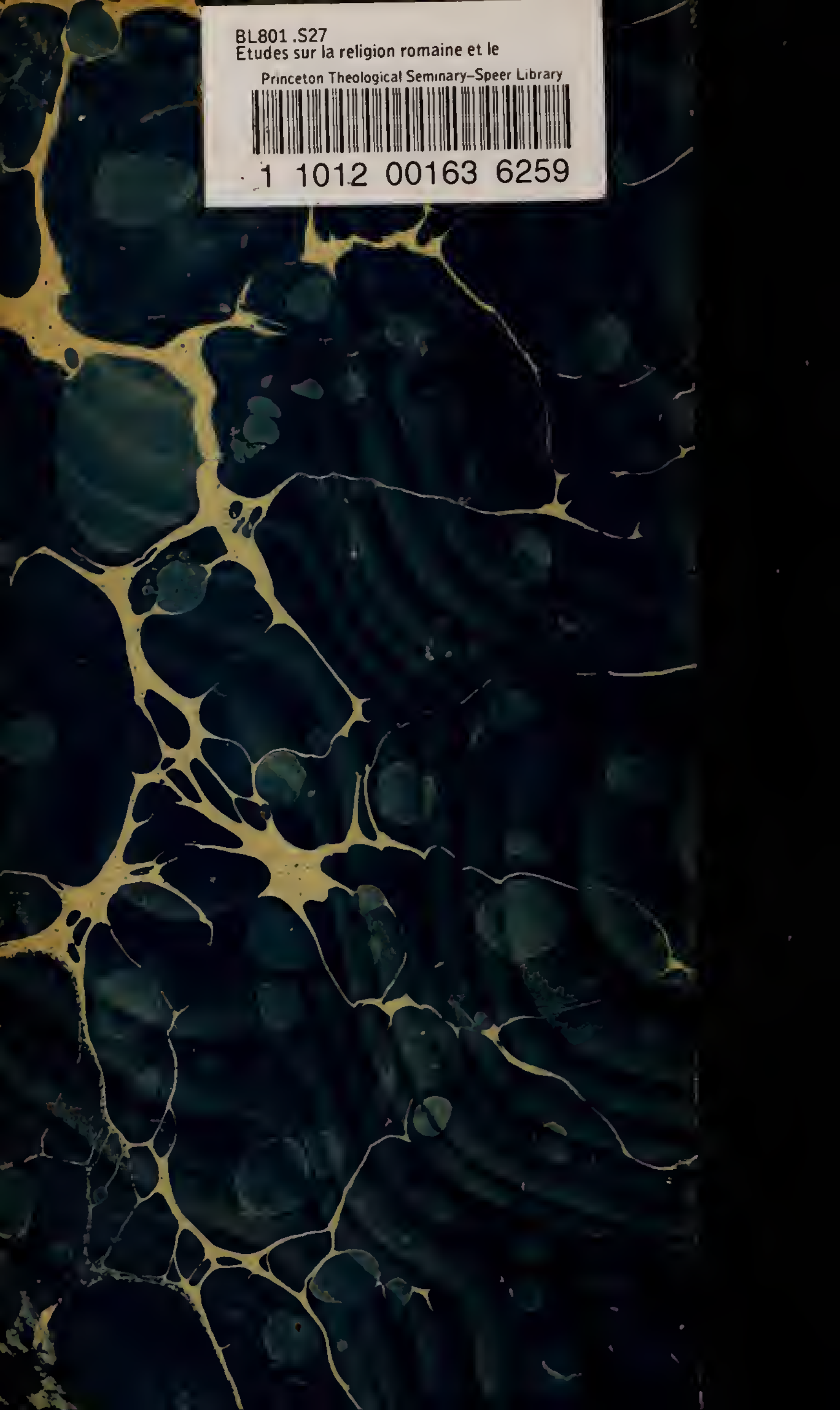
TABLE DES MATIÈRES



BAUGÉ (MAINE-ET-LOIRE), IMPRIMERIE DALOUX






BL801 .S27
Etudes sur la religion romaine et le
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00163 6259